

THE JOURNAL OF

AMERICAN FOLK-LORE.

VOL. XXX. — JANUARY — MARCH, 1917. — No. CXV

CONTES POPULAIRES CANADIENS.[1]

Seconde série.[2]

PAR C.-MARIUS BARBEAU.

PRÉFACE.

CETTE nouvelle série de contes populaires canadiens se rattache à celle que la revue de la Société de Folklore Américain publiait l'an dernier, à pareille date. Nous renvoyons donc le lecteur aux remarques préliminaires de la première série, qui s'appliquent également ici.

Les contes qui suivent viennent des mêmes conteurs, et ils furent recueillis en juillet et en août, 1914 et 1915. Les seuls noms nouveaux qui s'ajoutent à la liste de nos sources sont ceux de Georges-Séraphin Pelletier, artisan âgé de 53 ans, né au Cap Saint-Ignace, et résidant à Sainte-Anne de la Pocatière, Kamouraska, de M. Louvigny de Montigny et de Mme Alphonse Perrault, d'Ottawa. Ces derniers nous communiquèrent les deux randonnées chantées (nos 73, 74).

Le texte de ces contes, répétons-le, est, à peu de chose près, celui des paysans de qui nous les avons recueillis fidèlement à la sténographie. Nous avons évité d'y ajouter ou d'y retrancher. Notre expurgation se rapporte aux fautes grammaticales purement accidentelles et aux répétitions de néologismes, de formes ou termes archaïques, marins ou provinciaux, que nous indiquons ici et là à titre d'exemple seulement. Les mots déformés, incorrects ou étrangers à la littérature française sont, autant que possible, indiqués en italique. Ces mots se retrouvent toutefois presque tous, avec à peu près le même sens chez les paysans du nord, du centre et de l'ouest de la France, d'où vinrent la majorité des premiers colons canadiens. Des locutions à nuance canadienne — ou "canadianismes" — sont signalées par

[2] Voir The Journal of American Folk-Lore, vol. xxix, No. cxi.

des 'guillemets anglais.' Là où le sens était incomplètement exprimé, nous avons comblé les lacunes en introduisant les mots nécessaires entre parenthèses.

Ces textes recueillis tels qu'ils tombaient spontanément des lèvres des paysans canadiens suffiront à dissiper une erreur à peu près universelle sur l'état de la langue française au Canada. La corruption du langage que l'on remarque dans les villes et dans les bourgs limitrophes des centres de langue anglaise, a fait croire à des observateurs superficiels et aux Canadiens eux-mêmes que l'ancien parler français s'était profondément modifié chez les paysans du Canada. Le style qu'ont quelquefois adopté Fréchette, Sir James LeMoine, Beaugrand et de Montigny, dans certains tableaux de mœurs forestières ou champêtres et dans des anecdotes comiques, ont d'ailleurs contribué à répandre cette opinion au dehors. Ne s'appliquant d'ailleurs qu'à faire œuvre littéraire, ces écrivains n'avaient guère souci de l'exactitude scientifique. Nous n'en sommes pas moins venus à la conclusion que, à peu près partout, la population rurale canadienne-française a conservé le parler français ancestral pur et intact. L'anglicisme même, prompt à s'introduire dans les villes, y est le plus souvent inconnu. Les contes que nous présentons textuellement serviront à démontrer ce phénomène de stabilité linguistique. On aurait d'ailleurs pu s'attendre à moins de pureté de langage chez deux conteurs tels que Fournier et Pelletier qui, ouvriers, ont passé une partie de leur vie parmi des gens de langue anglaise, dans les *chantiers* de la Nouvelle-Angleterre ou à l'emploi des compagnies de chemin de fer. Pelletier, en particulier, parle l'anglais et a souvent dit ses contes en anglais, dans les *chantiers* du Wisconsin ou de la Gatineau. Nous n'avons nulle part entendu ce langage artificiel et farci, mais comique et original, que Fréchette, LeMoine et leurs disciples mettent dans la bouche de leurs *habitants*. C'est là une création d'écrivain et une imitation élaborée du jargon exceptionnel d'individus à parenté ou à éducation mixtes, qui mêlent inconsciemment leurs deux langues maternelles. Certains termes que Fréchette emploie couramment, comme "j'*avions*," "j'*avons*" et "j'*étions*" (pour "j'avais," "j'ai," et j'étais") ne s'entendent jamais dans la bouche des paysans du Québec, quoiqu'ils appartiennent à certains dialectes de France, tel celui de la Savoie, et ne se retrouvent au Canada que parmi les Acadiens.

En terminant ces remarques, nous désirons remercier le Dr Franz Boas et M. Louvigny de Montigny des services qu'ils nous ont rendus dans la publication de ces deux séries de contes populaires canadiens, qui ont été préparés sous les auspices de la Section d'Anthropologie de la Commission Géologique du Canada.

LE STYLE ET LES THÈMES MYTHOLOGIQUES.

Personnages.

120.[1] *Noms des personnages.* — Petit-Jean (51, 53, 57, 58, 61[2]), qui, dans le dernier cas, se nomme aussi "le petit teigneux" (61); Petit-Pierre (53); Prince-Joseph (53); Georges (52); Bon-évêque et Beau-prince (49); Vent-du-nord, Vent-de-l'ouest, Vent-d'est et Vent-du-su (50); "Bête féroce *en* jour et prince *en* nuit" (48); la Belle-jarretière-verte (49); Fesse-ben (59); Thomas-bon-chasseur (54); Jean-Cuit (66); Frédérico (69); Lévêque (71). Personnages dont le nom n'est pas mentionné: les trois frères sosies (58); la marraine (49); la mariée (72); les deux 'cavaliers' (72); le grand voleur de France et le grand voleur de Paris (68).

121. *Roi, prince et princesses.* — Un roi et ses trois fils (49, 58); un roi et son fils (48, 66); un roi (52, 57, 59, 61, 68); un roi, sa femme, et leur fils (56); un roi, sa femme, et leur fille (64); un roi et sa fille (52, 63, 70); trois princes (58); un fils de roi (52, 62); prince et princesse (67).[3]

122. *Paysans.* — Un vieux et une vieille qui vivent dans le bois (61, 62); un vieux, une vieille et leur fils (69); un vieux et ses trois filles (50); un vieux bûcheron (54); un vieux bûcheron, sa vieille et leurs trois enfants (60, 62); une veuve et son fils (55, 63); une veuve et sa fille (66); un pêcheur, sa femme et leur fils (52); un vinaigrier et son fils (70); un forgeron (48); un *habitant* et ses trois filles (48).

123. *Les cadets habiles.* — Prince-Joseph, le plus jeune de trois frères, obéit à la vieille sorcière qui a métamorphosé ses deux frères aînés, et réussit ainsi à délivrer ses frères et à rapporter l'eau de *la rajeunie* pour son père (53); un fils cadet évite le piège que lui tend une vieille sorcière et délivre ses deux frères aînés (58); la cadette de trois princesses devine les feintes du petit teigneux et, par son silence sympathique, gagne son cœur (61).[4]

124. *Les cadets favoris.* — Moins fière que ses sœurs aînées, la cadette ne demande à son père, comme cadeau, qu'un bouquet; et, pour lui sauver la vie, elle consent à épouser un prince métamorphosé (48); le prince métamorphosé en lièvre demande au vieillard de lui amener la

[1] Ces numéros commencent là où finissent ceux (1-119) de la première série de contes populaires canadiens (The Journal of American Folk-Lore, vol. xxix, No. cxi, p. 25). Nous indiquons ici les numéros qui, dans la première liste, contiennent des traits parallèles.

[2] Ces chiffres entre parenthèses désignent les contes de la présente série.

[3] Voir 48 à la liste des traits caractéristiques, Contes Populaires Canadiens, première série.

[4] Voir 55 (*Ibid.*).

plus jeune de ses trois filles (50); le héros demande la main de la plus jeune des trois princesses du château rond de la mer Rouge (56); quand un roi lui demande laquelle de ses princesses il veut épouser, Petit-Jean répond: "C'est la plus jeune que j'épouse" (57); Petit-Jean donne un beau bouquet, chaque soir, à la plus jeune des princesses, qu'il finit par épouser (61); moins oublieuse que ses deux sœurs aînées, une petite fille accomplit sa promesse, et elle délivre un beau prince, ainsi que ses deux sœurs (60); la plus jeune des servantes surveille Thomas-bon-chasseur et découvre son secret (54).[1]

125. *Personnages rusés ou habiles.* — Petit-Jean exploite la crédulité des géants (61); Prince-Joseph est si habile qu'il confond son précepteur et devient l'homme de confiance de son maître (53); chez le marchand son maître, Jean-Cuit à lui seul vend plus que six commis (66); les grands voleurs de France et de Paris pillent le trésor du roi de France et échappent aux embûches qu'on leur tend (68).

126. *Les solitaires.* — (*a*) La femme vivant seule avec son petit garçon au milieu des bois, dans une cabane de branches. Une biche les nourrit (51); le père meurt, laissant seuls dans les bois sa femme et son enfant (54). (*b*) A l'âge de sept ans, Fesse-ben n'a pas encore sorti de la maison de son père (59); le fils du vinaigrier reste enfermé chez son père jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans (70).[2]

127. *Sosies.* — Trois frères se ressemblent tellement que la femme de l'un d'eux ne sait reconnaître son mari (58).

128. *Notre-Seigneur et ses apôtres.* — Notre-Seigneur marchait sur la terre avec ses apôtres (69).

129. *Le diable.* — (*a*) Les sept diables en possession d'un moulin à farine, que Fesse-ben attelle à sa charrette (59). (*b*) Le diable vient chercher la mariée (72).[3]

130. *Géants.* — Les géants qui gardent la fontaine d'eau de *la rajeunie*, sur l'île où l'on n'arrive que par un pont de rasoirs (53); le nain qui se transforme en géant en se trempant les pieds dans un ruisseau, et qui détruit les troupeaux et les armées du roi (57); les géants qui vivent dans le monde inférieur, où se trouve la fontaine d'or (61); les vents géants (50).[4]

131. *Ogres.* — Chez les géants, Petit-Jean se cache sous une cuve. Quand les géants arrivent, ils disent: "Ça sent la viande fraîche!" Les princesses répondent: "Vous voyez bien que vous êtes fous, puisqu'il n'y a pas de viande fraîche ici." (57); la mère des quatre vents cache la princesse dans sa maison. Quand les fils, le Vent-du-su et le Vent-d'est, arrivent, ils s'écrient: "De la viande fraîche, je vas en avoir

[1] Voir 54 (*Ibid.*).
[2] Voir 56 (*Ibid.*).
[3] Voir 51 et 52 (*Ibid.*).
[4] Voir 46 (*Ibid.*).

à manger!" Leur mère répond: "Touchez-y, pour voir, à la princesse!" (50.) [1]

132. *Fées, sorciers et magiciens.* — (*a*) Les trois sœurs fées, vivant séparément, dans la forêt, sous des maisons couvertes de mousse. La troisième est plus laide et plus maligne que ses deux sœurs (48); trois fées semblables, à qui le feu sort par la bouche (56); une fée, qui n'est vêtue que de ses grands cheveux blancs, vit dans une petite maison couverte de jonc, au bord de la mer (55); la vieille femme (magicienne) qui garde les moutons du roi, et qui métamorphose les deux frères (53). (*b*) Vieilles fées malfaisantes (56, 57, 62, 64). (*c*) Fées bienfaisantes, qui donnent des talismans (61, 63). (*d*) Les vieux bienfaiteurs doués de vertus surnaturelles, qui protègent des jeunes voyageurs (54, 55, 62). (*e*) La sorcière que consulte le roi de France (68). [2]

133. *Ceux qui sont métamorphosés.* — "Prince *en* nuit et bête féroce *en* jour" (48); un petit lapin n'est autre qu'un beau prince métamorphosé (50); plusieurs princes sont métamorphosés en buttes de sel (53, 58); un roi, sa fille et leur fille sont métamorphosés, au fond de la mer (52); princesse métamorphosée en petite jument (54); un prince métamorphosé en vieillard (60); la salade et les pommes d'or causent maintes métamorphoses (62).

134. *Les vierges-cygnes.*[3] — Des sœurs arrivent en volant dans les airs. Aussitôt qu'elles mettent pied à terre, près d'un lac, elles enlèvent leurs habits, se changent en canard et nagent dans le lac. Beau-prince cache la jarretière verte de l'une d'elle et se fait transporter par elle chez Bon-évêque, à cent lieues de l'autre côté du soleil (49).

135. *Monstres.* — Le grand serpent de la savane rouge, qui a soixante pieds de longueur (52); la sirène ou 'serène' qui avale Georges, le fils du pêcheur (52); l'ours blanc qui, seul, peut traverser le pont de rasoirs conduisant à l'île des géants, où se trouve la fontaine d'eau de *la rajeunie* (53); les quatre vents dont le souffle ébranle la cabane de leur mère (50); la Bête-à-sept-têtes (58); la Bête-à-renifler qui, de son reniflement, ébranle le château du roi, situé à sept lieues (59).[4]

136. *Animaux parlants.* — (*a*) Le lion, l'aigle et la chenille qui se battent pour la carcasse d'un cheval mort, ont recours aux services d'un jeune homme (52); les rats qui, dans leur île, parlent et agissent comme des hommes (63, 64); le coq, la poule et la vache qui jettent dans les basses-fosses les deux petites filles égarées (60). (*b*) Le renard et l'ours, qui conversent ensemble (63). [5]

137. *Rois des animaux.* — (*a*) Le roi des aigles et le roi des fourmis ferment la route à Petit-Jean, sur la mer (51). (*b*) A l'île aux rats, les

[1] Voir 47 (*Ibid.*). [2] Voir 50 (*Ibid.*).

[3] Ce trait mythologique est connu en anglais sous le nom caractéristique de "swan maiden."

[4] Voir 45 (*Ibid.*). [5] Voir 49 (*Ibid.*).

rats sont habillés en soldats et paradent devant leur roi, qui leur fait une harangue (63, 64); le roi des rats attelle deux mulots à son carrosse et, conduit par une souris, il se rend au pays de la reine des souris (64); la reine des grenouilles (64). (*c*) Vivant dans un petit château couvert de paille et de jonc de mer, le vieillards aux cheveux blancs comme la neige dit: "Voilà mille ans que je suis ici, et vous êtes le premier homme que je vois." Ce vieillard est le maître de tous les oiseaux vivant sur la terre (55); une vieille de mille ans, sa voisine, est la maîtresse de tous les poissons (55).

138. *Anthropomorphisme.* —Les quatre vents, le Vent-d'est, le Vent-de-nord, le Vent-de-l'ouest, le Vent-du-su (50).[1]

Pouvoirs et attributs de ces personnages.

139. *Pouvoir de se métamorphoser.* — La Belle-jarretière-verte et ses sœurs se métamorphosent en canards (49); le nain se transforme en géant en se baignant les pieds dans le ruisseau (57); la Belle-jarretière-verte et le diable apparaissent sous la forme d'une souris (49, 69).[2]

140. *Pouvoirs miraculeux.* — Bon-évêque change un château et des bâtiments tout en or et en argent, et les suspend sur quatre chaînes d'or (49); Petit-Pierre suspend un pont sur quatre chaînes d'or(53); Beau-prince abat tout un vol d'oiseau avec une branche d'épines; la Belle-jarretière-verte vide en un instant un lac de mille pieds de profondeur, et elle construit un pont de mille pieds de longueur (49); la petite jument — une princesse métamorphosée — saute par-dessus une rivière et cause la mort d'un lion terrible; elle galope dans les airs et, avec ses deux protégés, échappe aux géants qui les poursuivent avec leurs bottes de sept lieues (54).

141. *Force herculéenne.* — (*a*) A l'âge de sept ans, Fesse-ben arrache six érables qu'il apporte sur son dos; à quatorze ans, il en arrache et en porte douze; quand il les jette par terre, la maison de son père s'écroule (59); engagé chez le roi, Fesse-ben se fait faire une pelle de cinq cents livres, avec laquelle il creuse un puits dans le roc; au moulin du diable, il défonce la porte et attelle les sept diables à sa charrette; parti pour la guerre, il tue les ennemis avec un cheval, dont il se sert comme d'une massue; il rapporte la Bête-à-renifler sur son dos; des cailloux et des balles qu'on lui lance lui paraissent comme des grains de sable. Il frappe un mendiant et l'envoie si loin dans les airs qu'on ne l'a jamais revu depuis (59). (*b*) En coupant les têtes de la Bête-à-sept-têtes, Petit-Jean les envoie à cent pieds dans les airs; il coupe des arbres avec son sabre, tranche la tête à un géant tout-puissant, et il dit au roi que la peur ne le connaît point (57, 58). Beau-prince envoie sauter à cent pieds en l'air un madrier qu'on a mis sur la trappe de la

[1] Voir 53 (*Ibid.*).

[2] Voir 75 (*Ibid.*).

cave (49). (*c*) La Bête-à-sept-têtes écrase les arbres de la forêt, sur son passage (58); en reniflant, la Bête-à-renifler fait trembler tout à sept lieues à la ronde; il en est ainsi des quatre frères vents (59, 50).[1]

142. *Vue prodigieuse.* — Tandis que le roi ne peut voir le gibier qu'avec sa longue-vue, Thomas-bon-chasseur le découvre à l'œil nu et d'une grande distance, vise et le tue (54).

143. *Personnages vomissant le feu.* — Le dragon de feu et la Bête-à-sept-têtes (3, 47); une fée effrayante, à qui le feu sort par la bouche, long comme le bras (56).

Talismans, charmes, formules et objets merveilleux.

144. *Formules magiques.* — (*a*) En disant: "Adieux, aigle!" ou "Adieu, lion!" ou en pensant à la vertu de sa chenille, Georges se transforme en aigle, en lion ou en chenille (52). (*b*) Aussitôt que Ti-Jean crie: "Roi des aigles!" ou "Roi des fourmis!" tous les aigles et toutes les fourmis, avec leur roi, viennent à son secours (51); Beau-prince dit: "A moi, la Belle-jarretière-verte!" et la princesse accourt à son aide (49). (*c*) Une formule dénuée de sens, dans la bouche de la vieille magicienne qui poursuit sa fille, a un effet soudain (49); le don de "Reste collé!" (69.) (*d*) Irritée du choix de ses parents, une fille dit: "Si je me marie à ce garçon-là, je veux bien que le diable m'emporte en corps et en âme, et en vie!" Comme ce souhait est énoncé de bon cœur, il s'accomplit à la lettre, le jour de ses noces (72).

145. *Talismans.* — Le jeune homme ouvre son médaillon; une voix demande: "Que désires-tu?" Et tout ce qu'il demande s'accomplit. Se faisant transporter à bord de son bâtiment, il souhaite tout son équipage rendu chez le roi, son père. Mourant de faim, il ordonne à son médaillon de servir une table couverte de mets, pour lui et les matelots. Lui ayant volé son médaillon, une magicienne fait transporter au fond de la mer son château merveilleux. Retrouvant plus tard son médaillon, il souhaite son château restauré; et tout s'accomplit à l'instant (55); une bague magique produit des merveilles semblables, et, de plus, cause la mort ou rend la vie (63); Petit-Jean se fait construire, avec sa bague magique, un château suspendu sur quatre chaînes d'or. On lui vole sa bague et on fait anéantir son château enchanté, qu'il ne recouvre qu'avec la possession de son charme (64); le petit teigneux obtient de semblables merveilles de sa canne de *souhaite-vertu* (61); ayant mangé le cœur de l'oiseau enchanté, sur l'aile duquel on lit: "Celui qui mangera mon cœur sera 'reçu' roi," Petit-Pierre soulève un pont sur quatre chaînes d'or, et épouse la fille du roi (62).[2]

[1] Voir 100 (*Ibid.*).

[2] Voir 21 (*Ibid.*).

146. *Charmes dont l'effet est défini.* — (*a*) Le poil blanc de la patte gauche du lion, la plume de l'aile gauche de l'aigle, la patte gauche d'en arrière de la chenille permettent à leur possesseur de se transformer en lion, en aigle ou en chenille (52). (*b*) En jetant sur la table les joyaux du prince métamorphosé, son épouse peut se transporter instantanément à de grandes distances (48); en tirant les poignées suspendues au-dessus de sa tête, le jeune libérateur du château de la mer Rouge est transporté avec le château chez son père (56). On lit sur l'aile d'un oiseau: "Celui qui mangera mon cœur aura, tous les matins, sous son oreiller, cent écus." Petit-Jean mange le cœur enchanté et trouve chaque matin de l'or sous la tête (62). (*c*) Des petits oiseaux magiques font de rien des robes merveilleuses (48); un vieux fusil enchanté tue une quantité extraordinaire de gibier, dans une seule journée (62); canif magique (52). (*d*) Petit violon qui fait danser sept lieues à la ronde, bon gré, mal gré (48, 69).[1]

147. *Durandal.* — Petit-Jean se fait forger un sabre coupant sept lieues à la ronde, avec lequel il tue les trois géants et décapite plusieurs monstres. Il en coupe des arbres, dont il se fait des ponts sur les rivières. Quand il le plante dans le mur d'un château, tout le château en tremble (57, 58).[2]

148. *Vétusté artificieuse.* — Pour l'aider à accomplir ses tâches, Bon-évêque offre à Beau-prince une vieille et une nouvelle hache, une chaudière neuve et un vieux panier percé. Beau-prince choisit les vieux objets qui sont doués de propriétés surnaturelles (49); la petite jument protectrice conseille à Thomas-bon-chasseur de prendre le vieux sabre pour combattre le lion et le détruire (54).

149. *Objets merveilleux.* — Des sabots retournent seuls chez leur propriétaire, dans la forêt (48); le pois et la fève qui jouent au *hotreu dehaha* (49).[3]

150. *Bottes de sept lieues.* — Les bottes de trois lieues de la Belle-jarretière-verte (49); les bottes de sept lieues de Bon-évêque et des géants (49, 54).[4]

151. *Eau de Jouvence.* — (*a*) L'eau de la rajeunie, à la fontaine des géants, où on ne peut arriver qu'en traversant le pont de rasoirs sur le dos de l'ours blanc, et à midi juste, quand les géants dorment (53). (*b*) L'eau d'*enmiance*, gardée par toutes les bêtes féroces de la terre, rend invulnérables ceux qui s'en lavent (54).[5]

152. *Eau de sommeil.* — Pour empêcher qu'on révèle un secret à son époux, la princesse lui donne de l'eau d'*endormitoir* (48).[6]

[1] Voir 25 (*Ibid.*).
[2] Voir 24 (*Ibid.*).
[3] Voir 26 (*Ibid.*).
[4] Voir 29 (*Ibid.*).
[5] Voir 31 (*Ibid.*).
[6] Voir 32 (*Ibid.*).

153. *Fontaine d'or.* — Au monde inférieur les géants gardent une fontaine d'or secrète. Tout ce qui plonge dans le *dalot* où coule du bel or devient doré pour toujours (61).[1]

154. *Dépositaire secret de la vie.* — Les trois lumières que le jeune époux voit, le soir, près de la chambre nuptiale, sont des cierges allumés qui récèlent la vie d'une vieille magicienne et des deux sœurs aînées de l'épouse. Pressée de questions, celle-ci finit par en avouer le secret, disant: "Si tu les éteignais, mes sœurs et la magicienne tomberaient raide mortes." C'est ce qui se produit plus tard (56).[2]

155. *Baiser d'oubli.* — Avant de quitter Beau-Prince, la Belle-jarretière-verte dit: "Prends bien garde de te laisser embrasser par personne. Car, si tu le fais, tu oublieras tout... Et si personne ne t'embrasse, dans un an et un jour nous nous marierons." Sa marraine l'embrasse pendant qu'il dort; et il ne se souvient plus de rien, à son réveil (49).

156. *Tache indélébile.* — Avec la peinture qu'elle prend dans un petit pot, la fille du roi de France fait une tache, apparemment indélébile, au front du grand voleur de Paris (68).[3]

157. *Baume magique.* — (*a*) Le baume ou graisse qu'on trouve dans un petit pot que possède la magicienne suffit à détruire l'enchantement et à ramener à la vie des personnes métamorphosées en masses de sel (10, 53, 58). (*b*) La petite jument dit à Thomas-bon-chasseur: "Dans mon poitrail, je perds tout mon sang. Prends une pincée de graisse dans mon oreille gauche et mets-là à mon poitrail, qui guérira. Et la blessure est ainsi guérie (54).

158. *Sifflet qui ressuscite.* — (*a*) Avec un petit sifflet qu'elle a fait, la princesse siffle; Petit-Jean se met à remuer. Elle le lui met dans la bouche. Le voilà vivant. (*b*) Ce thème est parodié dans le conte de Pois-verts (21).

159. *Repas miraculeux.* — (*a*) Une serviette donne à boire et à manger aussitôt qu'on la déploie (48).[4] (*b*) Avec une bague ou un médaillon magiques, on obtient à souhait toutes sortes de mets (55, 63, 64). (*c*) En piquant la patte gauche de sa petite jument, Thomas-bon-chasseur obtient du pain et du vin (54).

160. *Nourriture des géants.* — Le Vent-de-l'ouest dit à sa mère: "Si je dois mener cette femme à la montagne Vitrée, il me faut, ce soir, manger de la bouillie au sucre" (50).[5]

161. *La Toison d'or.* — La chevelure de Petit-Jean se change en or aussitôt qu'elle tombe dans la fontaine d'or des géants (61); le long du chemin, Thomas-bon-chasseur ramasse la chevelure lumineuse et

[1] Voir 44 (*Ibid.*).
[2] Voir 33 (*Ibid.*).
[3] Voir 36 (*Ibid.*).
[4] Voir 23 (*Ibid.*).
[5] Voir 37 (*Ibid.*).

enchantée d'une princesse, à la recherche de laquelle il part (54); les trois poils d'or (67).[1]

162. *Château d'or et d'argent.* — (*a*) Des châteaux, des bâtiments et des animaux sont changés en or et en argent (49, 61, 64). (*b*) Une belle frégate d'or et d'argent (66).

163. *Suspendu par quatre chaînes d'or.* — Le château et les bâtiments du roi sont suspendus dans les airs par quatre chaînes d'or (49, 64); un pont est suspendu par quatre chaînes d'or (62).[2]

164. *Château de cristal.* — Le château de la montagne Vitrée (50); une petite ville toute de cristal (53).

165. *Obstacles magiques.* — Les fuyards voient approcher un nuage noir; quand il est tout près, ceux-ci jettent en arrière d'eux une brosse, une écaille ou une étrille; ces objets se transforment en montagnes de pain, d'écailles ou d'étrilles qui barrent la route à ceux qui poursuivent. Dans un cas, les fuyards font ainsi paraître un lac infranchissable (49, 54).[3]

166. *Tempête magique.* — Une tempête violente précède la venue d'une magicienne, d'un sorcier, d'êtres métamorphosés, de la sirène ou des géants (4, 11, 48, 49, 52).

167. *Fleur pâlissante.* — Donnant sa rose à ses frères, Petit-Jean dit: "Si ma fleur vient à pâlir, accourez à mon secours." Et quand la sorcière le métamorphose, la rose en pâlissant avertit ses frères de son malheur (58).

168. *Bouquet fatal.* — Aussitôt que le voyageur cueille les fleurs enchantées, la bête féroce arrive et lui dit: "Ce bouquet va vous coûter cher." Pour sauver la vie de son père, sa fille cadette consent à épouser le monstre, qui est un prince métamorphosé (48). Un trait semblable se trouve au conte de "Le château de Félicité" (50).

169. *Pêche merveilleuse.* — Après avoir rempli sa goëlette des poissons, le pêcheur doit promettre à la sirène de lui remettre son fils Georges (52); sans s'en douter, un pêcheur promet son fils au diable, qui lui fait faire une pêche miraculeuse (25).

170. *Objets sacrés.* — Le livre que les géants adorent (54); le jonc béni qui empêche la mariée de souffrir, en enfer (72).

171. *Yeux replacés.* — Le fils remet à sa mère les yeux que la sorcière lui a arrachés et qu'elle gardait, dans un plat, chez elle. La mère recouvre la vue dès que ses yeux sont remis dans leurs orbites (56).

Evénements domestiques.

172. *Quittent le toit paternel.* — (*a*) Des fils partent de chez leur père pour gagner leur vie ou pour chercher fortune (54, 55, 63, 71); Petit-

[1] Voir 42 (*Ibid.*). [2] Voir 43 (*Ibid.*). [3] Voir 35 (*Ibid.*).

Jean et Petit-Pierre quittent pour toujours la maison paternelle, en disant: "Nous marcherons tant que la terre nous portera" (62). (*b*) Le roi envoie ses trois fils en leur disant de lui rapporter l'eau de *la rajeunie* (53).[1]

173. *Enfants perdus.* — Trois petites filles s'égarent en allant porter un dîner à leur père, dans les bois (60).[2]

174. *Pauvreté et misère.* — Des gens, dans la forêt, ne vivent que de racines et d'herbages (61). Un pays est si pauvre qu'on n'y peut rien gagner (55). Par son imprévoyance, une femme cause la ruine de son mari (52).

175. *Métiers.* — Les soi-disant "métiers" de franc-voleur, de joueur aux dés et de cultivateur (49). "Voleur de son métier" (68).

176. *Au service d'un maître.* — Fesse-ben s'engage pour un an chez le roi. Son salaire consiste à donner une tape au roi, au bout de l'année (59); "Monsieur le roi, avez-vous besoin d'un engagé?" — "Oui, et c'est pour..." soigner les volailles, pour garder le château, pour travailler au jardin ou à la cuisine (54, 55, 59, 61); Prince-Joseph et Jean-Cuit, deux princes infortunés s'engagent comme commis (53, 66); trois voleurs engagent un mendiant pour toujours dire "Oui" (71).[3]

177. *Protection ou adoption.* — Le roi baptise l'enfant de la veuve solitaire et lui ordonne de le lui envoyer quand il aura atteint l'âge de sept ans. Son dessein est de l'adopter et d'en faire un prince (51); la veuve aveugle envoie son fils au roi son père, qui l'accueille à son château (56); le roi fait vivre la mère pauvre de son cuisinier en voyage (55); une seigneuresse adopte Prince-Joseph et le fait instruire, à l'école (53); Jean-Cuit protège la veuve dont il veut épouser la fille (66).[4]

178. *Amour filial.* —Deux filles cadettes se sacrifient pour sauver la vie à leur père (48, 50); deux frères consentent à s'exiler pour que le fils du roi épouse leur sœur (62).

179. *Ban de mariage.* — Le roi fait battre un ban, annonçant le mariage de ses trois filles à ceux qui, dans un tournoi, seront touchés par les boules d'or que les princesses doivent lancer. Après le premier tournoi, le roi fait de nouveau battre un ban pour sa fille cadette, qui n'a pas encore fait son choix (61).

180. *Demande en mariage.* — Le fils d'un roi demande en mariage la fille d'un bûcheron (62); à force d'injures, un jeune homme finit par contraindre le roi à lui accorder sa fille en mariage (63); le roi marie sa fille à Jean, son cuisinier, qui, grâce à un talisman, se fait construire un

[1] Voir 60 (*Ibid.*).
[2] Voir 58 (*Ibid.*).
[3] Voir 62 (*Ibid.*).
[4] Voir 63 (*Ibid.*).

château magnifique (64); un prince obtient une princesse pour épouse (57); Jean-Cuit se fiance à la fille d'une pauvre veuve, qu'il épouse au bout de trois ans et trois jours (66); un vinaigrier va demander au roi sa fille en mariage pour son fils (70); deux prétendants, l'un pauvre, et l'autre à l'aise, aspirent à la main d'une fille qui, contre son gré, accepte le choix de ses parents (72).[1]

181. *Ordalies des prétendants.* — A Thomas-bon-chasseur qui lui demande d'épouser la princesse, le roi impose différentes tâches, tel que celles de faire la chasse au lion, d'aller chez les géants chercher un livre sacré, de rapporter de l'eau d'*enmiance,* et de faire fondre ensemble du plomb et de l'étain (54); avant de consentir au départ de sa princesse, Bon-évêque renferme le prétendant dans sa cave et lui ordonne de bâtir en une seule journée des écuries de plumes d'oiseaux, de vider un lac de mille pieds de profondeur et de construire un pont de mille lieues de longueur (49); les ordalies que le roi impose à Petit-Jean consistent à enlever une montagne de terre et une montagne de pierre (51); la main d'une princesse est accordée à celui qui, grâce à un charme, peut soulever un pont cent pieds en l'air, sur quatre chaînes d'or (62). Par ses prouesses, le grand voleur de Paris gagne la main de la fille du roi de France (68).

182. *Belle-mère.* — La seconde épouse du roi expose le petit prince à un grand danger, espérant causer ainsi sa perte (56).[2]

183. *Fidélité conjugale.* — Avant de partir pour voyage, un prince parie avec son voisin que sa femme lui restera fidèle, durant son absence. Des aventures romanesques se basent sur cette intrigue (66, 67).[3]

184. *Trahison d'époux.* — (*a*) Une princesse trahit son mari, qu'elle n'aime pas, en lui enlevant le talisman dont il vient de lui révéler le secret (63). (*b*) Sans s'en rendre compte, une femme trahit son époux, qui est obligé de partir pour un pays éloigné (48, 50, 64).

185. *Epouse répudiée.* — (*a*) Une magicienne force le roi à répudier son épouse, dont elle envie le sort (3, 56). (*b*) Croyant à tort son épouse coupable d'un crime, un prince la fait jeter dans les basses-fosses, ou la condamne à mort (27, 66, 67).

186. *Héritages.* — (*a*) Le roi donne un sabre coupant sept lieues à la ronde à son fils Jean, qui part et s'en va chercher fortune (58); à chacun de ses trois fils qui s'en vont, le roi donne un chien, un poney, un lion et une fleur merveilleuse (58); comme il part, Georges reçoit de son père un canif (magique) (52). (*b*) Le roi donne à son fils sa couronne, son château et son royaume (49, 50, 51, 52, 53, 57, 62, 68); Jean-Cuit hérite de la couronne de son père le roi, mort durant son absence (66);

[1] Voir 63 (*Ibid.*). [2] Voir 59 (*Ibid.*). [3] Voir 64 (*Ibid.*).

Thomas-bon-chasseur devient roi, à la mort de celui dont il a causé la perte (54).[1]

Protection surnaturelle.

187. *Dons de fées.* — (*a*) En reconnaissance du cadeau que lui fait un orphelin, une fée lui donne un lingot d'argent, avec lequel on lui fait une bague magique (63). (*b*) Une fée donne à sa protégée des sabots, un rouet, une quenouille et des ciseaux enchantés (50); Petit-Jean reçoit de la fée une canne de *souhaite-vertu* (61); un cuisinier condamné à mort trouve chez un vieillard endormi un médaillon qui accomplit tous les souhaits qu'on lui adresse (55).[2] (*c*) Un vieillard, qui connaît le nom de tout le monde, échange de chevaux avec Thomas-bon-chasseur, et lui donne une petite jument dont les pouvoirs merveilleux se révèlent bientôt (54); le vieux fusil, qu'un inconnu donne en retour d'une paire de chevaux, tue tout ce qu'on vise (62).

188. *Fées conseillères.* — (*a*) Trois fées vivent de plus en plus loin dans la forêt, et dont la dernière est la plus puissante, ne laissent jamais passer personne. Mais quand on se présente à elles, elles écoutent le récit des tribulations qu'on leur fait, et elles finissent par accorder leurs faveurs (7, 48, 56); un vieillard à qui on demande conseil renvoie à sa sœur, une fée, qui reste de l'autre côté de la mer bleue (55). (*b*) Une fée bienveillante accorde son aide et ses conseils à un voyageur (49, 53, 56, 61). (*c*) Un roi consulte une sorcière qui le guide de ses conseils (68).[3]

189. *Qui l'a vu?* — (*a*) La princesse demande au forgeron s'il a vu passer le prince en fuite; elle s'en informe ensuite, chez les trois fées (48). (*b*) Qui a vu le château que l'on cherche, ou qui a disparu mystérieusement? (50, 55, 56.)

190. *Les animaux que l'on consulte.* — On demande au maître des oiseaux, à la maîtresse des poissons, au roi des poissons, s'ils ont vu le château disparu (55, 56).

191. *Chevaux protecteurs.* — Avec l'aide et les conseils de sa petite jument, une princesse métamorphosée, Thomas-bon-chasseur réussit dans toutes ses entreprises aventureuses (54).[4]

192. *Le rock.* — (*a*) La princesse qui cherche son mari se fait transporter à la montagne Vitrée par un gros corbeau. Quand elle n'a plus de bœuf à lui donner à manger, il la laisse tomber (48); le maître des oiseaux envoie un vieux corbeau porter son protégé chez la fée, sa sœur. A chaque fois que l'oiseau crie, il reçoit un morceau de caribou (55); quand la sorcière lance Petit-Jean dans les airs, il rencontre un aigle qui le prend sur son dos et le rapporte au château. A trente pieds

[1] Voir 92 (*Ibid.*).
[2] Voir 67 (*Ibid.*).
[3] Voir 65 (*Ibid.*).
[4] Voir 68 (*Ibid.*).

de terre, l'aigle le laisse tomber, et il choit dans un jardin enchanté (62).[1] En un instant, le Vent-de-l'ouest transporte la jeune fille à la montagne Vitrée (50); transformée en canard, la Belle-jarretière-verte transporte sur son dos Beau-prince, qui se rend chez Bon-évêque, à cent lieues de l'autre côté du soleil (49).

193. *Animaux protecteurs.* — Pour un bâtiment rempli de bœuf et un bâtiment rempli de riz que leur donne Petit-Jean, les aigles et les fourmis le protègent contre le magicien qui le poursuit. Il n'a qu'à crier: "Roi des fourmis!" et les fourmis accourent et détruisent la chaloupe du magicien. Quand, plus tard, le magicien est sur le point de le rejoindre, Petit-Jean crie: "Roi des aigles!" Les aigles arrivent et dévorent le magicien (51); à Georges qui leur a rendu service, le lion, l'aigle et la chenille donnent chacun un charme, en disant: "Tu n'auras qu'à penser à moi et tu deviendras... le plus fort de tous les lions" (de tous les aigles, ou la plus petite de toutes les chenilles). Quand il lui plaît de se transformer en l'un de ces animaux protecteurs, il n'a qu'à penser à lui (52); un lion, un chien et un poney protègent les trois fils d'un roi (58); le pigeon en détresse à qui Georges rend secours lui indique où se trouve le serpent de la savane rouge, et lui révèle le secret qu'il cherche (52).[2]

194. *Protection d'un être métamorphosé.* — Un prince ou une princesse métamorphosés en chevaux ou en chattes guident et protègent ceux qui deviennent ensuite leurs libérateurs (4, 6, 54).

195. *Reconnaissance du Christ.* — En reconnaissance de l'hospitalité de Frédérico, Notre-Seigneur lui fait trois dons: le violon qui fait danser bon gré, mal gré, le sac magique et "Reste-collé!" (69.)[3]

196. *Le quart d'heure de grâce.* — Avant de mourir, Javotte demande un quart d'heure pour prier; ce que Jean-Parle lui accorde (28); condamné à être mis à mort et mangé par l'équipage, le cuisinier demande qu'on lui laisse le temps de faire un acte de contrition. Le capitaine lui accorde cette faveur (55); en disant: "Tu es toujours pour mourir!" le roi permet à Petit-Jean d'apporter son chat à l'île aux rats (64); on accorde au roi prisonnier la grâce qu'il demande de soumettre Thomas-bon-chasseur aux ordalies, à sa place (54).

Enchantements, possessions et métamorphoses.

197. *'Princesses gardées.'* — Des géants gardent des princesses endormies, qu'ils ont ravies à leurs parents (53, 54); trois princesses 'gardées' par trois géants, à leur château (57); fille enlevée par le vieux magicien, il y a sept ans (51); trois princesses emprisonnées par une magicienne, au château rond de la mer Rouge (56).[4]

[1] Voir 71 (*Ibid.*).
[2] Voir 70 (*Ibid.*).
[3] Voir 72 (*Ibid.*).
[4] Voir 78 (*Ibid.*).

198. *Princes ou princesses métamorphosées.* — (*a*) Le fils d'un roi est métamorphosé en bête féroce: mais, la nuit, il redevient un beau prince (48); le plus beau des princes est métamorphosé pour tous les jours de sa vie en petit lièvre. Ces deux princes épousent chacun une fille cadette qui, en se sacrifiant, sauve la vie à son père (50). (*b*) Un roi, sa fille, leur château et leur ville sont soi-disant "métamorphosés" à cinq cents brasses sous la mer (52). (*c*) Une magicienne métamorphose les deux frères aînés en masses de sel, "dont ils ne peuvent sortir" (53, 58). (*d*) On soigne au pain et au vin une princesse métamorphosée en petite jument (54); un beau prince est transformé en vieillard dont la barbe blanche traîne presque à terre (60). (*e*) Les feuilles de salade cueillies dans un jardin enchanté transforment tous ceux qui en mangent en poulains et en juments; mais aussitôt qu'ils mangent d'une certaine pomme d'or, ils reprennent leur nature première et deviennent princes ou princesses (62).[1]

199. *Les prisonniers.* — (*a*) La seconde femme du prince fait jeter la princesse, sa première épouse, dans les basses-fosses, afin de la faire périr (48); deux petites filles égarées sont jetées dans les basses-fosses; et c'est, plus tard, leur sœur cadette qui les délivre (60). (*b*) Un roi emprisonne son voisin qu'il a invité à lui rendre visite (54); sur la porte d'un hôtel, dans la petite ville de cristal, on lit: "Ici, on se divertit!" Les deux princes qui y entrent sont faits prisonniers, pour être pendus si on ne paie leur rançon (53).

200. *Les victimes du dragon.* — La ville est toute en deuil. Petit-Jean s'informe de la raison de ce deuil. On lui répond: "Une princesse doit être dévorée par la Bête-à-sept-têtes, demain matin, sur la haute montagne (58).[2]

201. *L'enfant rachète le père.* — Quand le paysan casse un bouquet ou des rameaux dans les parterres de la bête féroce ou du petit lapin, ceux-ci lui disent: "Ce bouquet... va vous coûter cher!" Et ce n'est qu'en leur sacrifiant sa fille cadette qu'il peut sauver sa vie (48, 50); après une pêche merveilleuse, un pêcheur voit apparaître une sirène, qui lui dit: "Cette fois-ci, ta charge de poisson va te coûter cher. Tu vas périr si tu ne promets de me donner ton fils Georges, à ton prochain voyage." Plus tard, la sirène avale Georges (52).

202. *Sortilèges.* — (*a*) Comme un roi ramasse une serviette le long de son chemin, il en sort une fée galeuse, qui arrache les yeux à la reine et se marie au roi, à sa place (56). (*b*) Ayant ramassé la belle chevelure d'or qu'il voit sur le chemin, Thomas-bon-chasseur est pris du désir funeste de trouver la princesse à qui elle appartient (54). (*c*) Ceux qui font le tour de la grosse montagne, ou ceux qui s'approchent des lumières de la fée n'en reviennent jamais. Une magicienne

[1] Voir 76 (*Ibid.*).

[2] Voir 79 (*Ibid.*).

les métamorphose ou les fait périr (58, 62). (*d*) Aussitôt qu'atteints du sortilège, Beau-prince et Thomas-bon-chasseur s'en vont s'enfermer dans leur chambre, où ils restent sans boire ni manger (49, 54).

203. *La proie du diable.* — Le diable emporte en enfer la mariée qui, de dépit, en a exprimé le souhait fatal (72).[1]

Délivrance, libération.

204. *Libérateur par ordre du roi.* — Le roi somme Thomas-bon-chasseur de venir le délivrer. Un autre maître, plus tard, lui envoie chercher la princesse à la belle chevelure d'or, que gardent les géants (54). Au roi qui lui demande de délivrer sa princesse, Petit-Jean répond qu'il ne le fera que si le roi se rend à ses conditions (51).

205. *La tâche du libérateur.* — (*a*) Avant de remettre sa prisonnière, le magicien impose trois tâches au libérateur, en lui disant: "Tu as encore bien de quoi à faire avant de l'emmener!" (51). (*b*) Afin de délivrer les princes transformés en bête féroce ou en petit lièvre, il faut les épouser et vivre avec eux pendant une période déterminée (48, 50).

206. *Condition secrète de la délivrance.* — (*a*) Celui qui cherche à délivrer la victime arrive à découvrir le moyen secret d'y arriver (2, 11, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 58). (*b*) "Pour me délivrer de cette peau de bête, dit le prince métamorphosé, il faudrait faire un feu pour la brûler tout entière et pour que pas un poil ne reste" (48, 50); pour délivrer le roi, la princesse et leur château, qui sont à cinq cents brasses sous l'eau, il faut tuer le serpent de la savane rouge, prendre les trois œufs dans son corps, et les casser un à un à différents endroits indiqués (52, voir aussi le conte 2). (*c*) Des revers accompagnent l'accomplissement prématuré de ces conditions, et le personnage délivré se voit soudainement entraîné à un pays lointain où il est difficile de le rejoindre (48, 50).

207. *Délivrance.* — (*a*) On délivre des princesses 'gardées' ou prisonnières (51, 53, 54, 56, 57, 62). (*b*) La princesse demande à la sirène d'ouvrir la bouche pour que Georges, qu'elle vient d'avaler, puisse lui dire un dernier mot. Aussitôt que la sirène ouvre la bouche, Georges se transforme en aigle et, libre, il s'envole (52).[2]

208. *Victimes rachetées.* — Prince-Joseph rachète ses deux frères métamorphosés par la vieille magicienne; il paie de nouveau leur rançon et les délivre, quand ils sont faits prisonniers à la ville de cristal (53); Thomas-bon-chasseur rachète son maître en se substituant à lui, dans les ordalies (54).

209. *Délivrance de ceux qui sont métamorphosés.* — (*a*) On brûle la peau de bête enchantée que met et enlève le personnage métamor-

[1] Voir 80 (*Ibid.*). [2] Voir 83 (*Ibid.*).

phosé (48, 50). (*b*) Décapitée, la petite jument redevient une belle princesse (54). (*c*) Au moyen d'un baume magique on ramène à la vie des personnes transformées en masse de sel (51, 53, 58). (*d*) En donnant à manger à trois animaux renfermés dans le château, une petite fille délivre un prince métamorphosé en vieillard. Un bruit effrayant accompagne ce phénomène (60). (*e*) En mangeant une pomme d'or, deux pouliches redeviennent femmes (62). (*f*) Aussitôt que Georges casse les trois œufs pris dans le corps du serpent de la savane rouge, le château enchanté et ses habitants sont délivrés (52).[1]

210. *Le protecteur métamorphosé qu'on oublie.* — Quand l'épouse de la bête féroce revient après trois jours d'absence, elle trouve son prince métamorphosé gisant, presque mort (54); pendant trois jours, Thomas-bon-chasseur oublie sa protectrice, une princesse transformée en petite jument, qui est mourante, à terre, lorsqu'il la retrouve (54).

211. *A la poursuite du libérateur.* — Bon-évêque et sa femme donnent la chasse à Beau-prince et à la Belle-jarretière-verte, qui s'enfuient (48); Petit-Jean s'enfuit, emmenant avec lui la princesse, sur son navire; le magicien essaie en vain de les rattraper (51); à cheval sur la petite jument, Thomas-bon-chasseur et la princesse fuient à toute vitesse, poursuivis par les géants, qui ont leurs bottes de sept lieues (54).

212. *Le libérateur se cache.* — Après avoir pris comme gage les langues de la Bête-à-sept-têtes qu'il a détruite, Petit-Jean quitte la princesse délivrée et se cache dans la cabane d'un vieillard. Pendant ce temps, un charbonnier ramène la princesse au roi, et se disant le libérateur, il va l'épouser quand Petit-Jean démasque sa fourberie (58).[2]

213. *Epreuves du libérateur.* — Quoiqu'il ait délivré la princesse 'gardée' par les géants, Thomas-bon-chasseur ne peut obtenir sa main qu'après maintes épreuves (54); un délai d'un an et un jour doit s'écouler avant que Beau-prince épouse la Belle-jarretière-verte (49); avant l'expiration d'un an et un jour, la libératrice doit se rendre à un pays éloigné, où demeure le prince délivré (48, 50).

214. *Le libérateur se fait reconnaître.* — Oubliée par celui qu'elle a délivré, la libératrice arrive enfin auprès de lui et, par ruse, elle réussit à se faire reconnaître. Comme le prince vient de se remarier, il faut d'abord acheter de sa femme la permission de le voir et de lui parler; ce qu'elle fait au moyen d'objets magiques qu'on lui envie (7, 48, 50); dans un autre cas, la princesse oubliée est invitée, comme tous les autres, aux noces du prince. Elle se fait reconnaître par l'entremise d'une petite poule et d'un petit coq parlants.

[1] Voir 77 (*Ibid.*). [2] Voir 84 (*Ibid.*).

215. *Banquet nuptial.* — Le roi invite tout le monde aux noces du prince ou de la princesse; le libérateur y vient comme les autres et c'est là qu'il se fait reconnaître (49, 58).[1]

216. *Rivaux confrontés.* — Durant le banquet nuptial, le roi fait condamner les portes et les fenêtres, afin que personne ne sorte. L'imposteur fait d'abord le récit de ses aventures. Vient ensuite le vrai libérateur, qui se fait reconnaître (51, 53, 58).[2]

217. *Gages ou preuves d'identité.* — (*a*) La princesse montre le mouchoir et le jonc que lui a laissés le prince avant son départ; sur le mouchoir est écrit le nom du prince (48, 50).[3] (*b*) Pour prouver qu'il a détruit la Bête-à-sept-têtes, Petit-Jean en montre les sept langues, qu'il a conservées dans le mouchoir de la princesse délivrée (58).[4]

218. *Récit symbolique de l'intrigue.* — (*a*) Le prince dit: "J'avais une vieille clef, que j'ai perdue. Je l'ai remplacée par une neuve. Maintenant je retrouve la vieille, qui est meilleure que la neuve. Laquelle dois-je choisir?" L'assemblée répond: "La vieille!" Le prince fait alors reconnaître la princesse qu'il avait perdue, et il la choisit au lieu de celle qu'il allait justement épouser (7, 48). (*b*) La Belle-jarretière-verte met sur la table un petit coq et une petite poule qui, en se parlant, représentent symboliquement les aventures oubliées de Beau-prince, pour les lui remettre en mémoire (49).

219. *Mariage du libérateur.* — Le héros épouse celle qu'il a délivrée (51, 52, 53, 54); il choisit la plus jeune des trois princesses (56); Petit-Jean épouse la princesse qu'on lui a promise avant qu'il aille la délivrer (57, 58); le prince dit à la petite fille qui l'a délivré sans le savoir: "C'est toi qui m'as délivré; il faut donc se marier" (60).

220. *Châtiment de l'imposteur.* — (*a*) Le roi demande au héros: "A quoi le condamnes-tu!" Et celui-ci le condamne, soit à être écartelé ou jeté dans les basses-fosses, soit à errer sans but par le monde (51, 53, 58). (*b*) Quelquefois, l'imposteur périt par le sabre ou par le feu (54, 58).[5]

221. *Nouvelle épouse répudiée.* — Ayant retrouvé sa première épouse, le prince renonce à son second mariage ou répudie sa nouvelle épouse (48, 49, 50).

Luttes, rivalités et tournois.

222. *Destruction des géants.* — Le roi dit: "J'ai déjà essayé de faire détruire les géants par mes armées, mais sans jamais réussir." Pendant leur sommeil Petit-Jean les détruit avec son sabre magique (57).[6]

[1] Voir 90 (*Ibid.*).
[2] Voir 89 (*Ibid.*).
[3] Voir 86 (*Ibid.*).
[4] Voir 87 (*Ibid.*).
[5] Voir 93 (*Ibid.*).
[6] Voir 94 (*Ibid.*).

223. *Lutte contre les monstres.* — Métamorphosé en lion, Georges se bat avec le serpent de la savane rouge et le détruit (52); de son sabre Petit-Jean détruit la Bête-à-sept-têtes (58).[1]

224. *Quartier.* — La Bête-à-sept-têtes demande quartier pour un quart d'heure; ce qui lui est accordé (58).

225. *Paris et jeux de hasard.* — (*a*) Bon-évêque et Beau-prince jouent trois fois aux dés; le perdant doit accomplir ce qu'exige son rival (49); Pipette et ses voisins jouent aux cartes et parient place contre place (23); dans le pari du prince et de son voisin l'enjeu est bien contre bien (66, 67).

226. *Champ aride et champ fertile.* — Petit-Jean mène le troupeau de vaches maigres du roi dans le champ fertile des géants. Les vaches s'y saoulent en un instant (57).[2]

227. *Crainte et duplicité.* — Craignant Fesse-ben à cause de sa force extraordinaire, le roi cherche, mais en vain, à causer sa perte en lui faisant lancer des pierres sur la tête, dans un puits, en l'envoyant aux moulins du diable et de la Bête-à-renifler, et en faisant tirer sur lui du canon (59).[3]

228. *On accuse le héros de se vanter.* — On dit au roi: "Un tel se vante de pouvoir faire ceci ou cela." Le roi répond: "S'il s'en est vanté, il va y aller." Et quand le roi lui en parle, il répond ordinairement: "Sire le roi, je ne m'en suis pas vanté; mais, s'il le faut, je vas y aller" (51, 56, 57).[4]

229. *La visite du roi.* — Le roi envoie ses valets inviter Petit-Jean ou un autre. Celui-ci répond: "Si le roi a affaire à moi, qu'il vienne ici me voir" (58, 61); au lieu d'accepter l'invitation du roi, Petit-Jean le prie de venir dîner chez lui avec la reine (64).

230. *Jalousie ou rivalité.* — Jaloux de Petit-Jean, le vacher du roi le trahit et le fait tuer par un boucher (51); le charbonnier, rival de Petit-Jean, réclame la main de la princesse qu'il prétend avoir délivrée (58); une vieille rate se bat avec une petite rate ou avec une souris, dont elle veut usurper la gloire et la récompense (63, 64).[5]

231. *On cède à la force.* — (*a*) Se voyant la victime impuissante des prouesses d'un prétendant ou d'un voleur, le roi finit par céder et par lui accorder la main de sa fille (63, 68). (*b*) Le roi des rats achète le salut de son peuple en se mettant au service du jeune homme qui cherche le talisman qu'on lui a volé (63, 64). (*c*) La magicienne contraint le roi à l'épouser sur-le-champ (3, 51). (*d*) Pour se dégager d'un mauvais pas, le diable renonce à ses droits sur quelqu'un ou sur quelque objet (13, 22, 23, 59, 69).

[1] Voir 96 (*Ibid.*).
[2] Voir 99 (*Ibid.*).
[3] Voir 102 (*Ibid.*).
[4] Voir 105 (*Ibid.*).
[5] Voir 101 (*Ibid.*).

232. *Les tournois.* — Sans se faire reconnaître, le héros apparaît plusieurs fois et remporte les honneurs du tournoi (3, 5).

Tromperies, crimes et châtiments.

233. *Crédulité exploitée.* — Sortant de sous la chaise du géant, Petit-Jean lui fait croire qu'il est né de lui; le géant lui accorde donc sa protection (61); Frédérico joue trois tours au diable qui, pour se déprendre, doit renoncer à ses droits sur lui (69); l'ours croit naïvement tout ce que le petit renard lui dit pendant qu'il lui vole ses provisions (65).[1]

234. *Fraude.* — Ayant parié bien contre bien avec le prince qu'il gagnerait les faveurs de la princesse durant son absence, un bourgeois a recours à la fraude. Il subtilise des objets destinés à démontrer son succès; et, caché dans un coffre qu'on apporte au château, et, fermant à clef dedans et dehors, il fait durant la nuit des observations qui persuaderont le prince de l'infidélité de sa princesse (66, 67).

235. *Vols habiles.* — (*a*) Déguisé en vieux pêcheur, Thomas-bon-chasseur pénètre dans le château des géants et vole le livre qu'ils adorent (54); pendant que Petit-Jean dort, ses frères lui volent la bouteille d'eau rajeunissante qu'ils remplacent par une bouteille de saumure (53); un étranger subtilise le médaillon magique de son rival (55); durant la nuit, la princesse vole la bague magique de son époux, qu'elle veut perdre (63); des vieilles sorcières obtiennent de la princesse une bague dont elle ignore la vertu, et qu'elle échange pour une lampe d'argent (64). (*b*) Les vols habiles des grands voleurs de France et de Paris, qui pénètrent, en enlevant une pierre mobile, dans la tour où le roi garde ses trésors (68). (*c*) Se disant à l'emploi de l'évêque, trois jeunes brigands volent les soieries d'un marchand, qui se laisse tromper (71).[2]

236. *Déguisement.* — (*a*) Changeant d'habits avec un charbonnier, Prince-Joseph entre au service d'un bourgeois, dont il devient l'homme de confiance (53). (*b*) Condamnée à mort, une femme s'enfuit, se déguise en soldat ou en avocat, et, au cours d'une brillante carrière, retrouve son mari dont elle rétablit la fortune avant de se faire reconnaître (66, 67). (*c*) Trois jeunes gens déguisent un mendiant en évêque, et s'en servent pour perpétrer des vols audacieux (71). (*d*) Déguisé en homme ou en souris, le diable vient sur la terre remplir sa mission néfaste (69, 72).[3]

237. *Substitution de personnes.* — (*a*) Au lieu de mettre à mort la personne condamnée, les valets du prince tuent une petite chienne et en rapportent le cœur, la langue et le foie à leur maître (53, 66).

[1] Voir 105 (*Ibid.*). [2] Voir 110 (*Ibid.*). [3] Voir 108 (*Ibid.*).

(*b*) Le roi paie un mendiant et l'induit ainsi à recevoir à sa place le châtiment que Fesse-ben, son serviteur, lui réserve (59).[1] (*c*) Le petit vacher du roi écarte le filleul encore inconnu du roi, et se substitue à lui (51); le charbonnier se présente au roi comme le libérateur de la princesse, tandis que Petit-Jean, le héros, se cache chez un autre charbonnier (58).

238. *Porte défendue.* — Les géants défendent à Petit-Jean d'ouvrir une certaine porte, dans leur château. Malgré sa promesse, Petit-Jean l'ouvre, baigne sa chevelure dans la fontaine d'or, se fait une perruque de brai dans laquelle il cache sa chevelure d'or, et se fait ensuite passer pour un teigneux (61).[2]

239. *Talismans volés et reconquis.* — (*a*) Un prince vole le médaillon magique de son rival et se souhaite au fond de la mer la plus creuse avec le château et la princesse (55); profitant de l'absence du prince, trois fées obtiennent sa bague magique, et souhaitent que son château fonde et disparaisse (64); la princesse vole la bague magique de son époux qu'elle hait (63); la magicienne fait boire une potion à Petit-Jean, qui vomit et perd le cœur d'oiseau dont lui vient un don merveilleux (62). (*b*) Une rate d'eau, une petite souris ou une grenouille retrouvent le talisman qui, remis au héros, restaure sa puissance et lui permet de se venger (55, 63, 64); après avoir métamorphosé la magicienne en vieille jument, Petit-Jean la bat jusqu'à mort et recouvre son cœur enchanté d'oiseau (62).

240. *Banquet où la vérité se découvre.* — (*a*) Au banquet où Jean-Cuit et le général du roi sont invités, le bourgeois raconte lui-même l'histoire de sa fourberie. Le général dit: "Fermez toutes les portes; je veux que personne ne sorte; on va jouer du sabre ici" (66); voulant découvrir qui est le grand voleur de Paris, le roi invite les gens de la ville à souper, espérant trouver le voleur parmi ses invités (68). (*b*) Chacun raconte son histoire, durant le dîner. Voyant sa fourberie découverte, le traître, la fée ou la magicienne se plaignent d'un grand mal pour qu'on les laisse sortir. Mais le roi dit: "Parole de roi, personne n'ira dehors ici, ce soir" (51, 53, 56, 58).

241. *Châtiments.* — On condamne le traître à courir les chemins tout le reste de sa vie, en jouant de l'orgue de Barbarie (55); pour sa punition, le traître est condamné à marcher "tant que la terre le portera" (67); Petit-Jean est condamné à mort par les géants à qui il a désobéi (61); le héros fait brûler, noyer ou jeter sur l'île aux rats ceux qui lui avaient souhaité un pareil sort (64); on fait brûler sur une grille la servante infidèle, et on met sa graisse aux roues des voitures; le bourgeois fourbe est condamné à être emmuraillé et à vivre au pain et à l'eau (66); la fée galeuse périt par le glaive de celui dont elle a

[1] Voir 103 (*Ibid.*).

[2] Voir 106 (*Ibid.*).

persécuté la mère (56); Petit-Jean prend sa revanche contre la sorcière en la métamorphosant en vieille jument et en la tuant à force de coups (62).[1]

Pays et châteaux fabuleux.

242. — Le château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée, dont on dit: "C'est une montagne toute en verre, et coupée à pic tout autour" (50); la montagne vitreuse, dont il est impossible d'approcher (48); un pont vitreux (54); le petite ville de cristal, où se trouve un hôtel avec l'enseigne: "Messieurs, entrez ici! Il y a de quoi vous divertir" (53); l'île des géants qui possèdent la fontaine d'eau rajeunissante, et où on n'arrive que par un pont de rasoirs (53); le château enchanté de Prince-*en*-nuit (48); le château rond de la mer Rouge, à cent mille brasses sous l'eau (56); la demeure de Bon-évêque, à cent lieues de l'autre côté du soleil (49); la mer bleue (55); le château des géants, sur une colline, dans le monde inférieur, où l'on entre par une caverne (61); le pays éloigné où Jean-Cuit trouve des richesses fabuleuses (66, 67); la forteresse entourée de renforts, où l'on garde des trésors (59); le trésor sans fenêtres du roi de France (68); l'île aux rats, ou le pays des rats, des souris et des grenouilles (63, 64); les parterres du roi, dans la forêt (51, 56); le moulin du diable (59); le moulin à carder de la Bête-à-renifler (59).

Voyages et transports.

243. *Longs voyages.* — (*a*) Voyages sur mer: Petit-Jean part avec trois navires et se rend au pays du magicien qui a enlevé la princesse du roi (51); le bâtiment de Prince-Joseph, au cours de longs voyages, s'arrête à la ville de cristal (53); un bâtiment est perdu sur mer, et les marins affamés tirent à la courte paille pour savoir qui sera mangé (55); Jean-Cuit fait un voyage de trois ans et trois jours sur mer (66); un prince va dans un pays lointain chercher des richesses, dont il remplit ses bâtiments (66, 67). (*b*) Parti pour la guerre, Jean est longtemps absent (64).[2]

244. *A la recherche d'un époux disparu.* — Marchant sur les traces de son époux disparu, une femme le retrouve au bout d'un an et un jour, après avoir usé des sabots d'acier de six pouces d'épaisseur (48, 50); en cherchant son épouse, un prince fait deux fois le tour de la terre, et dépense la charge d'or de quatre chevaux (55); la générale du roi part à la recherche de son mari, qu'elle finit par retrouver (66).

245. "Prince *en* jour et bête féroce *en* nuit" permet à son épouse de quitter le château enchanté et d'aller rendre une visite de trois jours à ses parents (48).

[1] Voir 93 (*Ibid.*).

[2] Voir 114 (*Ibid.*).

246. *Attendant l'absent, au bord de la mer.* — La vieille femme attend Jean-Cuit avec impatience, et elle va souvent au bord de la mer. Un jour, une frégate apparaît et hisse le pavillon de Jean-Cuit (66); Ti-Jean met dans le haut des mâts le pavillon et le drapeau de la princesse. Le roi, qui passe son temps à regarder la mer avec sa longue-vue, voit arriver le bâtiment (51); le roi du pays lointain voit arriver le bâtiment du prince de l'Epée-verte, mais avec le pavillon de deuil (11).

247. *Le tapis magique.* — En jetant sur la table les joyaux du prince métamorphosé, son épouse est instantanément transportée là où elle se désire rendue, à une grande distance (48); une baguette, un médaillon et des poignées magiques transportent leur possesseur et des châteaux là où on les souhaite (55, 56, 61, 63).

248. *Le sac de Pois-verts.* — Le roi fait lier dans un sac son gendre, qu'on va jeter à l'île aux rats. On l'attache à une voiture; et, en chemin, ceux qui l'escortent s'arrêtent à une auberge, et laissent le sac à la porte. Pendant leur absence, le captif saisit un chat qu'il cache dans son sac, et qui doit lui sauver la vie (63).

249. *Voyage au monde inférieur.* — Le long de sa route, Petit-Jean aperçoit un trou sans fond. Avec l'aide de son talisman, il se souhaite au fond du trou. Là, il se trouve dans un beau chemin, conduisant au château des géants, sur une montagne.... Plus tard, arrivant au trou par où il est descendu, il regarde en l'air, et il aperçoit une étoile; il se souhaite rendu sur la terre, et son désir s'accomplit (61).

250. *Voyage à l'enfer et au ciel.* — Frédérico se rend à la porte de l'enfer, où il se fait remettre douze damnés; de là il se rend au ciel, où on finit par le recevoir (69). [1]

Forme et style.

251. *Formules initiales.* — (*a*) Une fois, il est bon de vous dire, c'était... (51, 53, 54, 56, 61, 65, 69, 71); une fois, il est bon de vous dire que c'était... (67); une fois, il est bon de vous dire, il y avait... (58); c'est bon de vous dire, c'était un roi... (49); (*b*) Une fois, c'était... (48, 50, 52, 59, 63, 64, 70); une fois, il y avait... (68); c'était un roi qui... (66); une fille avait... (72). [2]

252. *Formules finales.* — (*a*) Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter (49, 53, 56, 58, 60, 61, 66, 69); moi, ils m'ont renvoyé ici, à Sainte-Anne de la Pocatière, vous le conter (62); et moi, ils m'ont renvoyé ici vous dire que le petit renard est bien plus fin que l'ours (65); moi, ils m'ont renvoyé ici; mais, ils ne me donnent jamais un sou (68); c'est tout! Moi, ils m'ont renvoyé ici vous conter ça (51, 71). (*b*) Ils ont fait des grosses noces. Moi, ils m'ont invité, et j'y

[1] Voir 118 (*Ibid.*).
[2] Voir 1 (*Ibid.*).

suis allé. Je leur ai conté quelques petites histoires 'comme ci comme ça;' et ensuite, ils m'ont renvoyé ici pour vous les conter, à vous autres (70); ils ont fait des grosses noces (70). (*c*) Et aujourd'hui, ils sont *ben ben,* là (50); le petit prince vécut toujours heureux avec sa petite princesse du château rond de la mer Rouge... (56); ...château, où ils ont toujours vécu heureux depuis (67); ils se sont donc mariés et ils ont toujours vécu heureux (60); ils vécurent heureux avec tous leurs biens et ceux du bourgeois... (66). (*d*) Depuis ce jour, Jean-Cuit n'a plus voyagé (66); ...qui, depuis, s'est trouvé à toujours bien vivre (68); *ça fait que* Frédérico est toujours resté au paradis depuis (69); qui les a toujours bien servis, le reste de ses jours (62). (*e*) Quant au seigneur, il s'est mis à marcher "tant que la terre le portera;" et il marche encore (67). (*f*) Je ne sais pas ce qui leur est arrivé depuis ce temps-là. Ils sont peut-être encore là, *badame!* Moi, je n'y suis pas allé depuis; et ça fait bien des années, vous savez... C'est un peu plus vieux que moi! (55); tout en finit par là. Le roi, lui, a continué jusqu'à aujourd'hui à vivre avec Jean, son gendre. Depuis ce temps-là, j'ai eu de la misère en démon ici (64); moi, je suis resté ici. Je ne l'ai pas rencontré depuis (59); je n'en ai plus entendu parler (63); est-il revenu? Je ne le sais pas. L'avez-vous revu, vous autres? (59;) Les jeunesses? ce qu'ils ont fait? Je ne le sais pas. Ils ont dû... (71). (*g*) C'est tout (57). 54 et 72 n'ont pas de formule finale. [1]

253. *Maximes, proverbes, réflexions.* — (*a*) Le danger donne des idées (55); des fois, on trouve plus dans deux têtes que dans une (66). (*b*) Les princes se marient toujours entre eux-autres (67). (*c*) Il était fort cet animal, *ben* plus fort que moi (59); il était aussi pire que les Allemands, ce petit gueux! (51;) il ne faut pas ramasser ce qu'on trouve dans le chemin (56). (*d*) C'est qu'on grandit vite dans les contes (51); c'était le 'temps passé;' ils s'amusaient (62); etc.

254. *Marche, marche!* — Il part, marche, marche (53, 55, 59, 63, 66); il prend le chemin, marche, marche (50, 61); embarque, marche, marche (53, 66); part à pied, marche, marche, marche et arrive (55); elle marche, marche (48); ils marchent, marchent, marchent pendant ...(51); ils continuent leur route, marchent, marchent... (66); il s'en va à la ville, marche, marche (63); elle part, marche, marche et arrive (55); le prince marche et il marche "tant que la terre le portera" (67). [2]

255. *Parole de roi.* — "Parole de roi, personne n'ira dehors" (51, 53); "Parole de roi, tu seras pendu" (62); "Pour une parole de roi, je ne trouve pas que vous teniez beaucoup à votre honneur" (59); "Foi de roi, prends-le" (58). [3]

[1] Voir 2 (*Ibid.*). [2] Voir 5 (*Ibid.*). [3] Voir 7 (*Ibid.*).

256. *Epithètes.* — En parlant à Petit-Jean ou à Prince-Joseph, les géants disent: "Ah, mon petit ver de terre!. . ." (53); la vieille fée dit à Petit-Jean: "Petit ver de terre!" (61;) la mère des vents dit à son fils, le Vent-du-su: "Comment, mon ver de terre!" (50.)[1]

257. *Beauté ou splendeur.* — "Belle, comme il ne s'en est jamais vu sur la terre" (66); "Belle, ce qu'une *créature* peut être belle!" (66); "la plus belle des filles" (70); "ma princesse va être cent fois plus belle que la tienne" (62); "Maman, j'ai rencontré le plus bel homme!" (66) ..."physionomie d'homme achevé" (53); "la plus belle chevelure d'or qui se soit jamais vue sur la terre" (61); "la plus belle chevelure d'or du monde" (61); "le plus beau bouquet qui se soit jamais vu sur la terre" (61); "c'est le plus beau poisson qui se soit jamais pris" (52); "le plus beau poisson qu'on ait jamais vu" (52); "il se fait construire un château, rien de plus beau" (55); "pas un roi n'en (château) a de si beau" (49); "le plus beau des châteaux, tout *grèyé* en or et en argent" (60); "il se souhaite le plus beau château de la terre, brillant comme des étincelles et suspendu par quatre chaînes d'or" (64); etc.

258. *A la ronde.* — Sabres coupant sept lieues à la ronde (57, 58); petit violon jouant sept lieues à la ronde (48).

259. *A la fourche des chemins.* — Trois frères, partant pour voyage se séparent à la fourche des chemins (6, 58); rendu à la fourche des deux chemins, le héros hésite (57); Prince-Joseph s'assied à la fourche des chemins, attendant qu'on vienne l'engager (53).

260. *La petite lumière.* — Apercevant une petite lumière dans la forêt, Antoine et Joséphine s'y dirigent et arrivent chez les géants (12, 14); "il aperçoit une petite lumière (durant la tempête), pique après la petite lumière, arrive à un château" (48).

261. *Le petit sac de provisions.* — Petit-Jean part avec un petit sac de provisions, qu'il se met en bretelle sur le dos (51); on lui grèye un sac de provisions, et il part (49); il part avec un petit sac de provisions sur son dos (56); la princesse prépare un petit sac de provisions pour les parents pauvres de son mari, qu'elle va visiter (52).

262. *Mouchoir enveloppe.* — Petit-Jean met les sept langues de la Bête-à-sept-têtes dans le mouchoir de la princesse (58).[2]

263. *Signe de deuil ou de joie.* — Quand Petit-Jean arrive chez le roi, tout est en deuil: la fille du roi va être dévorée par la Bête-à-sept-têtes; le lendemain, tout est en réjouissance: la princesse avait été délivrée (3); une fois le prince de l'Epée-verte métamorphosé, on hisse le pavillon de deuil au mât de son bâtiment (11); tout est en deuil dans la ville de cristal, où deux princes vont être pendus (53); la bague magique perdue, on hisse le pavillon de deuil; c'est le pavillon de joie, quand la bague est retrouvée (64).

[1] Voir 6 (*Ibid.*).

[2] Voir 10 (*Ibid.*).

264. *Autrement, tu seras pendu.* — "Prends garde de me faire marcher pour rien; autrement, parole de roi, tu seras pendu à la porte de mon château" (62); si tu ne vas pas chercher la princesse, demain matin tu seras pendu à ma porte (54); si tu ne vas pas chercher le livre des géants, tu seras pendu à ma porte (54); si, demain, il ne m'a pas rangz trente cordes de bois à ma porte, il sera pendu (63); si vous ne payeé pas votre rançon, "vous serez pendu à la porte" de mon hôtel (53).

265. *Fait battre un ban.* — La princesse délivrée fait battre un ban que si Prince-Joseph n'est pas trouvé dans deux fois vingt-quatre heures, le roi sera mis à mort (53); le roi fait battre un ban annonçant le mariage de ses trois filles à ceux qui seraient désignés dans un tournoi (61); le roi des rats fait battre un ban pour savoir où se trouve le château disparu du gendre du roi (63).

266. *Le coté gauche.* — Le poil, la plume et la patte magiques de trois animaux sont tous pris du côté gauche (2, 52); la petite jument dit à Thomas-bon-chasseur de prendre dans son oreille gauche de la graisse dont sa blessure sera guérie (54).

267. *Vert.* — Les Sept-montagnes-vertes (7); le prince de l'Epée-verte (11); Pois-verts et son curé (21); la Belle-jarretière-verte (49).

268. *Randonnées et leurs personnages.* — (*a*) "Minette m'a volé mes roulettes:" Minette, père, loups, veau, vache, faux, truie, chênes, mère des vents (38). (*b*) Randonnée berceuse: bébé, loup, chien, bâton, feu, eau, bœuf, boucher, bébé (73). (*c*) Randonnée du petit bouquin: bouquin, chien, bâton, feu, eau, bœuf, boucher, chou (74).

Nombres mystiques et autres.

269. *Trois et ses multiples.* — (*a*) Trois jours sans manger; à trois jours de distance (9 exemples);[1] trois princesses, princes, frères, sœurs, fées, etc. (17 exemples); trois objets (6 exemples); bottes de trois lieues (conte 49); trois quarts de trois minots d'argent (conte 70); trois souhaits accordés (conte 69); trois fois (54, 65); en trois bonds (48); trois voyages (69); trois ans (66); trois ans et trois jours (66); trois semaines (51, 53).[2] (*b*) Trente hommes, trente pieds, trente cordes de bois (59, 62, 63). (*c*) Trois cents piastres (66). Total, 54 exemples.

270. *Sept et ses multiples.* — (*a*) A sept ans, dans sept ans, tous les sept ans (7 exemples); sept personnes (53, 54, 59, 66); sept lieues (6 exemples); à sept heures (53, 54); sept cents piastres (52); sept fois (48, 55); sept chaises (61); sept sons de musique (55).[3] (*b*) A l'âge

[1] Les exemples de cette liste n'ont été pris que dans cette nouvelle série de contes.

[2] Voir 16 (*Ibid.*).

[3] Voir 17 (*Ibid.*).

de quatorze ans (52). (*c*) A vingt-et-un ans (52, 64, 69). Total, 33 exemples.

271. *Quatre*[1] *et ses multiples.* — (*a*) Quatre personnes (50, 55, 64); suspendu par quatre chaînes d'or (49, 50, 62, 64); quatre jours (49, 54); quatre sous de salaire (53, 55); quatre chevaux (51); fendu en quatre (58). (*b*) Quarante hommes, quarante paires de chevaux (53, 62). (*c*) Quatre cents piastres, quatre millions (3 exemples dans le conte 53). Total, 20 exemples.

272. *Cent.*— Cent pieds en l'air (58, 62); cent écus (62); cent lieues (49); cent fois plus instruit que... (53); depuis cent ans (2 exemples dans 51).

273. *Mille.* — Mille lieues (51, 55); mille pieds (49); mille ans (55); mille piastres (2 exemples dans 52); cent mille brasses d'eau (56).

274. *Un an et un jour.* — "Il a passé ici il y a un an et un jour" (48); il demande un an et un jour de son temps (48); ils se marieront dans un an et un jour (49); la métamorphose doit finir dans un an et un jour (50); etc. Total, 8 exemples.[2]

275. *Un an.* — Un an d'attente, un an de voyage; au bout d'un an; etc. (48, 50, 53, 66).

276. *Midi* ou *minuit.* — A midi juste, les bêtes ou les géants qui gardent la fontaine magique dorment (53, 54); à minuit, le voleur entre (68).

277. *Autres nombres.* — (*a*) *Douze* (59, 66, 69). (*b*) *Cinq et multiples:* cinq (64, 66); dix (42, 57); quinze (48, 50, 51, 52, 56, 59, 63); vingt (59, 59); cinquante (53, 55, 57, etc.); cinq cents (51, 52); cinq mille (71). (*c*) *Deux et multiples:* deux (5 exemples); deux cents (59). (*d*) *Autres nombres:* six (48, 59); un mois (51); quatre ou cinq, cinq ou six, sept ou huit, huit ou neuf (48, 52, 68); une demi-heure (50); les trois quarts de plus (52); soixante pieds de long (52).

LES CONTES.

48.[3] "PRINCE EN NUIT ET BÊTE FÉROCE EN JOUR."[4]

Une fois, c'était un *habitant* qui avait trois filles. Comme ils vivaient ensemble dans les prairies, loin de tout le monde, il ne leur arrivait pas souvent d'aller à la ville.

Le père, un bon jour, se décide de partir pour la ville. "Que voulez-vous que je vous apporte?" demande-t-il à ses filles. Les

[1] Voir 18 (*Ibid.*).

[2] Cent et un (voir 19, (*Ibid.*).

[3] Les numéros de la première et de la seconde série de contes canadiens sont consécutifs.

[4] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, de Georges-S. Pelletier, qui dit l'avoir appris, il y a plus de trente-cinq ans, dans les *chantiers* (des forêts où se fait la coupe du bois) du Wisconsin, d'un Canadien de langue française.

deux plus âgées répondent: "Apportez-nous *chacune* une belle robe." Mais la cadette ne parle pas. "Et toi, ma chère! Que veux-tu que je t'apporte? Tu n'as pas encore parlé." Elle répond: "Mes sœurs ont demandé des belles robes. Quant à moi, vous m'apporterez un bouquet, si vous y pensez; si vous n'y pensez pas, ça sera encore bon — une robe, ça coûte si cher!" Le père part et file vers la ville. Là, il se promène un petit brin, achète deux robes à ses filles fières, mais oublie le bouquet de sa cadette.

Un grand vent se lève et la tempête se prépare, quand il est en chemin pour revenir chez lui. Dans la poussière et la noirceur, il perd son chemin et s'écarte. "Seigneur! *c*'que *j*'vas donc faire?" Aperçoit une petite lumière, pique après[1] la petite lumière. En approchant, il aperçoit un beau château, dont la porte est entrebâillée. Il entre, et il trouve ça *ben* de son goût. Mais, il ne sait pas où mettre ses chevaux. "S'il y avait ici une place pour les chevaux, il se dit, ça serait *ben* commode." Une porte s'ouvre aussitôt. Du 'grain,'[2] du foin, il y en a *en masse.*[3] Il soigne ses chevaux; et de là, s'en retourne à la grande salle d'entrée. Il s'assit et se met à *jongler.*[4]

Tout à coup, devant une porte qui s'ouvre, il aperçoit une table *ben grèyée avec* de quoi[5] manger; mais personne, nulle part. Il s'assied à table et, comme il a faim, il mange une bouchée, je vous le garantis! Après souper, il se dit: "C'est bien curieux; il n'y a personne ici!" Et il ne comprend pas ce que ça veut dire. *Jongle* encore *de* son *écartage* et se demande comment faire pour retrouver son chemin. En s'asseyant, il tâte dans ses poches, mais il ne trouve rien à fumer, pas même le *coton*[6] d'une feuille.[7] Une autre porte s'ouvre devant une table bien *grèyée* de tabac, de pipes et d'allumettes — tout à son goût.

Quand il a fumé *com'i'faut*, il sent le *pesant*[8] venir, et il dit: "*Sacré!* je me coucherais bien, s'il y avait une place." Aussitôt, tout près, il y a un beau lit, où il se couche et dort.

En se réveillant, le lendemain matin, il s'en va voir à ses chevaux, rien de plus pressé! Ses chevaux ont tant mangé qu'ils sont saoûls. Revenu dans la salle, il trouve la table mise, et il déjeune sans voir l'ombre d'une personne. Quand ses chevaux sont attelés pour partir, une porte s'ouvre devant le plus beau jardin qui se soit jamais vu. Ça le surpasse! Il n'y comprend rien. Il entre dans le jardin et en

[1] Va droit vers...

[2] Parmi les paysans canadiens, le mot "grain" est ordinairement pris dans le sens de 'avoine.'

[3] En quantité.

[4] I.e., à songer, à rêver.

[5] Pelletier dit "de quoi *à* manger."

[6] La tige ou les fibres.

[7] D'une feuille de tabac.

[8] Le sommeil.

fait le tour. Comme il va pour sortir, il aperçoit un bouquet sans pareil. "Ah! il dit, la plus jeune de mes filles m'a demandé de lui apporter un bouquet; je ne pourrais pas lui en trouver de plus beau que celui-ci." Casse le bouquet, et *c'qui ressoud* [1] à lui? Une bête féroce: "Eh, eh, mon ami! dit la bête, qui vous a dit de casser ce bouquet?" — "Personne ne me l'a dit." — "Quelqu'un vous l'a demandé; sans ça, vous ne l'auriez pas cassé." — "Je ne pensais pas voler en cassant ce bouquet, vu qu'il y en a tant." La bête dit: "Ce bouquet va vous coûter cher." — "Comment ça?" — "Ce bouquet, dans un an et un jour, va vous coûter la vie ou la vie de la fille qui vous l'a demandé. *A'ct'heure,* je vas vous enseigner le chemin qui conduit chez vous." A la porte du château, la bête ajoute: "Si, dans un an et un jour, vous et votre fille n'êtes pas tous deux ici, votre vie sera *au boute.*" [2] Rendu à la maison, l'habitant donne les robes à ses filles, et le bouquet, à la cadette.

Au bout d'un an et un jour — l'année s'était vite écoulée! — il dit à sa fille cadette: "*Grèye*-toi! Nous allons en ville, aujourd'hui."

Le même soir, en arrivant au château de la bête féroce, l'*habitant* met ses chevaux *dedans,* [3] les soigne au foin et à l'avoine, et il s'en vient trouver sa fille. On ne voit encore personne, au château. Une porte s'ouvre, et sur une table bien *grèyée,* il y a deux couverts de servis, au lieu d'un. Après souper, quand vient l'heure de se coucher, au lieu d'un lit, comme la première fois, il y en a deux. Ils se couchent et dorment.

Le lendemain matin, le père va faire son *train* [4] comme d'habitude, et quand il vient déjeuner, il y a deux couverts de servis. Quand ils vont pour repartir, une porte s'ouvre sur le jardin, et ils entrent tous les deux faire un tour. Arrivés là où se trouve le beau bouquet, qu'est-ce qui *ressoud?* [5] La bête féroce. La fille commence à reculer, recule. [6] "Ah, ah! mon amie, dit la bête, je ne veux faire ici de mal à personne. Mais, il faut que vous m'épousiez. Autrement, la vie de votre père va y passer, parce que, il y a un an et un jour, il a cassé ce bouquet pour vous." — "*Depuis que* [7] c'est moi qui en suis la cause, elle dit, j'aime mieux vous épouser que de laisser périr mon père." L'*habitant* prend la forêt et s'en retourne chez lui en *braillant,* [8] pendant que sa fille reste au château, avec la bête féroce — un homme *amorphosé,* qui, le jour, est en bête féroce et, la nuit, en beau prince.

Au bout d'un an, la fille commence à trouver le temps long. Ça fait bien longtemps qu'elle est partie de chez elle! La nuit, elle ne s'ennuie pas avec le beau prince, son mari; mais, le jour, pendant

[1] Ce qui arrive...
[2] Finie.
[3] Pour "dans l'écurie."
[4] Sa besogne; i.e., soigner ses animaux.
[5] Arrive.
[6] Pelletier dit: "*tirer de l'arrière,* tire."
[7] Puisque.
[8] Pleurant.

qu'il est parti, en bête féroce, elle pense à ses parents et s'ennuie. Le soir, elle demande au prince: "Y a-t-il un moyen pour que j'aille chez nous, les voir?" — "Oui, il y a un moyen; et il ne faut pas perdre grand temps. Je vas te l'enseigner; mais prends bien garde de me tromper." — "Je t'en donne ma parole! je ne te tromperai point." — "*A'ct'heure*, il faut que tu jettes tous mes joyaux sur la table. Quand tu l'auras fait, tu pourras partir, et dans un 'rien de temps,' tu seras rendue. Pour revenir, tu feras la même chose. Mais écoute! Il ne faut pas que tu restes chez vous plus que trois jours." En jetant les joyaux sur la table, dans un 'rien de temps,' la voilà rendue chez son père. Ses gens sont bien contents de la voir revenue.

Le temps ne paraît pas long; ça jase tant! Le troisième jour passe, et le quatrième arrive. Elle jette vitement ses joyaux sur la table. D'un coup elle est rendue dans le jardin de son château, Elle fait le tour du jardin, mais sans trouver la bête féroce. Entendant une plainte qui vient du ruisseau, elle aperçoit la bête qui achève de se mourir. "Ah! tu es arrivée à temps. Un peu plus tard, tu m'aurais trouvé mort." Prenant sur ses genoux le prince métamorphosé, elle réussit à le ramener à la vie, petit à petit.

Il y avait bien deux ans que la fille vivait dans le château avec son prince, quand, un jour, une vieille fée vient lui rendre visite. Le lendemain et les jours suivants, la fée revient encore jaser. A la fin, elle demande: "Comment se fait-il que, le jour, il est en bête féroce, et, la nuit, en beau prince? Tâche donc d'apprendre de lui comment il faut s'y prendre pour le 'délivrer.'" Et elle sort du château sans que personne ne la voie.

Le soir, le prince ne veut rien dire à sa femme qui cherche à tout savoir:[1] "J'ai peur, ma chère, que tu me trahisses; et je n'ose te le dire."

Quand la fée revient, le lendemain, chercher des nouvelles, elle est désappointée de ne pas apprendre le secret.

Le soir, comme sa femme lui demande encore son secret, il se dit: "C'est pourtant pas mal sûr. Personne ne vient ici à qui elle peut le dire." Il se décide alors à céder: "Pour me délivrer de cette peau de bête, il faudrait faire un feu pour la brûler tout entière et pour que pas un poil ne reste. Sans ça, tu ne me reverrais jamais de ta vie."

Une fois le secret révélé à la vieille sorcière, le lendemain, elle se frappe dans les mains en disant: "*Dis*[2] donc rien! Ce soir, j'arrangerai bien ça."

Se préparant à se coucher comme d'habitude, le soir, le prince jette sa peau de bête au pied de la *couchette*,[3] se couche et s'endort. La

[1] Pelletier dit: "qui se met après lui pour tout savoir."

[2] Ne dis...

[3] Lit; ce mot n'est pas ici un diminutif.

fée, de son côté, prépare un bon feu dans la cour, et quand elle le voit bien chaud, elle vient sur le bout des pieds dans la chambre du prince, *pogne* la peau et la jette dans le feu. "Eh! eh! tu m'as trahi!" crie le prince, en faisant un saut de quatre pieds de haut, dans le lit. En trois bonds, il saute dans la forêt, où il disparaît, sa femme courant derrière, mais sans pouvoir le rejoindre. Avant de disparaître, il lâche un cri: "Ma femme, tu m'as trahi! Pour me retrouver, il faudra que tu uses une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur. [1] Autrement, jamais tu ne me reverras." Voyant ça, elle revient au château, se *grèye* de quoi manger, part derrière la bête féroce dans la forêt, et file, file. Après une *escousse*, [2] se sentant fatiguée, elle s'assied et, seule dans la forêt, elle se met à pleurer. Puis, se relevant, elle marche encore, marche. Quatre ou cinq jours après, elle arrive chez un forgeron. "Bonjour, monsieur le forgeron!" — "Bonjour, ma chère dame!" — "Vous n'avez pas vu un beau prince passer ici?" — "Oui, quelqu'un a passé ici il y a sept ou huit jours." — "Monsieur le forgeron, c'était mon mari!... Comment me demandez-vous pour me faire une paire de sabots en acier, de six pouces d'épaisseur?" — "Ma chère dame, je demanderais un an et un jour de votre temps." Il s'agissait donc pour elle de rester chez le forgeron, à son service, pendant un an et un jour. Comme c'était là le seul moyen d'obtenir des sabots d'acier, elle donne un an et un jour de son temps. Pendant ce temps, elle *jongle à* [3] un moyen de rejoindre son mari.

Au bout d'un an et un jour, le forgeron lui remet sa paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur. Avec ses sabots, elle prend la forêt et file, file. Après une quinzaine de jours, elle rencontre une vieille fée. "Bonjour, vieille fée!" — "Bonjour, ma fille! Dis-moi donc où tu vas? Je n'ai pas coutume de laisser passer les gens ici." — "Vous n'avez pas vu un prince passer ici, il y a à peu près un an et un jour?" — "Non, il m'est défendu de laisser passer personne ici. Mais peut-être a-t-il passé durant la nuit." — "Bonne fée! laissez-moi donc passer, moi qui suis à la recherche de mon mari. Vous voyez mes sabots d'acier? Je ne le retrouverai que quand ils seront usés." La fée répond: "Passe donc et va ton chemin!" Mais elle la rappelle et lui dit: "*Embarque* dans les sabots que voici, et traîne après toi tes souliers d'acier. Comme ça, ils s'useront, et tu seras bien plus vite rendue. Mais je ne sais pas si mes deux sœurs vont te laisser passer. Elles sont bien plus malignes que moi; elle le sont comme sept fois le diable. Je me demande comment elles vont prendre ça..." En lui donnant une petite paire de ciseaux, la fée dit: "En pointant ces petits ciseaux vers quelque chose, tout ce que tu voudras faire sera fait dans le 'temps de rien,' et de soi." — "Merci, bonne

[1] Pelletier disait: "de six pouces d'*épais*." [2] I.e., un laps de temps.
[3] Réfléchit, songe à...

vieille fée!" dit la femme, en mettant les ciseaux dans sa poche. Puis, *embarquant* dans ses nouveaux sabots, elle traîne les siens en arrière d'elle, avec une petite corde, et file, file.

Rendu à la porte de la deuxième vieille fée, elle reconnaît sa maison, parce qu'il y a cinq ou six pouces de mousse, sur le toit. Comme la première fée lui avait dit: "Une fois rendue chez ma sœur, tu *revireras* mes sabots *de bord,* et ils reviendront me trouver," elle *revire* les sabots, qui s'en retournent seuls dans la forêt. La vieille fée sort de sa maison et se met après la voyageuse: "Dis-moi d'où *c'*que tu pars et d'où *c'*que tu viens?" — "Je cherche mon mari." — "J'ai bien envie de t'étrangler! Il n'y a pas moyen que je te laisse passer ici." — "Ne faites pas ça, bonne vieille fée! Il faut que je retrouve mon mari, que j'ai perdu il y a plus d'un an et un jour." A la fin, la vieille se résoud à la laisser passer; et lui enseigne le chemin et l'endroit où est la troisième fée. "Merci, bonne vieille fée, merci bien!" Elle est à peine partie que la vieille la rappelle: "Viens ici, j'ai un petit présent à te faire. Peut-être te causera-t-il plus tard du bonheur." Et elle lui donne un petit violon qui, aussitôt qu'on *hâle sur l'archette,* joue *à* sept lieues à la ronde. [1]

Avant qu'elle reparte, elle lui dit: "Prends bien garde à toi! Mon autre sœur, que tu vas voir, est bien plus maligne que moi. C'est d'elle que tu apprendras si ton mari s'est rendu à la montagne Vitreuse, tout près de là." Comme sa sœur, elle lui donne une paire de sabots, en disant: "Mets-les et traîne les tiens en arrière de toi, pour qu'ils s'usent plus vite; et, arrivée chez ma sœur, *revire* les miens *de bord,* pour qu'ils reviennent." En disant "Merci!" la voyageuse repart et file dans la forêt.

Une fois rendue à la maison couverte de mousse de la troisième fée, elle *revire* les sabots *de bord,* met ses sabots d'acier de six pouces d'épaisseur, et s'en va frapper à la porte. En fureur, la vieille sorcière [2] ouvre la porte, Elle a l'air d'une bête féroce qui, avec ses grandes dents dans une gueule d'un pied de large, veut dévorer sa visiteuse. [3] "Bonne vieille fée, ne me dévorez pas! Je suis à la recherche de mon mari, qu'il me faut retrouver." En achevant de lui raconter son histoire, elle dit: "Votre sœur m'a parlé de vous, et elle croit que mon mari a dû passer ici, il y a un an et un jour." La fée répond: "Oui, quelqu'un a passé ici, il y a un an et un jour." — "Voulez-vous m'aider à le retrouver, bonne fée?" — "*A'ct'heure,* dit la fée, je ne vois pas d'autré moyen que mes sabots. Mets mes sabots et traîne les tiens après toi, pour qu'ils s'usent plus vite. Et

[1] I.e., se fait entendre à...

[2] Au lieu du mot "fée," Pelletier emploie ici le mot "sorcière," indiquant ainsi que les deux sont synonymes.

[3] Pelletier dit: "sa *visite.*"

quand tu seras rendue près de la montagne Vitreuse, tu les *revireras de bord,* pour qu'ils reviennent ici. Avant que tu partes, j'ai un petit présent à te faire: voici une serviette qui te donnera tout ce que tu souhaiteras à boire et à manger, aussitôt que tu l'étendras sur tes genoux." La voyageuse est à peine repartie que la fée la rappelle et dit: "En arrivant près de la montagne Vitreuse, tu verras qu'il est impossible d'en approcher. Au bas de la côte, il y aura des corbeaux mangeant les bêtes mortes que le roi y fait jeter. Quand les corbeaux viendront manger, tu sauteras sur le plus gros, et tu ne le lâcheras pas tant qu'il ne t'aura pas promis de te porter à la montagne Vitreuse." — "Merci, bonne fée!" dit la femme, en partant.

Rendue à la montagne Vitreuse, elle *revire* les sabots *de bord,* et s'en va s'asseoir près des bêtes mortes, en attendant l'arrivée des corbeaux. t à coup un nuage approche; ce sont les corbeaux qui arrivent se mettent à dévorer la charogne. La femme *pogne* le plus gros des corbeaux. "*Largue*-moi!" dit le corbeau. "*P'en'-toute!*[1] Il faut que tu me portes au haut de la montagne Vitreuse." Avant de partir, elle *grèye* de quoi manger pour le corbeau, dans un panier, et elle monte sur son dos. Le corbeau prend sa volée, et en montant vers la montagne, chaque fois qu'il ouvre le bec en se retournant, elle lui jette un quartier de bœuf pour lui donner la force de monter. Le corbeau se retourne si souvent que la viande commence *betô*[2] à manquer. Il faut donc la ménager. Juste à temps, en arrivant au bord de la montagne Vitreuse, le corbeau se retourne en ouvrant le bec. Mais comme il n'y a plus de viande, le corbeau la laisse tomber à terre, *vire de bord* et s'en va.

La voyageuse prend le chemin du château et elle apprend, le long de la route, que son prince s'était *re*marié en secondes noces. En arrivant au château, elle le rencontre bien, mais elle a de la misère à le reconnaître, et lui ne se souvient de rien. N'osant pas lui parler, ni dire qui elle est, elle s'engage servante pour mettre la table et servir le roi. Il y a là des servantes partout, d'un *bord* et de l'autre. Elle s'assied, prend ses petits ciseaux et commence à tailler quelque chose. Les servantes la regardent faire, et s'en vont trouver la princesse: "Princesse, votre nouvelle servante a des petits ciseaux sans pareils. Aussitôt qu'elle taille quelque chose ça se fait dans un 'rien de temps.' Il faut le voir!" La faisant appeler, la princesse demande: "Veux-tu me vendre tes petits ciseaux?" — "Non, ils ne sont pas à vendre, mais à gagner." — "Que faut-il faire pour les gagner?" — "Il faudra que vous me laissiez passer la nuit avec le prince. J'ai à lui parler." — "Vous voyez bien qu'il n'y a pas de bon sens à ça, et seulement pour une paire de ciseaux." — "C'est

[1] Pour *pas en tout,* pas du tout. [2] Bientôt.

comme vous dites." Les servantes s'approchent en arrière de la princesse et elles lui disent: "Vous avez de l'eau d'*endormitoir;* vous en donnerez un verre à votre prince avant qu'il s'endorme, et la servante ne pourra pas jaser avec lui." Toujours *que* le marché est fait, et la servante donne ses ciseaux.

Le soir, on fait boire un verre d'eau d'*endormitoir* au prince; et quand la servante vient pour lui parler, il dort et il dort. Elle commence à le pousser; mais il dort. Pas moyen! "Jamais je ne pourrai croire que c'est impossible de le réveiller!" En le secouant, elle dit: "Je suis ta femme, la fille d'*habitant* qui t'a épousé pour l'amour d'un bouquet. Reconnais-moi donc!" Malgré qu'il reste sans connaissance, elle continue: "Tu vois bien, j'ai ton jonc et le mouchoir où ton nom est marqué. Ah! je vois bien que tu ne peux pas me reconnaître et que je vas périr ici. Pour que tu te souviennes de moi, je laisserai un mot derrière un cadre."

Le lendemain matin, pour se venger, la princesse fait jeter[1] sa nouvelle servante dans les basses-fosses, pour qu'elle y périsse.

Quand le prince s'en va faire son *train*[2] et son ouvrage, un valet, qui couchait près de sa chambre et qui avait eu connaissance de ce qui s'était passé, la nuit, lui dit: "Sire le roi! allez donc voir derrière un cadre, dans votre chambre. Vous y trouverez un mouchoir, un jonc et une lettre. Si vous allez les chercher, celle qui les y a mis trouvera bien moyen de continuer à vous parler de la même manière." Bien content, le prince s'en va voir à sa chambre, trouve les objets et la lettre. Mais, il ne comprend pas grand'chose à tout ça.

La servante, dans sa prison, prend sa petite serviette, l'*escoue*,[3] la met sur ses genoux. Voilà qu'il s'y trouve tout ce qu'il faut pour manger et pour boire. Celles qui la guettent s'en vont rapporter ça à la princesse, qui s'empresse de venir. "Veux-tu me vendre cette serviette?" demande-t-elle. "Non! elle n'est pas à vendre, mais à gagner." — "Que faut-il faire pour la gagner?" — "Il faut que je passe la nuit avec le prince. Autrement, je garde ma petite serviette." La princesse pense: "Dis-moi donc! moi qui voulais la faire périr dans les basses-fosses, il va falloir que je la laisse sortir." Mais elle tient tant à la serviette qu'elle accepte, et le marché passe.

Le valet vient trouver le prince et lui dit: "Tâchez donc, mon maître, de vous tenir réveillé, ce soir. Celle qui vous a parlé n'a plus que deux fois à revenir. Après ça, sa vie sera *au boute*." Le roi, qui commence à se souvenir du temps passé, mais sans en être sûr et certain, se promet bien de ne pas dormir. Mais quand sa princesse revient, le soir, lui donner de l'eau d'*endormitoir*, comme un fou il la prend et s'endort. Quand la servante arrive pour jaser avec

[1] Pelletier dit: "*saprer* sa... servante dans..."

[2] Soigner ses animaux.

[3] I.e., la secoue.

lui, il est là qui dort et dort. Elle a beau vouloir le réveiller, il dort. Là, derrière la porte, la princesse écoute tout ce qu'elle dit, et se doute bien de sa trahison.[1] Voyant que rien ne peut réussir, la servante se dit: "Si nous ne pouvons pas nous parler demain soir, ici, je serai mise à mort. Je n'ai plus qu'un article qui m'aidera à te voir." Vers le matin, elle sort, emportant le jonc qu'elle a laissé, la veille.

La princesse la fait encore jeter dans les basses-fosses, pour qu'elle y périsse. A la servante il ne reste plus que le petit violon que lui a donné la vieille fée. En y pensant, le violon se met à jouer, rien de plus beau, *à* sept lieues à la ronde. La princesse commence à danser, danse, et rien ne peut l'arrêter. Tout le monde danse aussi, que la poussière en *revole.* "Bonne servante! arrêtez donc votre violon!" Mais la servante n'écoute point, et tout le monde continue à danser de plus belle. La princesse, en dansant, vient lui demander: "Arrêtez donc votre violon!" — "Je ne l'arrêterai rien que si vous me promettez de me laisser passer la nuit avec le prince." — "Ça n'a pas de bon sens, ma servante," répond la princesse. Mais on vient lui dire à l'oreille: "Acceptez donc! Si vous donnez au prince de l'eau d'*endormitoir*, ça sera comme les autres nuits." La princesse dit à la servante: "Arrête ton violon! J'accepte." Tout le monde est *trempe en navette,*[2] à force de danser.

Le soir arrivé, la princesse verse encore de l'eau d'*endormitoir*. Mais, se doutant du tour qu'elle veut lui jouer, le prince se met à jaser et, faisant semblant de rien, il renverse son verre, et s'en va se coucher. La princesse vient voir s'il dort bien; et comme il ronfle, elle décide d'envoyer la servante à sa chambre. En arrivant, la servante s'assied sans dire un mot et attend que tout le monde dorme, dans le château. Quand le temps est venu, elle parle: "*Cou'don,* mon mari! ne m'as-tu pas dit, une fois, que je te retrouverais après avoir usé une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur? Eh *ben!* mes sabots sont usés et je t'ai aujourd'hui retrouvé." Le voyant réveillé, elle continue: "Te souviens-tu de l'*habitant* qui a cassé un bouquet dans le jardin de ton château, quand tu étais *amorphosé* en bête féroce, le jour, et en beau prince, la nuit? C'est moi, ta femme, qui viens te reconnaître aujourd'hui, après avoir usé une paire de sabots en acier de six pouces d'épaisseur. Une vieille sorcière était venue au château et nous avait trahis, tous les deux. Mais je t'ai retrouvé. Reconnais-tu ton mouchoir brodé, que voici? Ton nom 'Prince *en* nuit et bête féroce *en* jour' y est écrit." Le prince répond: "Demain, il y aura une décision, vu que je suis marié en secondes noces."

Le prince, de bon matin, fait venir tous ses valets et ses servantes à table, pour déjeuner. Quand ils ont mangé, il dit: "Ecoutez! une

[1] Voici le texte de Pelletier: "Elle voit bien que c'est quelque *trahi* qu'elle veut lui faire."

[2] Mouillé comme une lavette.

fois, j'avais une valise et une clef qui l'ouvrait bien.[1] Ayant perdu cette clef, un jour, j'en ai racheté une autre. Mais, aujourd'hui, j'ai retrouvé la vieille clef qui fait mieux que la neuve. Laquelle des deux clefs dois-je garder?" Les servantes et les valets disent tous: "*Depuis que*[2] vous avez trouvé la vieille clef, la meilleure des deux, jetez de côté la neuve." — "Bien! j'ai été trahi, il y a [plus d']un an et un jour; mais je viens de retrouver ma femme, qui a usé une paire de sabots d'acier de six pouces d'épaisseur pour venir à moi. C'est elle, ma femme!" A la deuxième femme, l'on dit: "Puisque ce n'est pas vous, la princesse, venez à la cuisine, où vous resterez comme servante." Mais elle répond: "Jamais je ne m'engagerai ici comme servante. Avec les petits ciseaux, la serviette et le violon que j'ai eus, je devrais être capable de gagner ma vie. Bonsoir, la compagnie! Et toi, la princesse! bonne chance avec ton mari, que j'ai épousé comme toi!"

49. LA BELLE-JARRETIÈRE-VERTE.[3]

Une fois, *c'est* bon de vous dire, c'était un roi, qui avait trois garçons.

Il leur demande un jour quel métier ils veulent choisir. Il y en a un qui dit: "Papa, moi, j'apprends le 'métier' de franc voleur." L'autre dit: "Moi, j'apprends le 'métier' de cultiver la terre." Le troisième, dont le nom est Beau-prince, dit: "Je prends le 'métier' de jouer aux dés." Le roi répond: "Mon garçon, c[e n]'est pas un beau 'métier' [que celui de] jouer aux dés. Tu devrais faire un autre choix." — "Papa, moi, je fais à mon idée."

Beau-prince part donc et il s'en va se chercher des dés. Le long du chemin, *c'qu*'il rencontre? Monsieur Bon-évêque. "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince! voulez-vous jouer une partie de dés?" — "C'est bon! *on* jouera *ben*." Les voilà qui se mettent à jouer aux dés. C'est Beau-prince qui gagne. Bon-évêque dit: "Que me demandez-vous, Beau-prince?" — "Je vous demande que le château de *poupa* soit tout en or et en argent et soit soulevé sur quatre chaînes d'or." Bon-évêque répond: "Allez-vous-en! tel que vous demandez ça sera fait." Beau-prince part, et tel qu'il l'a demandé, c'est fait. S'en allant trouver son père et sa mère, il dit: "Vous ne pensiez pas que jouer aux dés était un bon 'métier.' Eh *ben!* voilà votre château *viré*[4] en or et en argent. Pas un roi n'en a de si beau."

[1] Pelletier dit: "qui faisait *ben dessus*."

[2] Puisque.

[3] Récité par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier dit avoir appris ce conte d'un Canadien-français, dans les *chantiers* du New-Hampshire, il y a à peu près trente ans. "Quand j'étais jeune, dit Fournier, j'apprenais ces contes-là en les entendant une seule fois. Je pouvais les retenir mot à mot."

[4] Changé.

Le lendemain matin, Beau-prince repart encore. *C'qu*'il rencontre? Monsieur Bon-évêque. "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince!" — "Voulez-vous jouer une partie de dés avec moi, monsieur Bon-évêque?" — "C'est bon, on jouera *ben!*" *Jousent*[1] aux dés. Voilà Beau-prince qui gagne encore. "Qu'est-ce que vous me demandez, Beau-prince?" — "Je vous demande que les bâtiments[2] de mon père soient soulevés sur quatre chaînes d'or, et que les écuries et les animaux soient tous en or et en argent." — "Tel que vous le demandez, *ça le* sera." Beau-prince revient chez son père. En arrivant, il voit que tel qu'il l'a demandé *ça l'est.* "Vous voyez papa! il dit, vous prétendiez que jouer aux dés n'était pas un bon 'métier.' Mais voilà votre château et vos écuries en or et en argent. Il n'y a rien de plus beau pour un roi." — "Mon garçon, tu as eu de la chance, ce *coup-ici,*[3] mais peut-être pas un autre *coup.*" — "Papa, on peut toujours avoir de la chance, aux dés."

Il repart encore, le lendemain matin. *C'qu*'il rencontre? Monsieur Bon-évêque. "Bonjour, monsieur Bon-évêque!" — "Bonjour, monsieur Beau-prince! Voulez-vous jouer une partie de dés?" — "C'est bon! *on* jouera *ben.*" Ils se mettent à jouer aux dés. Voilà Beau-prince qui perd. "Que me demandez-vous, monsieur Bon-évêque?" — "Je te demande de venir me trouver, dans un an et un jour, à cent lieues l'autre *bord* du soleil? Beau-prince s'en revient chez eux, monte à sa chambre, où il reste trois jours sans boire ni manger. Son père dit: "Je ne sais pas ce qu'a Beau-prince. Il ne sort pas de sa chambre; et il y a trois jours qu'il n'a bu ni mangé." A sa femme, la reine, il dit: "Va donc voir ce qu'il a. Peut-être lui est-il arrivé quelque malheur."

Sa mère s'en va le trouver. Elle demande: "Qu'as-tu donc, Beau-prince? Il y a *ben* trois jours que tu es dans ta chambre sans boire ni manger." Il répond: "Dans un an et un jour, il faudra que j'aille trouver monsieur Bon-évêque à cent lieues de l'autre *bord* du soleil." La reine dit: "Mon garçon, il est bien temps que tu partes." Ses parents lui *grèyent* un sac de provisions; et il part en voyage.

Parti, il rencontre une vieille magicienne, qui lui demande: "Où vas-tu donc, Beau-prince?" — "Je m'en vas trouver monsieur Bon-évêque à cent lieues de l'autre *bord* du soleil, dans un an et un jour." — "*Ben!* Beau-prince, il va *betô*[4] venir ici trois filles. Une d'elles s'appelle la Belle-jarretière-verte. En arrivant ici, sur la grève, elles mettront leur butin[5] sur une roche, et elles se changeront en canard [pour nager dans la mer]. Tu prendras la belle jarretière verte, tu la mettras dans ta poche, et tu te cacheras un peu plus loin. Quand

[1] Pour "ils jouent."
[2] Ici dans le sens d'écuries, hangars et autres dépendances.
[3] Cette fois-ci. [4] Bientôt. [5] Habits.

la Belle-jarretière-verte reviendra chercher sa jarretière, elle ne la trouvera point." *De* fait, la Belle-jarretière-verte revient chercher sa jarretière; *trouve*[1] pas de jarretière. Elle dit à ses sœurs: "Il est venu un jeune homme ici, *betô.*[2] C'est peut-être lui qui a pris ma jarretière verte? Je vas aller le trouver." Elle s'approche du jeune homme et demande: "Est-ce[3] toi, Beau-prince, qui a pris ma belle jarretière verte?" — "Non, ce n'est pas moi." — "C'est toi qui l'as *pris.*" — "*Ben!* ma Belle-jarretière-verte, je ne te la donnerai pas tant que tu ne *m*'auras pas *passé* cette rivière." — "Es-tu fou? Je vas *te passer* la rivière sur mon dos, *à'ct'heure!*" — "Belle princesse! faites-en votre résolution." Elle se change en canard, et *lui passe* la rivière sur son dos.

Un coup de l'autre bord de la rivière, elle dit: "Beau-prince, tu vas trouver là mon père, qui est Bon-évêque.[4] Pour commencer, il va te faire coucher dans la cave, sur les *pétaques.*[5] Ensuite il va te donner à faire, dans la journée, un bâtiment couvert en plume, *pour y marcher jusqu'à* la cheville du pied.[6] Et puis, il t'offrira une vieille ou une nouvelle hache. Prends la vieille! Il te dira '*T'es* pas encore trop fou.' Après ça, il va te faire vider un lac mille lieues de long sur mille pieds de *creux,*[7] dans ta journée. Pour ça, il t'offrira une chaudière neuve ou un panier tout percé. Prends le panier percé! Il te fera ensuite construire sur ce lac un pont de mille lieues de long, dans ta journée." Elle ajoute: "*A'ct'heure,* tu vas coucher ici; et, demain matin, tu iras cogner à la porte du château de Bon-évêque."

Il cogne à la porte, le lendemain matin, pan, pan, pan! "*C'qu*'il y a là?" — "Je suis Beau-prince." — "Rentrez, monsieur Beau-prince!"

Quand le soir arrive, Bon-évêque l'envoie coucher à la cave, sur les patates. C[e n]'était pas bien drôle pour un prince, de coucher sur un tas de patates, lui qui avait toujours eu un bon lit.

Le lendemain matin, il y avait un gros madrier sur la trappe, pour empêcher Beau-prince de sortir. Mais Beau-prince l'envoie *revoler* mille pieds en l'air. Bon-évêque dit: "*T'es ben* malin, Beau-prince. Tu sors *ben* rudement de la cave!... Aujourd'hui, je vas te donner une bonne journée à faire. Tu auras à faire, dans ta journée, un bâtiment couvert en plumes *pour y marcher jusqu'à* la cheville du pied. Quelle hache prends-tu, la vieille ou la neuve?" — "Je prends la vieille." — "*T'es* pas trop bête, Beau-prince."

[1] Elle ne trouve pas sa jarretière.

[2] Il y a quelques instants.

[3] Comme toujours, Fournier disait: "*C'est-i toi...*"

[4] Beau-prince était évidemment rendu à cent lieues au-delà du soleil, comme il le désirait.

[5] Pour "patates" ou "pommes de terre."

[6] Couvert d'assez de plumes pour qu'il y en ait jusqu'à la cheville de son pied.

[7] De profondeur.

Beau-prince prend sa vieille hache et s'en va bâtir sa grange. Un *volier*[1] d'oiseaux passe. Il les abat tous sur la grange avec sa branche d'épines. La Belle-jarretière-verte vient lui dire: "Tu garderas une plume dans ta poche." Le soir, Beau-prince va demander à Bon-évêque de venir 'recevoir' son ouvrage. Bon-évêque vient, grimpe sur la grange, et se met à y marcher dans la plume jusqu'à la cheville du pied. "L'ouvrage est-*i ben faite?*" demande Beau-prince. "Mais, répond Bon-évêque, il y manque une plume, Beau-prince?" — "La voilà, Bon-évêque, la plume."

Le soir arrivé, on envoie encore Beau-prince coucher sur les patates, dans la cave. Le lendemain matin, il fait *revoler* mille pieds en l'air le madrier qui, en retombant, casse une jambe à la femme de[2] Bon-évêque. "Mais, Beau-prince, tu me démontes! Te voilà *ben* malin; tu vas tous nous tuer! Je te donne encore une tâche[3] à accomplir dans ta journée. C'est un lac de mille lieues de long et de mille pieds de *creux* que tu vas avoir à vider. Voilà une chaudière neuve et un panier tout percé. Lequel prends-tu?"[4] — "Je prends le panier tout percé." — "*T'es* toujours pas trop fou!"

Beau-prince s'en va sur le *rebord* du lac, et il se met à en vider l'eau avec son panier. Mais l'eau coule à mesure et revient dans le lac. Il n'était *pas* capable de *rien* faire. La Belle-jarretière-verte dit: "Beau-prince, quand tu voudras faire ton ouvrage, t[u n]'auras rien qu'à dire 'A moi, la Belle-jarretière-verte!' et je le ferai pour toi. *Poupa* dira 'C'est la Belle-jarretière-verte qui t'a aidé?' Mais tu répondras 'J[e n]'en ai pas connu, de Belle-jarrtière-verte.' " Vers la fin de la journée, il appelle: "A moi, la Belle-jarretière-verte!" Et la Belle-jarretière-verte vide le lac. "Venez voir votre lac!" dit Beau-prince à Bon-évêque. Bon-évêque répond: "C'est la Belle-jarretière-verte qui a fait ton ouvrage?" — "J[e n]'en ai jamais connu, de Belle-jarretière-verte."

Le lendemain matin, Bon-évêque l'envoie construire un pont de mille lieues de long, sur le lac. La princesse lui dit: "Aujourd'hui, j[e n]'irai pas en *criéture*,[5] mais en souris; et je t'enseignerai. Ton ouvrage se fera *pareil.*" En arrivant au bord du lac, Beau-prince commence à jeter des cailloux dans l'eau, jette des cailloux. Mais il n'est *pas* capable de *rien* faire de bien. Voyant ça, il se couche en disant: "Je penserai à ma Belle-jarretière-verte, et mon pont sera fait." Il s'endort et commence à ronfler. Vers le soir, il se réveille, et dit: "Ma Belle-jarretière-verte, à moi!" Elle arrive en souris,

[1] Un vol.

[2] Fournier disait: "la bonne-femme *à* Bon-évêque..."

[3] Fournier employa ici le mot anglais "une *job.*"

[4] Fournier dit "lequel tu prends?" L'inversion interrogative des pronoms ne se retrouve que rarement dans la bouche des paysans canadiens.

[5] *Criéture* ou créature, i.e., femme, n'est pas pris dans un sens péjoratif.

disant: "Si tu avais pensé à moi plus vite, ton pont serait fini." *D'un* tour de main,voilà le pont fait, *que* la poussière en *revole à* sept lieues à la ronde." Beau-prince s'en va dire à Bon-évêque: "Venez voir votre pont!" Bon-évêque, le soir, s'en vient avec sa vieille, dans son carrosse [auquel sont] attelés deux beaux chevaux noirs, avec un *harnois*[1] blanc. En partant, il dit: "Beau-prince, *embarque* et viens 'recevoir' ton ouvrage avec moi." — "Non, répond Beau-prince; quand j'ai eu de l'ouvrage à 'recevoir,' j'y suis allé tout seul. Je n'ai pas eu besoin de vous." Bon-évêque en carrosse commence à traverser le pont. La poussière l'abîme, et il a de la misère à résister.

Le soir, Bon-évêque dit: "Beau-prince, tu vas 'aller veiller,'[2] *à* soir, avec ma Belle-jarretière-verte, dans sa chambre d'en haut." Beau-prince part, et s'en va 'veiller' en haut avec la Belle-jarretière-verte. Elle dit: "Papa est *après* affiler son couteau pour te tuer. J'ai des bottes de trois lieues *du* pas. Sauvons-nous,[3] tous les deux! Je mets ici un pois et une fève qui volent au *plancher d'haut*[4] et de haut en bas, et ça va faire *ho treu dehaha, ho treu dehaha!* et *poupa* croira que nous sommes encore dans ma chambre à jouer aux cartes. Durant ce temps-là, *on va filer notre chemin.*"

Après une *escousse*,[5] Bon-évêque crie d'en bas: "Viens-t'en donc, Beau-prince! C'est le temps de cesser de jouer au *ho treu dehaha* et de t'en revenir." Mais ça continue à jouer *ho treu dehaha, ho treu dehaha.* A dix heures, Bon-évêque crie: "Beau-prince, viens-t'en! Si je monte à la chambre de ma Belle-jarretière-verte, je vas te descendre." Mais le *ho treu de haha* continue toujours. Bon-évêque monte, et trouve le pois et la fève qui sautent au *plancher d'haut* en faisant *ho treu de haha.* "*Ben*, il dit, *quand on pense*,[6] ma vieille! Ma Belle-jarretière-verte est partie avec lui. Vite, ma bonne-femme, prends tes bottes de sept lieues le pas." Et Bon-évêque donne après[7] Beau-prince. La Belle-jarretière-verte dit: "Papa s'en vient pour nous *pogner*.[8] Tu me le diras, quand il sera tout près." Une minute après, il dit: "Tiens! voilà ton père qui arrive." Elle prend une brosse et la jette derrière elle. A Bon-évêque cette brosse paraît comme une grosse montagne de pains. "Mais, il dit, qui aurait ce beau pain-là *par* chez nous, serait *ben* content!" Il s'en retourne donc chez lui, le dire à sa vieille. Elle répond: "*Bougre de* fou! c'est une brosse qu'elle a jetée derrière elle. Je vas y aller." Mettant ses bottes de sept lieues, elle *adenne*[9] après. La Belle-jarretière-verte dit: "*Mouman* s'en vient, sa *câline*[10] *drète à pic* sur la tête."

[1] Harnais.
[2] Aller passer la soirée.
[3] Fournier dit: "*Saprons* le camp..."
[4] Plafond.
[5] Après un certain temps.
[6] Dans le sens de "qui l'aurait cru?"
[7] I.e., donne la chasse, poursuit.
[8] Saisir.
[9] Pour "Elle donne après...," i.e., elle part à leur poursuite.
[10] Coiffure de femme.

La voyant approcher, elle fait paraître *comme* un lac devant elle, et elle se change *avec* Beau-prince en canards, *tous les deux.* Ayant un petit sac d'avoine, la vieille appelle les canards: "Mes petits, mes petits! venez donc manger de l'avoine." Le canard Beau-prince cherche tout le temps à y aller. Mais la Belle-jarretière-verte le *picoche* toujours sur le bec pour le faire *revirer.* La vieille dit: "*Ben, ma bougrèse!* tu [ne] t'en souviendras pas plus jeune." La Belle-jarretière-verte demande à Beau-prince: "Tu ne sais pas ce que maman vient de dire?" — "Non." — "Eh *ben!* tu vas t'en aller seul au château de ton père. Mais prends bien garde de te laisser embrasser par personne. Car, si tu le fais, tu oublieras tout ce qui s'est passé durant ton long voyage. Et si personne ne t'embrasse, dans un an et un jour, nous nous marierons." Là-dessus, ils se séparent, la Belle-jarretière-verte s'en allant à la ville, et lui *sus eux.* [1] Comme il arrive, on vient lui demander des nouvelles du long voyage qu'il a fait. Mais il ne leur en dit rien. Fatigué comme il est, il va se coucher dans son bon lit.

Apprenant l'arrivée de Beau-prince, la voisine, sa marraine, s'en vient 'à la course' le voir. On lui dit: "Il est couché." Mais ça [ne] fait rien; elle passe dans sa chambre, et elle l'embrasse bien des fois, pendant qu'il dort.

Quand Beau-prince se réveille, il ne se souvient plus de rien *en'toute.* Il a oublié son long voyage. On lui demande de raconter ses aventures; mais il n'en peut rien dire. C'est comme si rien ne s'était passé.

Après quelque temps, ne se souvenant plus de la Belle-jarretière-verte, le voilà en frais de se marier à une autre. Le roi, son père, invite tout le monde de la ville à venir aux noces, et aussi, sans la connaître, la Belle-jarretière-verte.

Pendant la noce, les invités se mettent à conter des histoires et à chanter des chansons. La Belle-jarretière-verte, elle, est tranquille, et ne parle point. On lui dit: "Mademoiselle, vous n'avez pas une petite chanson à nous *envoyer?*" Elle répond: "Non! je n'ai qu'une petite *curieusité* à vous montrer." On aimait bien les *curieusités.* Montre. C'est un petit coq et une petite poule qu'elle met sur la table. La petite poule fait le tour de la table *pit pit pit pit!* Et elle dit: "T'en souviens-tu, mon petit coq, quand tu voulais ma Belle-jarretière-verte? Te souviens-tu que je *t'ai passé* la rivière sur mon dos?" — "Non!" répond le petit coq. La petite poule continue: "Tu as le cœur dur, mon petit coq. Te souviens-tu quand je t'ai fait coucher de l'autre côté de la rivière, et quand je t'ai dit d'aller au château de Bon-évêque, le lendemain matin?" — "Non!" — "Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu, t'en souviens-tu?" Et elle fait le tour de la table *pit pit pit pit!* "T'en

[1] Chez eux.

souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai fait construire, dans ta journée, un bâtiment couvert en plumes, pour y marcher jusqu'à la cheville du pied."—"Non!" La petite poule fait encore le tour de la table *pit pit pit pit!* "T'en souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai aidé à vider le lac de mille lieues de long, et mille pieds *de creux*, dans ta journée?" — "Non!" — "Tu as le cœur dur, mon petit coq; tu as tout oublié. T'en souviens-tu, mon petit coq, quand je t'ai fait bâtir un pont de mille lieues de long, dans ta journée; et que, pour t'aider, je ne me suis pas montrée en *criéture*, mais en souris?" — "Non! répond le petit coq, je ne m'en souviens point." — "T'en souviens-tu, mon petit coq, quand mon père t'a envoyé 'veiller' avec moi, dans ma chambre, et quand j'ai dit à un pois et à une fève de sauter au *plancher d'haut, ho treu dehaha, ho treu dehaha?*" — "Non!" —"Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu quand mon père a 'donné après' nous, avec ses bottes de sept lieues *du* pas? J'ai jeté une grosse brosse derrière moi, et ça lui a paru une grosse montagne?" — "Non!" — "Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu, mon petit coq, quand ma mère a 'donné après' nous, sa *câline drète à pic* sur la tête, et 'les oreilles dans le crin?"'[1]—"Non!" —"Tu as le cœur dur, mon petit coq. T'en souviens-tu, mon petit coq, quand ma mère a dit 'Tu [ne] t'en souviendras pas plus jeune'?" — "Oui, je m'en souviens!" dit le petit coq. Tout à coup la mémoire revient à Beau-prince. Il se souvient de tout. La petite poule fait encore le tour de la table *pit pit pit pit!* et elle dit: "*J'ai-t-i* gagné mon petit coq?" Tout le monde autour de la table se met à se frapper *dans* les mains, en disant: "Oui! la petite poule a gagné le petit coq." Beau-prince s'écrie: "C'est moi, le petit coq!" Et la Belle-jarretière-verte dit: "C'est moi, la petite poule!" Le roi continue: "Puisque c'est comme ça, Beau-prince, tu vas épouser la Belle-jarretière-verte." Rien ne l'empêchait, car dans ce pays-là on faisait les noces quatre jours avant le mariage. Beau-prince s'est donc enfin marié à sa Belle-jarretière-verte, dont le père, Bonévêque, restait à cent lieues *l'autre bord* du soleil. Le roi dit: "*A'ct'heure*, mon garçon, je vas te donner mon château et mon royaume." C'est ce qu'il a fait.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

50. LE CHÂTEAU DE FÉLICITÉ.[2]

Une fois, c'était un vieux qui vivait au bord[3] d'une forêt, avec ses trois filles.

[1] Métaphore, pour "en colère."

[2] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Le conteur, Narcisse Thiboutot, dit avoir appris ce conte de son oncle, feu Charles Francœur, il y a plusieurs années.

[3] Thiboutot disait: "*dans le* bord."

Le vieux, un bon matin, part et gagne *dans* la forêt, pour se casser une brassée de petites branches avec quoi ses filles cuiraient le déjeuner. Une fois sa brassée de branches cassée et ramassée, qu'est-ce qui *ressoud* à lui ? Un petit lièvre. "Grand-père, dit le lièvre, pour avoir cassé cette brassée de petites branches, il faut me donner la plus jeune de tes filles. Autrement, c'est ta mort." Voyant ça, le bonhomme dit: "Je vas t'abandonner ma brassée de branches." — "Non, tu ne peux pas le faire. Moi, je suis le plus beau des princes, *amorphosé* pour tous les jours de ma vie. Quand même tu me laisserais ta brassée de branches, ta vie est *au boute* si tu ne veux pas me donner la plus jeune de tes filles; je *t'amorphoserais* pour le reste de ta vie." Le vieux répond: "Je vas aller trouver ma fille, et si elle consent, je te l'amènerai. Si elle ne consent pas, je reviendrai mourir."

Rendu à la maison, il dit à sa cadette: "Ma fille, un de nous — toi ou moi — doit sacrifier aujourd'hui sa vie à cause de la malheureuse brassée de petites branches que je viens de casser dans la forêt. Le maître de la forêt est un prince *amorphosé sous la forme* d'un petit lièvre. Si tu consentais à devenir sa femme, dans un an et un jour il serait *démarphosé*." [1] La fille répond: "Ah! s'il n'y a que ça à faire, je vas y aller, *poupa*." Le père s'en va donc mener sa fille à l'endroit où il avait cassé la brassée de petites branches. Qu'est-ce qui arrive à lui ? Le petit lièvre, qui dit: "Tu vas me suivre, toi qui es la meilleure des filles. Je t'emmène à mon château, où tu seras la plus belle de toutes les princesses." Partis, ils se rendent ensemble au château, dans la forêt.

Au château, le soir venu, le petit lièvre se change en un beau prince, et dit: "Ma belle, ça durera pendant un an et un jour; car, j'ai trois cent soixante-six peaux de lièvre, que j'aurai à mettre, une chaque jour. Une fois toutes ces peaux *repassées*, je redeviendrai le plus beau prince de la terre." — "S'il n'y a que ça à faire, répond la jeune fille, tâche de tenir bon, [2] et je t'aiderai."

Après une quinzaine de jours, la jeune fille commence à s'ennuyer. Une idée lui venant, elle se dit: "Si je prenais toutes ces peaux de lièvre et les faisais brûler à petit feu dans la cheminée, ça lui prendrait bien moins de temps à redevenir prince, *d'dmeure*. [3] Ça serait bien plus désennuyant de rester au château, *ailleurs que* [4] de passer les journées dans la forêt." Dans la cheminée elle allume le feu, prend les peaux de lièvre et les fait brûler à petit feu. Quand la dernière peau achève de brûler, le petit lièvre entre. "Ah, il dit, ma femme! qu'est-

[1] *Dé-métamorphosé.*

[2] Thiboutot disait: "tâche de *toffer*" (de l'adjectif anglais "tough")

[3] I.e., *à demeure*, définitivement.

[4] Au lieu de...

ce que tu es à faire, là ? C'est pour le coup que tu me perds, jusqu'à la fin de ta vie; car, je suis le fils du roi, dans un pays bien éloigné d'ici. *A'ct'heure,* il me faut partir et retourner chez mon père. Si tu n'es pas capable de me retrouver d'ici à un an et un jour, tu ne seras plus ma femme." Partant, il lui donne son mouchoir, où se trouve son portrait et où son nom est écrit aux quatre coins. Le voilà qui part, pendant que sa femme guette, pour voir *sur quel bord* il s'en va.

Quelques jours après, elle aussi prend le chemin, et elle marche, marche bien longtemps, à la recherche de celui qu'elle a perdu. Un jour, elle arrive à une petite habitation, au milieu d'un bois; cogne à la porte. Une grosse voix répond: "Entrez!" Elle entre: "Bonjour, grand'mère!" — "Bonjour, princesse!" La vieille femme ajoute: "Que cherchez-vous ?" [1] — "Grand'mère, je suis à la recherche d'un prince qui était, le jour, sous la forme d'un lièvre. Après l'avoir trahi en faisant brûler ses peaux de lièvre au feu de la cheminée, je l'ai perdu; il m'a quittée en disant: 'Si tu ne m'as pas retrouvé dans un an et un jour, tu ne seras plus ma femme.' " La vieille femme demande: "Savez-vous quel est son pays ?" [2] La princesse répond: "Tout ce qu'il m'a dit, avant de partir, c'est qu'il restait au château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée." La vieille dit: "Vous n'avez qu'à attendre ici jusqu'à ce soir. Mes garçons sont les quatre Vents, *soite:* [3] le Vent-du-*su*, le Vent-d'est, le Vent-de-nord et le Vent-de-l'ouest. Chaque jour, ils vont bien loin, dans leur course. S'ils ont vu le château de Félicité sur la montagne Vitrée, ils pourront vous y conduire."

Sur le soir, voilà le Vent-du-*su* qui arrive à toute vitesse. La mère lui lâche un cri: "Toi, n'arrive pas si vite, *à* soir; la cabane en craque *effrayant.*" En entrant, le Vent-du-*su* dit: "De la viande fraîche, *m'a* [4] en avoir à manger, *à* soir!" — "Comment, mon ver de terre! dit sa mère, manger de la viande fraîche? Qu'est-ce que tu veux dire ?" — "Oui, la princesse que vous logez, *m'a* la manger." — "Touches-y, pour voir, à la princesse!" Une fois qu'il est calmé, sa mère lui demande: "Es-tu allé loin, aujourd'hui ?" — "Ah! il répond, je suis allé bien loin, bien plus loin qu'hier." — "Si tu es allé si loin, as-tu vu le château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée ?" — "Non, je ne l'ai pas vu. Mais le Vent-d'est, qui est allé bien plus loin que moi, l'a peut-être vu, lui."

Le Vent-d'est *ressoud d'une* telle vitesse qu'il jette quasiment la cabane *à* terre. Sortant avec sa canne, la vieille crie: "Toi, n'arrive pas si vite, *à* soir. Je ne veux pas que tu brises la cabane et nous

[1] Thiboutot dit: "*De quoi'ce que* vous êtes *en* recherche ?"
[2] Le texte de Thiboutot est: "Savez-vous de quel pays qu'*il* est ?"
[3] Soit, à savoir.
[4] Pour "je m'en vas..."

obliges à coucher dehors." Il répond: "Ah, ah, grand'mère! vous avez de la visite, *à* soir? *M'a toujou ben la* manger, pour mon souper." — "Touches-y, pour voir, toi!" Quand il s'est un peu calmé, elle lui demande: "As-tu été bien loin, aujourd'hui?" — "Oui, j'ai été bien loin."— "Si tu es allé si loin, as-tu vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée?" — "Non, je n'ai pas vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée." Au bout d'une petite *escousse*, voilà le Vent-de-nord qui *ressoud*, ventant d'une force épouvantable et gelant tout. Sortant à la porte, la vieille dit: "Si tu ne peux pas arriver plus doucement que ça, tu vas voir que je vas te tranquilliser, moi!" Quand il s'est apaisé, elle demande: "Es-tu allé loin, aujourd'hui?" — "Oui, *mouman*, j'ai été bien loin." — "As-tu vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée?" — "Ah, par exemple! je ne suis pas encore allé assez loin pour voir ça." — "Le Vent-de-l'ouest, lui, m'a l'air à être allé bien plus loin que vous autres. Il n'est pas encore arrivé. Peut-être a-t-il vu le château de Félicité?"

A peu près une demi-heure plus tard, voilà un petit vent chaud qui *ressoud* — le Vent-de-l'ouest. "Tiens! dit la mère, en sortant, il a vu quelque chose, lui; il arrive tranquillement et tout joyeux. Vent-de-l'ouest, qu'as-tu vu, aujourd'hui?" — "*Mouman*, j'ai vu une chose que je n'avais jamais encore vue." — "Qu'est-ce que c'est donc?" — "J'ai vu un château suspendu par quatre chaînes d'or, le château de Félicité, sur la montagne Vitrée." Sa mère demande: "La montagne Vitrée, est-elle bien haute?"[1] — "Ah! si c'est haut? Je pense *ben que* c'est haut! C'est une montagne toute en verre et coupée à pic tout autour." — "Demain, dit la vieille femme, tu vas avoir à y conduire cette jeune *criéture*."[2] Le Vent-de-l'ouest répond: "*Mouman*, si je suis pour y mener cette *criéture*, demain, il me faut, *à* soir, manger de la bouillie au sucre." La bonne-femme *grèye* le chaudron, prépare une chaudronnée de bouillie, et fait manger le Vent-de-l'ouest *com'i'faut*. Quand il a bien mangé, elle dit: "*A'ct'heure*, mes garçons, allez vous coucher, et, demain matin, toi, le Vent-de-l'ouest, tu iras mener cette *criéture* à la montagne Vitrée."

Le lendemain matin, avant le départ, la vieille donne à la princesse un petit *rouet'*, une paire de ciseaux et une quenouille, disant: "Tiens! ça te servira." Comme il y a déjà un an moins deux jours que le prince métamorphosé en lièvre est parti, il faut se dépêcher. Le Vent-de-l'ouest part donc, et dans un 'rien de temps' il arrive avec la princesse près de la montagne Vitrée. Comme le château de Félicité était bien haut, il *prend de l'erre*[3] et arrive sur la montagne, où il laisse la voyageuse.

[1] Le texte ici est: "C'est-*i ben* haut?"

[2] "Créature;" ici, il n'est pas employé dans un sens péjoratif.

[3] Terme de marine, dont le sens est ici "prendre son élan."

Rendue au château, celle-ci demande la place de cuisinière. Les noces du prince — qui se remarie — ayant lieu dans deux jours, on a bien besoin de cuisinières. Le roi dit: "Es-tu bonne *pour* faire rôtir la viande?" — "Certainement, monsieur le roi."

Le jour de la noce, la nouvelle cuisinière prend le mouchoir brodé que lui avait donné le prince sous la forme d'un lièvre, et elle s'en sert, à la cuisine. Apercevant le mouchoir, le prince reste tout surpris.

Quand 'ça vient au soir,' le roi dit à sa nouvelle femme, avant de se coucher: "Il faut que j'aille parler à la servante." Comme de raison, il se doute bien que sa première femme est venue le rejoindre avant [la fin de l']an et un jour.[1] Mais il ne peut pas voir ni parler à la servante.

A la cuisine, le lendemain, la servante du roi prend son petit *rouet'* et se met à filer toutes sortes de *cotonnages;* et quand elle les dévide sur la tournette, ça devient la plus belle soie qu'il y ait au monde. Voyant ces choses, la nouvelle femme du roi veut les avoir. Mais la servante répond: "Si vous voulez avoir mon *rouet'*, ma quenouille et mes ciseaux, il faut que vous me laissiez prendre votre place, ce soir, auprès du prince." — "Puisqu'il le faut, répond la princesse, j'y consens."

La nuit venue, la première femme du prince vient le trouver et se met à lui raconter l'histoire du prince *amorphosé* en lièvre, dans la forêt, de son départ précipité et de sa promesse 'que si sa princesse le retrouvait avant un an et un jour, elle serait encore sa femme.' Comme tu le vois, il y a eu un an et un jour hier que tu es parti, et tu t'es marié malgré que je sois revenue. As-tu raconté ta promesse à ton père, le vieux roi?" — "Non, j'avais tout oublié." — "Il faut que tu lui en parles, pour que je sache si je suis encore ta femme, oui ou non."

Le jeune prince, le lendemain matin, va tout raconter à son père, qui répond: "Mon garçon, si c'est elle qui t'a délivré quand tu étais dans la forêt, *amorphosé* en lièvre, et si tu lui as promis que jusqu'[au bout d']un an et un jour elle resterait ta femme si elle pouvait te retrouver, c'est décidé, c'est à toi d'y passer. Quant à l'autre, tu es mieux de la ramener à son père au plus vite, avant qu'elle s'accoutume à ta maison." C'est ce qui est arrivé au cours de la journée.

Le prince, depuis ce jour, a[2] toujours resté au château de Félicité, sur la montagne Vitrée, avec celle qui l'avait délivré de ses peaux de lièvre, dans la forêt. Vieux comme il est, son père le roi est bien content de tout leur donner, son château et sa couronne.

Et aujourd'hui ils sont *ben ben,*[3] là.

[1] Thiboutot disait incorrectement: "Avant un an et un jour."

[2] Le conteur eût mieux dit "est toujours restée" comme, dans son idée, l'action est sensée se continuer jusqu'aujourd'hui.

[3] I.e., très heureux.

51. TI-JEAN ET LE PETIT VACHER.[1]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi.

Après s'être promené dans ses parterres, un jour, il s'en va dans sa forêt. Apercevant une petite cabane de branches, il y entre, et il trouve une pauvre femme, toute seule avec son petit garçon, le plus bel enfant 'du jour.'[2] "Mais, madame, il dit, par quelle aventure êtes-vous ici,[3] dans cette *casane?*"[4] Elle répond: "Monsieur, j'ai eu les yeux arrachés par une vieille magicienne, qui m'a envoyée dans cette forêt." Le roi demande: "Est-ce dans les bois, seule, que vous avez eu cet enfant?" — "Oui," et elle ajoute: "*C'qui* lui donne sa nourriture, c'est une biche qui vient tous les jours se faire traire.[5] Nous vivons tous les deux de ce lait." — "Madame, votre petit garçon a-t-il été baptisé?" — "Non, il n'a pas été baptisé."— "S'il ne l'a pas été, *m'a*[6] le baptiser, moi." Il le baptise donc, et l'appelle Ti-Jean. Avant de repartir, il dit à la mère: "Dans sept ans, vous me l'enverrez."

Au bout de sept ans, le petit garçon était joliment grand — c'est qu'on grandit vite dans un conte! Sa mère l'envoie chez le roi. En arrivant près du château, il rencontre le petit vacher du roi, qui lui demande: "Dis-moi donc, mon petit garçon, où[7] tu vas?" — "Je m'en vas trouver le roi, mon parrain. C'est le roi qui m'a baptisé, dans une *casane,* il y a sept ans; et il a dit à *mouman* de m'envoyer à lui, au bout de sept ans." Le petit vacher dit: "*Ben,* mon petit garçon, *on* va changer d'*habillement,* 'tous les deux.' Tu vas prendre ma place ici, et moi, la tienne. Si tu ne veux pas, je te tue, et je te mets en charpie." Ce n'est pas tout! Il lui fait faire serment sur l'alumelle de son couteau de ne jamais 'le déclarer.'[8] Croyant que c'était là un vrai serment, Ti-Jean garde les vaches pendant que le petit vacher prend sa place, s'en va au château du roi, et cogne à la porte. "*C'*qu'il y a, là?" — "Sire le roi, c'est l'enfant que vous avez baptisé dans les bois, il y a sept ans." — "Mais, dit le roi, tu promettais de faire un plus bel enfant que ça. *T'es laite*[9] comme le

[1] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, d'Achille Fournier, qui dit l'avoir appris d'un Canadien-français, dans les *chantiers* du New-Hampshire, il y a bon nombre d'années.

[2] Dans le sens de "qui soit au monde."

[3] Fournier disait: "par quelle aventure *que vous êtes* ici?"

[4] Du mot latin "casa," maison, et peut-être dérivé directement de "caserne." Le sens en est ici "petite maison."

[5] Fournier, comme tout autre paysan, disait ici "tirer."

[6] Pour "je m'en vas..."

[7] Fournier dit: "Où *c'*que tu vas?"

[8] I.e., 'déclarer' le vacher, c'est-à-dire, révéler sa perfidie.

[9] I.e., tu es laid.

diable!" Il l'envoie jouer avec les petites princesses, dans leur chambre. Ça ne prend pas de temps, les petites princesses ne veulent pas le voir *p'en'toute.* [1] Le soir, quand Ti-Jean arrive, elles s'en vont le rencontrer; et toutes autour de lui, elles lui font une petite niche *icite,* une petite niche là. L'autre en est jaloux, et dit au roi: "Votre petit vacher se vante de pouvoir aller chercher votre princesse, qui a été enlevée par le vieux magicien." Le roi demande à Ti-Jean: "C'est-*i* vrai que tu t'es vanté de pouvoir aller chercher ma princesse, que le vieux magicien a enlevée?" — "Sire le roi, répond-il, je ne m'en suis pas vanté; mais s'il le faut, je vas y aller."

Voilà Ti-Jean parti, avec un petit sac de provisions qu'il se met en bretelle sur le dos. Il arrive au bord de la mer, à un quai où pas un navire n'a accosté depuis cent ans. Tout à coup, c'est un gros bâtiment qu'il voit venir. En haut, se tenant en avant du mât de *la* misaine, un matelot, en l'apercevant *à ras* le quai, lui crie: "Mon petit garçon, *c'que* tu fais, là?" Il répond: "Il me faut aller chercher la princesse que le vieux magicien a enlevée, il y a sept ans." Le matelot dit: "Va demander au roi ce qu'il te faut. Fais-toi donner un bâtiment chargé de bœuf, un bâtiment chargé de riz, et un *stimeur* [2] comme il n'y en a pas de plus rapide sur mer, [3] et une armée à bord, pour faire la guerre au vieux magicien." Ti-Jean retourne donc voir le roi, et lui dit: "Sire le roi, si vous voulez que j'aille chercher votre princesse, il faut que vous me donniez ce que je vas vous demander." — "*C'que* c'est?" demande le roi. "Il me faut un bâtiment chargé de bœuf, un bâtiment chargé de riz, et un *stimeur* comme il n'y en a pas de plus rapide sur mer, et une armée à bord." Le roi répond: "Tu vas avoir *de* ce qu'il te faut, un bâtiment chargé de bœuf, un bâtiment chargé de riz, et un *stimeur qu'il y a rien qui aille* plus loin sur mer."

Voilà mon garçon qui *grèye* ses bâtiments et son *stimeur.* Il part avec son armée, ses marins, et le matelot du mât de *la* misaine, qu'il emmène avec lui pour le piloter — c'était son pilot. [4]

Une fois sur mer, ils marchent, marchent, marchent pendant trois mois. Tout à coup, *c'qu'*ils voient? Un *tapon* [5] noir. C'est le roi des aigles qui arrive. Ti-Jean lui dit: "Roi des aigles! si je te donnais ce bâtiment chargé de bœuf, me laisserais-tu passer, 'aller et revenir'?" [6] — "Oui, je te laisserais passer, 'aller et revenir.'" Il ajoute: "Si tu viens à avoir besoin de nous autres, les aigles, tu n'auras qu'à dire 'Roi des aigles!' et je serai [7] à toi." Et se jetant sur le bâti-

[1] Pas *en* tout, i.e., pas du tout.
[2] De l'anglais 'steamer.'
[3] Fournier dit: "*un stimeur, comme il y a rien qui aille plus vite que ça sur mer...*"
[4] Prononcé "*pilo.*"
[5] I.e., une tache noire (dans le firmament).
[6] En allant et en revenant.
[7] Viendrai.

ment de bœuf, tous les aigles se battent pour avoir de la viande; mais il y en a la moitié qui n'en eurent point.

Ti-Jean et son bâtiment marchent encore un mois. Il y avait loin à aller pour trouver le vieux magicien! Un bon matin, *c'qu*'ils voient? Encore un *tapon* noir. *C'que* c'était? Le roi des *frémilles.*[1] "Ah, roi des *frémilles*, il dit, arrête donc un peu! Si je te donnais ce bâtiment chargé de riz, me laisserais-tu passer, 'aller et revenir?'" Le roi des frémilles dit: "Je te laisserai passer, 'aller et revenir;' et si tu viens à avoir besoin de moi, tu n'auras qu'à dire 'Roi des *frémilles!*' et je serai à toi." Toutes les *frémilles* s'abattent sur le bâtiment de riz, et prennent chacune un *brin* de riz. Mais il y a tant de *frémilles* qu'elles se battent pour savoir qui aura le riz. Et il y en a la moitié qui n'en eurent point.

Toujours *que*, à la fin, ils arrivent au pays du magicien, et ils accostent à un vieux quai. Ti-Jean part et s'en va chez le voisin du vieux magicien qui garde la princesse, et il fait demander à la princesse de venir le trouver. En arrivant, la princesse demande: "Tu es venu me chercher? Le magicien, lui, ne voudra pas me laisser partir. Il va commencer par te faire enlever la montagne de terre devant son château; il te fera ensuite transporter la montagne de pierre qui se trouve en arrière de son château. Après ça, il te demandera de lui remettre la vue comme à l'âge de quinze ans." Ti-Jean dit: "Que faire?" Elle répond: "Invite-le à aller voir ton bâtiment; et nous trouverons un moyen de nous sauver, sans qu'il puisse nous rejoindre."

Ti-Jean, le lendemain matin, s'en va voir le vieux magicien: "Bonjour, vieux magicien!" — "Bonjour! qu'est-ce que tu viens faire ici?" — "Je viens chercher la princesse." — "Tu as bien des choses à faire avant d'emmener la belle princesse. Il faut que tu ôtes la montagne de terre de devant mon château." Ti-Jean se retourne et dit: "Roi des *frémilles*, à moi!" Voilà toutes les *frémilles* qui viennent, et prennent chacune un *brin*[2] de sable. Il y a tant de *frémilles* qu'elles se battent à qui aurait du sable; et la moitié n'en eurent point. S'approchant du magicien, Ti-Jean dit: "Votre montagne de terre est partie, vieux magicien. Je peux-t-*i*[3] emmener la belle princesse?" Le magicien répond: "Tu as encore bien de quoi *à* faire avant de l'emmener. Il faut que tu ôtes ma montagne de pierre, en arrière du château." Se retournant, Ti-Jean dit: "Roi des aigles, à moi!" Tous les aigles arrivent, prennent chacun une roche. Il y a tant d'aigles que la moitié [d'entre eux] n'ont point de roche, et se battent *à qui*[4] en aura. Voilà la montagne qui disparaît. Ti-Jean dit: "Vieux ma-

[1] Pour "fourmis."

[2] Grain.

[3] Pour "peut-*il;*" la forme interrogative de la troisième personne du singulier passe ici à la première en y ajoutant le pronom "je."

[4] Fournier dit "se battent à *qui-c'qui* en aurait."

gicien, je peux-*t-i* emmener la belle princesse, *à'ct'heure?* Votre montagne de pierre est partie." Le magicien répond: "Il faut d'abord que tu me remettes la vue comme à l'âge de quinze ans." Ti-Jean trouve un petit pot de graisse[1] dans son armoire, frotte les yeux du magicien, qui voit clair comme à l'âge de quinze ans. "*A'ct'heure*, vieux magicien, je pourrais-*t-i* emmener la princesse?" Il répond: "Non, la princesse est trop belle pour que je te la donne, *à'ct'heure* que je vois clair comme à l'âge de quinze ans." — "Si vous ne voulez pas me la laisser emmener, gardez-la! Mais venez toujours faire un tour à mon bâtiment." Le vieux magicien s'y rend avec sa princesse. La princesse saute à bord, Ti-Jean ensuite. Pendant qu'on retient le magicien sur le quai, Ti-Jean coupe les cordages. Le bâtiment part; et le magicien reste à terre. Voilà le bâtiment rendu à cinq cents lieues *dans le* large. Le magicien s'arrache les cheveux de voir la belle princesse partie. Sur la grève[2] il y avait une vieille chaloupe qui n'avait pas servi depuis cent ans. Prend[3] la chaloupe, la *coltore*,[4] la calfeutre *com'i'faut*, et part. Le voilà rendu à cinq cents lieues *dans le* large. Ça marche! Ti-Jean arrive chez le roi des *frémilles*. "Roi des *frémilles*, à moi! Si vous le laissez passer, *on*[5] est fini." — "Il ne passera pas ici, le bonhomme!" répond le roi des *frémilles*. Quand le magicien arrive, il dit à ses *frémilles*: "Perçons sa chaloupe!" Les voilà qui se mettent à sa chaloupe, percent sa chaloupe. Il faut bien qu'il prenne terre, sa chaloupe faisant[6] eau comme un panier. Une fois à terre, il arrange sa chaloupe, la cheville, la calfeutre, et la *coltore*. Il *envoie* encore *un élan dans le* large, et le voilà rendu à mille lieues. Ti-Jean regarde 'dans' sa longue-vue. Apercevant le magicien qui arrive, il dit: "Roi des aigles, à moi! Si vous le laissez passer, *on* est fini." Les aigles se jettent sur la chaloupe, et dévorent le bonhomme. Les *quartiers revolent sur tous les bords*.[7] Ti-Jean dit: "Victoire, la princesse!"

Vers la fin du voyage, Ti-Jean met dans le haut des mâts le pavillon et le portrait de la princesse. Le roi, qui passe son temps à regarder la mer avec sa longue-vue, voit arriver le bâtiment. Remarquant le portrait dans le haut du mât, il dit: "Ah! le petit vacher ramène la princesse." Quand le bâtiment accoste, il est au quai qui attend. Sa princesse débarque et embrasse son père. Le petit prince — le traître — va lui tendre la main, mais elle lui donne 'une claque sur

[1] A maints endroits, dans les contes de Fournier, le 'petit pot de graisse' sert à délivrer d'une métamorphose.

[2] Fournier dit: "Sur le bord de la grève."

[3] Le magicien prend...

[4] De l'anglais "coal-tar," goudron de houille; ce nom devient verbe, ici.

[5] Pour "nous sommes finis (perdus)."

[6] Fournier disait: "Sa chaloupe prenait l'eau..."

[7] I.e., les morceaux volent de tous côtés.

la gueule,' en disant: "Tiens, tu mérites ça!" Le roi, lui, ne sait pas ce que ça veut dire. Il lui demande: "Mes petites princesses ont l'air de te haïr 'à plein.' *C*'que ça veut dire, donc?" Mais lui s'en va chez le boucher, et dit: "Ti-Jean, le petit vacher du roi, va venir ici. Je veux qu'il soit tué, par parole de roi!"

Le boucher a tué Ti-Jean.

La princesse délivrée sort du château en passant par son châssis et venant trouver le boucher, elle dit: "Boucher! vous avez tué Ti-Jean. Je vas le faire revenir.[1] Et si vous pouvez le *retuer*[2] c'est à moi que vous aurez affaire." Ayant fait un petit sifflet, elle siffle, et voilà Ti-Jean qui se met à grouiller. Elle le lui met dans la bouche. Ti-Jean fait des grimaces, se met à rêver et à gigoter.[3] Le *revoilà* vivant.

En partant de chez le boucher, Ti-Jean achète du bœuf et va en porter à ses matelots pour qu'ils en mangent. "Mais, Ti-Jean, disent les matelots, tu as été bien longtemps à ton voyage! Qu'est-ce qui t'est arrivé?" Il répond: "J'ai attendu après le boucher qui n'avait pas de bœuf de tué."

Partant de *de'là*, Ti-Jean s'en va chez le roi. Il entre au château, et dit au roi: "A votre grand *fricot*,[4] *à*[5] soir, je 'prétends' que[6] toutes les portes et les châssis soient fermés. J'ai une grande histoire à vous conter. Mais faites d'abord conter celle de votre petit prince, pour voir si elle a l'air à avoir de 'l'allure.' "[7]

Le soir, à son *fricot*, le roi fait condamner les portes et les châssis, et il dit à son petit garçon: "Conte-nous donc ton histoire!" — "Sire le roi, c'est moi que vous avez baptisé dans les bois, il y a sept ans,[8] et vous m'avez appelé Ti-Jean." Se retournant vers le petit vacher, le roi dit: "Et toi, mon petit vacher, conte-nous donc ton histoire." — "Sire le roi, mon histoire va être plus longue à conter. C'est moi que vous avez baptisé dans un bois, près de vos parterres, il y a sept ans; et vous m'avez appelé Ti-Jean. En voyant ma mère aveugle, dans sa *casane*, vous lui avez demandé si j'avais été baptisé. Ma mère répondit: 'Non!' et vous avez dit: 'Je vas le baptiser; et au bout de sept ans vous me l'enverrez.' Quand je venais à votre château, j'ai rencontré votre petit vacher. Il m'a demandé: 'Où vas-tu?' Je lui ai répondu: 'Je m'en vas chez le roi qui m'a baptisé, dans un bois, il y a sept ans.' Mais le petit vacher m'a pris mes habits en me donnant les siens. Il m'a dit: 'Si tu me déclares, je te tue.' Et sur l'alu-

[1] Revenir à la vie.

[2] I.e., s'il vous arrive de le tuer encore.

[3] Le conteur faisait ici des gestes comiques.

[4] Souper de gala.

[5] Ce soir.

[6] Je désire que....

[7] Du bon sens.

[8] Ici le conteur emploie inconsciemment le chiffre mystique "sept," sans remarquer qu'il a dû se passer des années depuis que l'enfant s'est présenté au roi.

melle d'un couteau il m'a fait faire serment de ne rien dire." — "Ah, mon *Gieu!* [1] que j'ai mal 'dans le' ventre! dit le petit vacher. Je voudrais sortir." [2] Le roi dit: "Parole de roi! personne n'ira dehors *icite, à* soir. Tu vas *passer* [3] ton mal de ventre ici, dans le château." Et se retournant vers Ti-Jean, il dit: "C'est donc toi que j'ai baptisé dans un bois, il y a sept ans?" — "Oui, sire le roi, c'est moi." Le roi demande: "Qu'est-ce que tu *lui ordonnes,* [4] au petit vacher?" — "Je *lui ordonne d'être* écartelé [5] par quatre chevaux" — Il était aussi pire que les Allemands, ce petit gueux! On fait écarteler le petit vacher par quatre chevaux.

Comme Ti-Jean avait bien gagné la princesse en la délivrant, au château du vieux magicien, il l'a épousée. Le roi lui a donné son château et son royaume, en disant: "Voilà ce qui te revient."

C'est tout. Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

52. LA SIRÈNE. [6]

Une fois, c'était un homme et une femme, et leur petit garçon, Georges.

Cet homme, un *habitant du long* [7] d'un fleuve, avait une goëlette dont il se servait *par escousses* [8] pour charrier les *effets* des marchands de la place.[9] Sa femme lui disait souvent: "Mais, abandonne donc ces voyages-là!" — "Ma pauvre femme, répondait-il, tu vois toujours *ben* que si j'*abandonne de* voyager avec ma goëlette, nous allons crever de faim. Je voyage, et *on* n'a pas encore assez d'argent pour *rencontrer* [10] nos affaires. *On* serait bien certain de manger notre terre en deux ans, si *on* n'avait rien autre chose pour vivre."

L'habitant, un bon jour, part pour la ville avec sa goëlette remplie des plus beaux poissons qu'on ait jamais vus. Il vend sa charge de poisson, et revient chez lui avec sept cent piastres. Donne l'argent à sa femme. Au bout de quinze jours, tout l'argent est dépensé. Il dit: "Mais, ma pauvre femme, je ne peux pas m'imaginer ce que tu as fait de tout cet argent." — "Ah bien! elle répond, il me faut suivre la mode comme les autres" — la mode était aux grandes plumes sur les chapeaux, et aux robes à cinq ou six étages! Le mari répond: "Tu serais bien mieux de n'avoir qu'une plume à ton chapeau et qu'un

[1] Dieu. [2] Le petit vacher cherche, par une feinte, à s'évader.

[3] Dans le sens de "guérir."

[4] Dans le sens de "à quoi condamnes-tu..."

[5] Fournier disait *écartiller.*

[6] Conte récité en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, par Narcisse Thiboutot, qui l'apprit de son oncle, feu Charles Francœur, de qui il ne l'entendit réciter peut-être qu'une fois.

[7] Vivant au bord d'un fleuve. [8] A intervalles.

[9] De l'endroit, du village. [10] Anglicisme

étage à ta robe." — "Ah! plutôt que de t'amuser *icite* à l'histoire des modes, tu ferais bien mieux d'aller à la pêche encore une fois."

Il repart donc avec sa goëlette pour la pêche. Rendu à l'endroit où il avait pris tous ses beaux poissons, voilà une tempête qui s'élève. Il ne sait pas s'il doit périr ou résister à la tempête. Plus la tempête approche, plus la mer est grosse, et plus sa goëlette veut verser. Tout à coup, *c'qui* sort de l'eau? Une *serène.*[1] "Tu as eu peur, elle dit, hein?" — "Oui! j'ai eu peur." — "Tu es venu pêcher ici, l'autre fois, et tu as pris toutes sortes de beaux poissons. Mais, cette fois-ci ta charge de poisson va te coûter cher; ou bien, tu vas périr." — "Que faut-il que je te donne pour ma charge de poisson?" — "Il faut que tu me donnes ton fils Georges, à ton prochain voyage. Si tu ne le fais pas, tu es bien certain de périr." L'homme reste un moment songeur, pensant en lui-même: "Pour avoir ma charge de beaux poissons, je vas le lui promettre, mais je ne reviendrai plus ici, jamais." Il promet donc à la sirène de lui emmener son fils, à son prochain voyage. La sirène dit: "Jette ton filet à l'eau, et tu vas *hâler* les plus beaux poissons qui se soient jamais pris." Quand sa goëlette est bien remplie, elle ajoute: "Prends bien garde à toi de m'oublier!" — "*Crains pas!* la sirène, je ne t'oublierai pas, *certain.*"

Il s'en va à la ville vendre son poisson. En ville, qu'est-ce qui vient le trouver? Le roi de la place. Le roi lui demande: "Comment veux-tu pour ta charge de poisson?" — "Ma charge de poisson n'est pas à vendre si je ne vends pas ma goëlette avec." Le roi dit: "Je veux *ben* acheter le poisson, mais pas la goëlette." — "Si tu ne veux pas acheter ma goëlette, donne-moi mille piastres pour ma charge de poisson." Le roi lui paye mille piastres. Le pêcheur prend sa course vers chez *eux.* Comme il arrive, sa femme lui demande: "As-tu fait un bon voyage?" — "Oui, mais pour en faire un autre, ça me coûtera cher." — "Comment, pour en faire un autre, ça te coûtera cher?" Il ne veut pas, d'abord, lui raconter l'histoire; mais il finit par dire: "Si je retourne à la pêche, je serai obligé d'emmener avec moi Georges, mon petit garçon, qui a l'âge de sept ans; et tu ne le reverras plus, jamais."

Au bout d'une couple de mois, tout l'argent est dépensé. La femme se met encore après son mari: "Va donc faire une autre pêche!" A la fin, il se décide de partir. En appareillant sa goëlette, il songe toujours à ce que la sirène lui a dit. Il pense: "Si je n'emmène pas mon petit garçon, c'est certain que je vas périr." Il retourne à la maison et dit à l'enfant: "Viens donc à la goëlette avec moi." Se doutant de l'affaire, la femme les suit à bord, fait entrer le petit garçon dans la chambre, et pendant que son mari détache les cordages, le fait débarquer en cachette.

[1] Thiboutot prononçait "serène," ce qui vient sans doute de "sirène."

Parti, le pêcheur file en pleine mer, vers l'endroit où il était déjà allé. Pendant qu'il *jongle*, [1] qu'est-ce qu'il voit? La sirène. "Comment, malheureux, tu viens encore chercher du poisson, et tu ne m'as pas amené ton enfant!" — "Pardon, la sirène! mon enfant est dans la chambre de la goëlette. Je l'ai fait embarquer avant mon départ, et je dois te le livrer comme je l'ai promis." — "Oui, tu dois me le livrer! Mais tu ne l'as pas avec toi; ta femme l'a fait debarquer pendant que tu détachais la goëlette. Tu vas te charger de poisson *pareil*, cette fois-ci. Mais il faut que tu me l'amènes, à ton prochain voyage. Le poisson que tu vas prendre *de ce coup-icite*, c'est le plus beau poisson qui s'est jamais pris." Le pêcheur emplit sa goëlette du plus beau poisson de la mer, et s'en va à la ville, le vendre.

En ville, le fils du roi vient et lui demande: "Comment demandes-tu pour ton poisson et ta goëlette?" — "Je demande mille piastres, et je ne veux plus toucher aux cordages de la goëlette." Ayant reçu son prix du fils roi, il prend les *chars* [2] et s'en retourne chez lui.

En voyant sa femme, il dit: "J'ai vendu ma goëlette avec la plus belle charge de poisson au fils du roi." Elle répond: "Pourquoi *c'que t'as été* vendre ta goëlette? Nous n'avions que ça pour vivre, et tu faisais de si bonnes pêches." — "J'aime mieux vivre sur ma terre avec mon enfant que de le perdre en allant pêcher."

Après avoir travaillé dur pendant une couple d'années sur sa terre, il est obligé de la vendre avec tout ce qui lui reste.

Deux ans plus tard, il travaille à la journée, faisant de l'abatis pour les autres.

A l'âge de quatorze ans, son fils Georges va le trouver, et lui demande son canif pour se faire un sifflet. A son père qui lui donne son canif, il dit: "Merci, *poupa!* je pars en voyage." Le père répond: "*Fais pas* ça, mon garçon; reste ici!" — "Bonjour, *poupa!*" Il ajoute: "*Mouman* vous a fait vendre ma vie, et je ne veux pas qu'il vous arrive malheur à cause de moi. J'aime autant partir de moi-même, aujourd'hui, que de me faire livrer." [3]

Une fois parti, il prend un petit chemin le long d'un bois, et marche pendant trois jours. Le long du chemin, il passe près de la carcasse d'un vieux cheval, et il entend un train épouvantable. Un lion, un aigle et une chenille se battent ensemble. [4] Bien en peine, Georges se dit: "Si ces bêtes m'ont vu, c'est bien fini de moi." Tout à coup l'aigle arrive derrière lui et dit: "Venez *icite*, jeune homme. Il y a trois jours que nous, un lion, un aigle et une chenille nous battons

[1] I.e., est songeur.

[2] "Prendre le train," curieuse anomalie dans un conte de fée.

[3] Livrer à la sirène.

[4] Ici est introduit un épisode semblable à un de ceux du "Corps-sans-âme" du même conteur (voir The Journal of American Folk-Lore, vol. xxix, No. cxi, p. 27).

pour manger le vieux cheval, et nous n'avons pas encore fini de nous battre. Venez donc nous le séparer." — "Mon aigle, je pense bien que vous avez fini de manger le vieux cheval, et que c'est *à'ct'heure* mon tour." L'aigle crie: "Ne craignez pas, monsieur! Je réponds de votre vie." Le jeune homme *revire* et comme il arrive à l'endroit où est la carcasse, le lion et la chenille lui disent: "Sépare-nous ça, et ce que tu feras sera *ben faite.*" Il prend le canif qu'il avait reçu de son père, [1] coupe le cou du cheval, et donne la tête à la chenille, disant: "Toi, la chenille, tu n'es pas grosse, voici ta part. Mange toute la viande après ça, suce toute la moëlle dans les os, et le crâne te servira d'abri dans le mauvais temps." — "Merci, monsieur, répond la chenille, c'était justement pour ce morceau que je me battais." De son canif le jeune homme éventre le cheval, donne la *forsure* [2] à l'aigle, et dit: "Toi, l'aigle, on te voit souvent sur la grève, mangeant toutes sortes de restes. *T'es bon pour* manger ça." — "Merci, monsieur, c'est pour la *forsure* que je me battais." — "Toi, le lion, dit le jeune homme, tu as des bonnes dents pour les gros os; tu vas manger le restant." Le lion dit: "Merci, monsieur, c'est justement pour ça que, moi, je me battais depuis trois jours." Toutes bien contentes, les bêtes disent: "Il faut vous récompenser." — "Dites-nous donc, demande le lion, où vous allez de ce pas-là?" — "Où je vas de ce pas-là? Je ne le sais quasiment pas plus que vous. Quand j'avais l'âge de sept ans, mon père, pour sauver sa propre vie, m'a promis à une sirène pour une charge de poisson qu'elle lui avait donnée. *A'ct'heure*, pour me réchapper, je cherche une place où je pourrai rester jusqu'à la fin de ma vie." Le lion dit: "Mon jeune homme, je vas t'indiquer où se trouve un roi [3] dont le pays est *amorphosé*, et dont le château est au fond de la mer, sous cinq cents brasses d'eau. Pour descendre à ce château, où tu pourras *démarphoser* le roi et épouser sa princesse, souviens-toi d'une chose: sur le château, au niveau de l'eau, il y a une croix plantée sur une colonne surmontant la cheminée. Si tu trouves la croix, tu es bon *pour* le reste." — "Merci, le lion! Je vas essayer de gagner là." L'aigle dit: "Monsieur, servez-vous de nous pour faire tout ce chemin. Quant à moi, je vous donne cette plume. Vous n'aurez qu'à dire: 'Adieux, aigle!' et vous deviendrez aigle, le plus beau de tous les aigles, volant les trois quarts plus vite que tous les autres." Le lion ajoute: "Prends le poil blanc qui se trouve sous ma patte gauche d'en arrière. Si tu veux te *mettre en* lion, [4] tu n'auras qu'à penser à moi, et tu seras le plus fort de tous les lions." La che-

[1] Apparemment un canif magique.

[2] Corruption de "fressure;" ici, le sens accoutumé de ce mot semble être uniquement "le foie."

[3] Thiboutot dit: *"M'en va t'enseigner où c'qu'il y a un roi que son pays est amorphosé."*

[4] I.e., te changer en lion.

nille dit: "Moi, je ne suis pas grosse; mais ça ne fait rien. Arrache ma patte gauche d'en arrière, et quand tu voudras devenir chenille, tu n'auras qu'à penser à la vertu 'de ma chenille,' et tu seras la plus petite de toutes les chenilles." Les remerciant bien, Georges continue son chemin.

Arrivé au bord d'un fleuve, il s'assied. Qu'est-ce qu'il voit venir, au loin? Un pigeon si fatigué de voler qu'il est prêt à tomber à l'eau. Comme il pense à son aigle, le jeune homme devient aigle, prend sa volée vers le pigeon, et le rapporte à terre, sous son aile. Le pigeon lui dit: "Pour commencer, si je ne t'avais pas eu, je me serais noyé. Ensuite, j'arrive d'une place dont j'avais longtemps entendu parler: c'est de la ville d'un roi *amorphosé.* J'y ai vu une croix à fleur d'eau, en pleine mer. Toi, l'aigle, qui voles vite, tu pourrais la voir si tu voulais." Toutes informations prises du pigeon, l'aigle prend sa volée vers la croix sous l'eau. En y arrivant, il l'examine *com'i'faut,* et il y voit tout le long une petite *craque.* [1] Il se change en chenille, descend dans la petite *craque* le long de la croix, jusqu'à ce qu'il arrive à la cheminée. Rendu au pied de la cheminée, il aperçoit la princesse qui fait à dîner. Toujours sous forme de chenille il se glisse dans le 'rempli' [2] de sa robe.

Sitôt la nuit venue, il se change en homme, s'assied à la tête du lit de la princesse et demande: "Comment peut-il se faire que ce beau château soit ainsi à cinq cents brasses sous l'eau? [3]" — "Je ne le sais pas, moi, répond la princesse; pendant le temps que vous resterez ici, je vas prendre information de mon père." — "Princesse, prenez bien garde de 'me déclarer' à votre père. Mais vous saurez que je peux me changer [4] en lion, en aigle et en chenille; et s'il y a quelque moyen de délivrer votre ville, j'essaierai *à* le faire. Autrement, vous ne trouverez jamais à vous marier." La princesse répond: "Ça fait quelques années que *poupa* a fait *mettre* un ban dans tout le pays que celui qui délivrerait la ville m'aurait en mariage." — "Puisque c'est comme ça, répond le jeune homme, informe-toi de ton père pour savoir ce qu'il faut faire."

En 'étendant' la table [5] pour le déjeuner, le lendemain, la princesse dit à son père: "Mais, *poupa,* je ne pourrai jamais me marier, *icite,* à cinq cents brasses sous l'eau; jamais *qu'on vous* connaît personne! [6] C'est bien pour le coup que je vas rester vieille fille."—"Toi, ma fille, répond le roi, sais-tu ce qu'il faudrait faire pour te marier? Il faudrait

[1] I.e., fissure, crevasse.

[2] Ici dans le sens de "pli."

[3] Thiboutot disait: "à cinq cents brasses *en-dessous de* l'eau."

[4] Thiboutot disait toujours "me *mettre* en lion."

[5] Ce terme est une survivance, ou signifie simplement "déployer la nappe et y mettre ce qu'il faut pour déjeuner."

[6] Pour "jamais on ne connaît qui que ce soit."

tuer le serpent qui se trouve dans la savane rouge, fendre le serpent, prendre le pigeon dans son corps, fendre le pigeon[1] prendre les trois œufs dans son corps, et venir en casser un sur le bois de la croix. L'eau baisserait jusqu'à la cheminée. Prendre[2] le deuxième œuf, le casser sur le bord de la cheminée. L'eau baisserait jusqu'au de la porte. Prendre le troisième œuf, le casser sur le seuil de la porte; et les chemins seraient partout aussi secs qu'ils l'étaient auparavant. Tu peux être certaine, ma fille, que tu as le temps de mourir avant que tout ça soit fait." — "Ah, mon père, c'est plus que certain! Je mourrai vieille fille." Le roi en est bien découragé.

Le soir, la princesse raconte tout à petit Georges, qui dit: "Princesse, je vas essayer." Georges, le lendemain matin, se transforme en chenille, grimpe dans la cheminée jusqu'au pilier, où il prend la *craque;* et, à la fin, il arrive à la croix. Sur la croix, il regarde de tous côtés, cherchant où est la savane rouge. Se changeant en aigle, il vole vers le soleil levant, arrive à la grande savane, et aperçoit l'animal de serpent, de soixante pieds de long, dormant au soleil. Se *mettant en* lion, il saute sur le serpent. Ce sont des cris, des *siffles*[3] et des hurlements. Le lion dit: "Siffle, crie, hurle! Tu vas mourir quand même." Contre la force du lion le serpent ne peut résister, et voilà que des morceaux de serpent *revolent icite* et là. Le serpent mort, le lion redevient homme; et homme, Georges prend son canif, éventre le serpent. Après le pigeon qui s'envole vite, Georges, changé en aigle, donne à plein vol. *Pogne* le pigeon, l'éventre, prend les trois œufs dans son corps, les place bien soigneusement dans son mouchoir, et reprend son vol vers la croix sous l'eau. Se *jouquant*[4] sur la croix, il prend un œuf et le casse sur le bois. L'eau baisse jusqu'à la cheminée. Descendu sur la cheminée, il casse un autre œuf. L'eau descend jusqu'au seuil de la porte. Tout le monde dans la ville est épouvanté. Arrivé sur le seuil de la porte, il y casse le dernier œuf. Voilà toute l'eau partie.

Le roi et sa ville étant *démarphosés,* Georges, quelque temps après, épouse la princesse.

Peu de temps après, Georges dit à sa femme: "Allons faire un tour, pour voir mon père et ma mère." Sachant que ces gens n'étaient pas bien riches, la princesse se *grèye* un sac de provisions, et dit: "Apportons-nous des vivres pour une quinzaine de jours."

Comme ils s'en allaient en voiture, le long du fleuve, Georges dit à sa femme: "J'ai bien soif; je *débarque* et je bois ici." — "Ah, elle dit, attends donc! Tu boiras plus loin." Il répond: "Dans ce petit

[1] Ce thème se retrouve aussi dans le conte du 'Corps-sans-âme' (The Journal of American Folk-Lore, vol. XXIX, p. 27.)

[2] Pour "il faudrait prendre."

[3] Des sifflements.

[4] Se juchant sur.

russeau [1] tombant au fleuve, l'eau doit être bonne." Il *débarque* de la voiture et commence à boire, au bord du fleuve. La sirène, qui était là à l'attendre, l'*envale.* [2] "La sirène! crie la princesse, que viens-tu de faire, là?" — "Je viens de prendre ce qui m'appartient. Son père me l'a promis quand il avait sept ans; et il est rendu à vingt-et-un ans. J'avais à le prendre où je pouvais l'attraper." — "La sirène, si tu voulais être raisonnable, tu ouvrirais la bouche pour qu'il se passe la tête. Je veux lui dire un dernier mot, puisque c'est la dernière fois que je dois le voir." — "Je ne peux pas," répond la sirène. Bien sûr que s'il pouvait seulement sortir la tête, il ne serait pas long à se dépendre; la princesse tourmente donc la sirène. A la fin, celle-ci consent à s'ouvrir la bouche, pour qu'il se sorte la tête et reçoive le dernier mot. Georges en se sortant la tête pousse un cri: "Adieux, aigle!" Et il sort de là aussi vite qu'il y est entré. Sautant en voiture avec sa femme, il dit: "Jamais de ma *sacrée* vie je n'irai boire au bord du fleuve."

Georges trouve son père et sa mère vivant encore à la même place. Bien pauvres, le père travaillait à la journée, et la mère ne suivait pas tant la mode. Après quelques jours, Georges et sa femme revinrent chez le roi, qui leur a donné tous ses biens et son royaume. Aujourd'hui, c'est Georges qui a la couronne du roi.

En m'en allant, l'autre jour, à la Rivière-Ouelle, [3] je l'ai bien rencontré qui faisait un tour de voiture. J'ai voulu l'emmener pêcher la loche, au fleuve; mais il n'a pas voulu. "Tu ne me feras pas prendre de même, toi! il m'a répondu: la sirène est peut-être là." Quand j'ai vu ça, je me suis *en* revenu ici à pied. Il était en voiture,[4] mais il n'a pas seulement eu le cœur de me faire *embarquer.* Et je suis arrivé ici sans un sou.

53. PRINCE-JOSEPH.[5]

Une fois, il est bon de vous dire que c'est un roi et Prince-Joseph.[6]

Le roi demande, un jour, à ses trois garçons lequel d'entre eux est capable d'aller lui chercher de l'eau *de la rajeunie* à la fontaine des géants.[7] Ti-Jean dit: "*Poupa, m'a* y aller." Ti-Jean part donc

[1] Pour "ruisseau."

[2] I.e., l'avale.

[3] Le village voisin de celui du conteur.

[4] Thiboutot emploie ici le mot anglais "buggy."

[5] Raconté par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier apprit ce conte, il y a plus de vingt ans, d'un vieillard illettré, nommé Miville, de Saint-Roch-des-Aulnaies.

[6] "Prince-Joseph" est le nom qu'employait à peu près invariablement Fournier. Dans sa première phrase, toutefois, il dit "le prince Joseph."

[7] Fournier prononçait "*gian.*"

sur son bâtiment, marche, marche, et arrive à une île, où il débarque. Il marche sur le beau chemin bien *gravé*[1] et arrive là où une vieille femme garde les moutons du roi. Il 'bande'[2] son fusil pour tirer sur les moutons. "Prenez garde, dit la vieille, de tuer de ces moutons, que je garde pour un roi." Ne l'écoutant pas, Ti-Jean tue un mouton. La vieille dit: "Je vous *amorphose* en masse de sel, dont vous ne pourrez plus sortir."[3]

Voilà un an écoulé, et le roi attend toujours son garçon, qui ne *ressoud* point. Ti-Pierre dit: "Papa, je vas y aller, moi." Sur son bâtiment, Ti-Pierre part, marche, et arrive à l'île où avait débarqué son frère. Là où la vieille femme garde les moutons du roi, il 'bande' son fusil pour tirer sur un mouton. La vieille dit: "Prenez garde de tuer un des moutons du roi, que je garde. Si vous le faites, ça ne sera pas bien." Il tue un mouton; et la vieille ajoute: "Vous avez tué un mouton du roi; je vas vous *amorphoser* en masse de sel, avec votre frère."

Après un an, Prince-Joseph dit: "Papa, je vas y aller." Parti sur son bâtiment, il arrive à la même île que ses frères. Marche, marche sur le beau chemin *gravé*, et arrive au troupeau de moutons. Bande son fusil pour tirer sur les moutons, lui aussi. "Prenez garde! dit la vieille; si vous tuez les moutons que je garde pour le roi, ça *sera pas ben*." — "Bonne vieille, ça sera comme vous dites. Je ne tuerai pas de vos moutons... Je gagerais *ben* que mes frères ont tué un mouton?" — "Oui, et je les ai *amorphosés* en masses de sel." — "Comment ça coûterait-*i* pour les racheter?" — "Pour les racheter ça coûterait quatre cents piastres." Prince-Joseph donne les quatre cents piastres à la vieille, qui dit: "Prenez ce petit pot de graisse et frottez ces deux petites buttes de sel. Ce sont vos deux frères *amorphosés*." Il frotte les buttes de sel, et voilà ses deux frères redevenus hommes.

Ils s'embarquent tous les trois sur le bâtiment de Prince-Joseph, marchent, marchent et arrivent à une petite ville toute en cristal, rien de plus beau! Au haut de la porte d'un hôtel, c'est écrit: "Messieurs, entrez ici! Il y a de quoi[4] vous divertir." A Ti-Jean et Ti-Pierre qui entrent le maître[5] dit: "Je ne crois pas que vous ayez assez de biens pour sortir d'ici. Si au bout d'un an et un jour vous n'avez pas payé ce qu'il me faut, vous serez pendus à la porte de mon hôtel." Prince-Joseph, lui, avait continué son chemin, comme il ne voulait pas s'arrêter à la ville de cristal. Le long de sa route, il rencontre une vieille magicienne qui lui dit: "Vous avez un pont tout en

[1] Pour "macadamisé;" le mot "*gravé*" vient peut-être de "gravelé"?
[2] Archaïsme.
[3] Il semble ici que Ti-Jean est emprisonné dans une masse de sel.
[4] Fournier dit: "de quoi *à* vous divertir."
[5] Fournier dit: "le maître d'hôtel," pour "le propriétaire."

rasoirs à traverser. A midi juste, vous *embarquerez* sur le dos du vieil ours blanc, le seul qui traverse *sur* ce pont-là." A midi juste, Prince-Joseph traverse le pont de rasoirs à cheval sur l'ours blanc, entre au château des géants, où il prend de l'eau *de la rajeunie* à la fontaine. Il ouvre une porte et aperçoit une belle princesse endormie. Regardant à sa montre, il voit qu'il n'y a plus que cinq minutes avant que les géants se *réveillîent.*[1] Se dépêchant, il prend la princesse, la met à cheval sur son ours blanc, et traverse le pont de rasoirs. Les géants se réveillent et, s'apercevant de ce qui vient d'arriver, ils crient: "Ah, mon petit ver de terre, qui aurait pu te *pogner* t'aurait croqué *la croque au sel.*"

En arrivant à bord du bâtiment, la princesse dit à Prince-Joseph: "Prends bien garde d'acheter de la viande fraîche. Si tu en achetais, ça serait ton malheur."

En passant à la petite ville de cristal, Prince-Joseph voit que tout y est en deuil. Il s'approche et voit écrit au-dessus de la porte de l'hôtel: "Les deux fils de [tel] prince seront pendus demain matin s'ils n'ont pas payé ce que ça leur coûterait pour sortir d'ici." Entré dans l'hôtel, Prince-Joseph demande au maître: "Avez-vous ici des princes qui doivent être pendus?" — "Oui, ils le seront demain matin, à sept heures." Prince-Joseph reprend: "Ce sont mes frères. *Comment ça coûterait,* pour les racheter?" — "Ça coûterait quatre millions, pour les racheter." Payant les quatre millions, Prince-Joseph ramène ses frères, avec lui, sur son bâtiment.

Le voyant fatigué, ses frères lui disent: "Va te coucher! Nous allons mener le bâtiment." Pendant que Prince-Joseph, couché, dort, ses frères lui volent l'eau de *la rajeunie* et lui mettent dans sa poche, à la place, une bouteille de saumure.

Comme ils arrivent ensemble chez leur père le roi, celui-ci est bien pressé de leur demander qui a rapporté de l'eau de *la rajeunie.* Prince-Joseph répond: "*Poupa,* c'est moi qui ai rapporté de l'eau de *la rajeunie.*" Il frotte les yeux de son vieux père avec la saumure. "Malheureux enfant! crie le roi, tu veux m'ôter la vie." Et il ordonne à ses valets d'aller le mener dans la forêt, de lui arracher le cœur, la *forsure*[2] et la langue, et de les lui rapporter. Les valets se disent entre eux: "C'est *de valeur*[3] de tuer Prince-Joseph, lui qui est si bon pour nous; il a toujours du bon tabac et des allumettes pour nous, quand il nous en faut. Nous avons une petite chienne; tuons-la, et apportons-en le cœur, la *forsure,* et la langue au roi." Quand ses valets lui rapportent ça, il s'écrie: "Ah, le malheureux enfant, qui voulait tuer son père!" Et de rage il mord[4] le cœur, la *forsure* et la langue de la petite chienne, les prenant pour ceux de Prince-Joseph.

[1] Pour "se réveillent."

[2] Fressure.

[3] C'est regrettable.

[4] Fournier dit: "mord *sur* la..."

Dans la forêt, Prince-Joseph s'en va chez un petit charbonnier qui faisait du charbon à quatre sous par jour. Il demande à loger à la femme du charbonnier. "On n'est pas *ben* riche, elle répond, mais si vous voulez loger ici, restez." Quand le charbonnier, son mari, arrive, il dit: "Ma femme, tu n'aurais pas dû loger un bel étranger comme lui, en beau drap fin; tu vois *ben* qu'*on* n'est pas assez riche pour lui." Prince-Joseph répond: "*J'aime* autant *loger su*[1] les pauvres que *su* les riches." Le lendemain matin, il donne quatre cents piastres à la vieille pour aller en ville chercher des provisions. En ville, la vieille se promène et fait sa dame avec cet argent. Le monde se met à se demander ce que ça veut dire; elle a tant d'argent, et son mari ne gagne que quatre sous par jour!

Au petit charbonnier Prince-Joseph demande: "Voulez-vous changer *d'habillement*[2] avec moi?" Prince-Joseph change son bel habit en drap fin pour celui que le charbonnier a sur le dos depuis cinquante ans et qui est noir comme le poêle.

Un coup[3] changé d'habit, Prince-Joseph s'en va à la fourche des chemins, où il se met dans une cage de planches. Il est si mal habillé qu'il a quasiment honte. *C'qui* passe par là? Un seigneur avec sa femme. "Si tu veux, dit la femme à son mari, nous allons engager ce petit homme. Ça m'a l'air d'une physionomie d'homme achevé."[4] Le seigneur répond: "Ma femme! si tu ne cherches qu'à engager tous les *courailleux* de chemins, je m'en irai par derrière la voiture et tu t'en iras avec lui." La dame fait *embarquer* Prince-Joseph, s'en va seule avec lui. En passant chez un tailleur, elle lui fait faire un bel *habillement*. Le voyant bien habillé, elle dit: "*A'ct'heure*, mon jeune homme, tu vas aller à l'école."

A l'école, la première semaine, Prince-Joseph n'apprend rien *en'toute*.[5] La deuxième semaine, il apprend quelque chose ; ça va mieux. La troisième semaine, il 'fait des règles'[6] au maître d'école, qui, n'y comprenant plus rien, écrit au seigneur: "Si ce n'est que pour rire de moi [que vous me l'avez confié] vous pouvez garder chez vous ce jeune homme: il est cent fois plus instruit que moi."

Le seigneur met Prince-Joseph à ses livres de compte, et trouve bientôt qu'il fait seul la besogne de quarante hommes. Il renvoie donc tous ses commis excepté sept. Un jour, il dit à Prince-Joseph: "Aujourd'hui, je te donne quatre heures pour régler les livres de compte." Dans quatre heures de temps, tous les comptes sont

[1] *Su* pour "chez."

[2] *Habillement*, parmi les paysans canadiens, a le sens de "habit."

[3] Une fois...

[4] I.e., parfait.

[5] Du tout.

[6] On emploie aussi dans le même sens l'expression "faire de la loi à quelqu'un," ou "en remontrer à..."

réglés; et le seigneur voit que Prince-Joseph a du talent *épouvan table.*[1]

Ça fait que[2] je reviens à la princesse que Prince-Joseph avait délivrée au château des géants. Elle fait battre un ban[3] que si Prince-Joseph n'était pas trouvé dans deux fois vingt-quatre heures, le roi lui-même serait mis à mort. Voilà le roi bien en peine. Il dit à ses valets: "Je vous ai envoyé tuer Prince-Joseph dans la forêt, et il faut que je le trouve dans deux fois vingt-quatre heures!" Le voyant si abattu, les valets lui disent: "Ce n'est pas Prince-Joseph que nous avons tué, mais une petite chienne qui nous suivait dans la forêt. C'est son cœur, sa langue et sa *forsure* que nous avons apportés."

Le roi fait atteler deux beaux chevaux noirs à sa voiture, part, et arrive tout droit à la porte du seigneur. *C'qu'*il voit? Le nom de Prince-Joseph écrit sur le haut de la porte du seigneur. Le roi entre et demande: "N'avez-vous pas ici Prince-Joseph?" — "Oui, Prince-Joseph est ici. Vous pouvez le voir dans sa chambre." Arrivant à Prince-Joseph, le roi dit: "Je te demande pardon, mon fils, de t'avoir envoyé *garrocher*[4] dans la forêt." Prince-Joseph répond: "Papa, vous n'avez pas besoin de me demander pardon. J'ai été trahi, et vous aussi avez été trahi."

Voilà Prince-Joseph qui *embarque* dans la voiture de son père, et s'en va avec lui au château. Arrivé, le roi dit à ses valets: "Condamnez les portes et les châssis, pour que personne ne sorte d'ici *à*[5] soir."

Le soir, au souper, le roi dit: "Mes garçons, vous allez conter votre histoire, *à'ct'heure.* Toi, Ti-Pierre, et toi, Ti-Jean, contez votre histoire!" Tous deux, ils disent: "Papa, c'est moi qui *es* allé chercher de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine des géants, pour vous ramener la vue comme à l'âge de quinze ans." Le roi dit: "Toi, Prince-Joseph, conte ton histoire, *à'ct'heure.*" — "*Poupa,* mon histoire va être plus longue que la *leusse.*[6] C'est moi qui *es* allé chercher de l'eau de *la rajeunie* à la fontaine des géants, pour vous remettre la vue comme à l'âge de quinze ans. Quand je suis arrivé sur l'île de la vieille gardant les moutons pour un roi, j'ai 'bandé' mon fusil pour tirer sur les moutons. Elle me dit: 'N'en tue pas; je les garde pour un roi; et ça serait ton malheur si tu en tuais.' Je n'en ai pas tué, comme l'avaient fait mes frères, mais j'ai écouté la bonne vieille, à qui j'ai payé quatre cents piastres pour mes frères qui avaient été changés en buttes de sel." — "Mon *Gieu!*[7] que j'ai mal au ventre! Faudrait que j'aille dehors, *poupa*!" disent Ti-Pierre et Ti-Jean, en se serrant le ventre à deux mains. "Parole de roi, personne n'ira dehors, *icite, à* soir!"

[1] Extraordinairement.
[2] Pour "voilà que..."
[3] Fournier disait: "*mettre* un ban."
[4] Pour "lapider."
[5] Ce soir.
[6] Pour "la leur."
[7] Mon Dieu!

Ça fait que le roi dit à Prince-Joseph: "*Quoi'c'* que tu leur *ordonnes* [1] à tes frères?" — "J'ordonne qu'on les mette dans les basses-fosses, pour qu'ils ne revoient jamais le jour." C'est ce qui est fait, sans que personne *répète.*

Le roi dit à Prince-Joseph: "*A'ct'heure,* tu vas hériter de mon château et de mon royaume." Pour son mariage à la belle princesse qu'il a délivrée au château des géants, on a fait des belles noces. On a dansé et on a fêté!

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

54. THOMAS-BON-CHASSEUR. [2]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux bûcheron, sa femme et leur enfant, qui vivaient au milieu des bois.

Le père, un jour, meurt. Sa vieille reste seule avec son petit garçon, dont le nom est Thomas-bon-chasseur.

Devenu pas mal grand, Thomas-bon-chasseur dit à sa mère: "Il n'y a pas grand'chose à faire ici, et c'est *mal'isé,* seul au milieu des bois, de gagner sa vie. Il me faut partir et chercher du monde." Quittant sa pauvre mère, il prend la forêt, file, arrive à un château, et entre chez le roi: "Bonjour, monsieur roi! je suis venu m'engager. Avez-vous besoin d'un jeune homme?" — "Oui, certainement! je vous engage." Voilà Thomas-bon-chasseur engagé.

Plusieurs jours après, en arrivant de la chasse, le roi dit: "Ça fait déjà quelque temps que tu es ici, et tu ne m'as pas encore dit ton nom. *Cou'don,* comment t'appelles-tu?" — "Mon nom est Thomas-bon-chasseur." — "*Sacréyé!* tu as un bon nom; et je me demande si tu es aussi bon chasseur que ton nom *porte.*" Ce nom-là fait bien plaisir au roi, lui qui passe tout son temps à chasser, dans la forêt. "Je ne le sais pas, répond Thomas-bon-chasseur; je n'ai jamais chassé."

Le roi, un matin, prend sa longue-vue, regarde vers la forêt, et dit: "Thomas-bon-chasseur, aperçois-tu le gibier, là-bas, dans les bois?" Prenant la longue-vue, le jeune homme regarde, regarde, mais ne voit rien, moins que rien. Jette la longue-vue et regarde avec ses yeux vers la forêt. "Mais oui, je vois le gibier." — "Essaie donc de le tuer," dit le roi, en lui donnant son fusil. Thomas-bon-chasseur vise, pan! tue le gibier. Le roi n'en revient pas, lui qui ne peut voir le gibier qu'avec sa longue-vue. Et le roi aime bien son 'engagé.'

Le lendemain, le roi dit à sa femme: "*A'ct'heure,* ma vieille, je vas rendre visite au roi mon voisin, qui m'invite depuis longtemps.

[1] Quel est le châtiment que tu leur infliges?

[2] Raconté en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, par G.-Séraphin Pelletier, qui dit l'avoir appris, il y a plus de trente ans, d'un Canadien-français qui le racontait, dans les *chantiers* du Wisconsin.

Rien ne m'empêche, vu que Thomas-bon-chasseur pourra avoir bien soin de toi, lui qui est un chasseur *dépareillé*." Fait seller le meilleur cheval de son écurie, prend un sac d'argent et part. Voilà le roi parti, filant à travers la forêt. A peine arrivé chez le roi qui l'a invité, on le fait prisonnier, et le roi lui dit: "Tu vas aller faire la chasse à mon lion. Autrement, demain matin, tu seras pendu à la porte de mon château." Le prisonnier répond: "Bien! ça me fait de la peine, monsieur le roi. 'Depuis le temps' [1] que vous m'invitez à venir vous rendre visite! Et c'était seulement pour m'emprisonner et me faire chasser votre lion. Vous savez bien que je ne peux pas le faire. Mais, je vous demande une grâce. Mon 'engagé' Thomas-bon-chasseur est un chasseur *dépareillé*. Il fera la chasse à votre lion pour moi, et pan! il le tuera votre lion." Le roi répond: "C'est bon! je vous accorde cette grâce." Le prisonnier envoie un mot à sa femme: "Dis à Thomas-bon-chasseur de venir au plus vite, et donne-lui un sac d'or et un sac d'argent. Au plus vite!"

Thomas-bon-chasseur se *grèye*, prend un sac d'or et un sac d'argent, selle le meilleur cheval de l'écurie, et file au plus vite. Dans la forêt, *c'qu*'il rencontre? Un vieillard sur une petite jument. "Bonjour, bonjour, Thomas-bon-chasseur!" — "Comment se fait-il que vous savez mon nom?" — "Moi, je sais le nom de tout le monde. Tu ne changeras pas de cheval avec moi?"—"Il n'y a pas moyen de changer de cheval avec vous, répond Thomas-bon-chasseur. Vous me dites que j'ai encore pas mal loin à aller; et il faut pour ça un bon cheval. Au château du roi, il y a peut-être de belles princesses et, avec cette petite jument, je ne pourrais pas sortir de la forêt." Le vieux répond: "Tu peux parler du tien! Avec lui tu mourras avant d'arriver chez le roi." Passant tout droit, Thomas-bon-chasseur marche encore, un petit *boute*. "Mais, je suis bien bête! se met-il à penser. Si je suis pour mourir dans les bois avec le mien, pourquoi [ne] pas changer? Le vieux! il crie, bon vieux! je suis prêt à changer." Ils changent de chevaux, 'change pour change.'

Avec sa petite jument Thomas-bon-chasseur part dans la forêt et file. Pique la petite jument, et ça mène, ça mène! Comme il n'a pas bu ni mangé depuis trois ou quatre jours, il a bien faim; c'est pourquoi il pique sa monture encore plus fort. "Ho donc, Thomas-bon-chasseur! dit la petite jument, tu me mènes bien vite!" — "Comment, tu parles, toi?" — "Oui, je suis bien forcée de parler. Tu me mènes plus vite que mes forces [ne le permettent]." — "Oui, mais il me faut bien arriver; je crève de faim." La petite jument dit: "Pique ma patte gauche, et tu auras du pain et du vin à boire et à manger." Thomas-bon-chasseur arrête, pique la patte gauche de la jument, trouve à boire et à manger, rien de mieux! La jument

[1] Dans le sens de "il y a bien longtemps que..."

dit: "Sais-tu, *d'ct'heure* ce que tu vas avoir à faire chez le roi où tu vas?" — "Non?" — "Eh bien! c'est pour le délivrer que ton roi te fait demander. Quand tu arriveras au château, on viendra avec du foin et de l'avoine pour me soigner; mais réponds: 'Remportez-le! Mon cheval ne mange que du pain et du vin, comme moi.' Le roi qui a emprisonné ton maître te mènera ici et là, dans son château, et te fera tout voir. Il te demandera de faire la chasse à son lion. Tu diras: 'Pas aujourd'hui; c'est impossible! Il me faut une couple de jours de repos.' "

Tout ça arrive comme la petite jument l'a dit. Après une couple de jours de repos, Thomas-bon-chasseur va trouver la jument, pour avoir des conseils. Elle lui dit: "Si tu fais toujours ce que je te dirai, tout ira bien. Demain matin, nous irons à la chasse au lion. Avant ton départ, le roi t'offrira un des trois sabres qui sont au bas de l'escalier, en te recommandant de prendre le neuf. Prends bien garde à toi! Prends le plus vieux des trois, qui fera bien ton affaire."

Le lendemain matin, à neuf heures, Thomas-bon-chasseur se prépare pour la chasse au lion. Ne réussissant pas à lui faire choisir le sabre neuf, le roi part pour ouvrir la barrière du pré où se trouve le lion. "*Aye, aye!* dit Thomas-bon-chasseur. Monsieur le roi, qu'allez-vous faire là? Si ma jument n'est pas capable de sauter cette petite barrière en partant, c'est inutile d'aller à la chasse au lion." D'un bond la petite jument saute dans le pré au lion. La peur prend le lion, qui se sauve, passe la barrière, gagne la rivière et saute par-dessus la rivière. Le poursuivant, Thomas-bon-chasseur, sur sa petite jument, saute un peu plus fort, dépasse le lion en l'air, et lui tranche le cou au-dessus de l'eau.

L'autre bord de la rivière, la petite jument dit: "Thomas-bon-chasseur, ça me forcerait un peu de sauter la rivière deux fois coup *su* coup. Il y a ici un bon chemin 'du roi' [1] et, un peu plus bas, un beau pont; si tu veux dire comme moi, nous allons y passer." — "Je consens," dit Thomas-bon-chasseur. "Mais écoute bien! dit la jument, prends garde à toi de *baratter*, [2] le long du chemin. Ça te causerait malheur." Marche un petit bout sur le chemin du roi. *Ce qu*'il apercoit? Quelque chose qui reluit, rien de plus beau, le long du chemin. S'en approchant, *c'qu*'il voit? Une belle chevelure d'or. *Débarque*, prend la chevelure d'or, la met dans sa chemise, et repart.

En chemin, il pense: "Si j'avais la princesse à qui appartient cette belle chevelure d'or je serais l'homme le plus heureux au monde." La petite jument, elle, ne dit rien *en'toute*. En arrivant au château, Thomas-bon-chasseur met sa [monture] *dedans* et la soigne comme

[1] Nom qu'on donne encore aux grandes voies publiques, dans la province de Québec.

[2] Folâtrer, s'amuser.

de coutume, au pain et au vin. Dans le château, ce jour-là, Thomas-bon-chasseur est roi et maître, comme le roi lui-même.

Montant à sa chambre, le soir, il se met à *jongler.*[1] Pendant plusieurs jours il reste renfermé, sans boire ni manger. Les servantes viennent le trouver et, se mettant après lui, lui demandent: "Qu'avez-vous? Vous êtes le roi et maître ici; s'il y a quelque chose qui ne va pas, dites-le-nous." Mais il ne répond pas. La plus jeune des servantes se doute de quelque chose. Montant à sa chambre, elle regarde par la serrure et aperçoit la belle chevelure d'or qui reluit et éclaire toute la chambre plus qu'aucune lampe [ne le ferait]. Elle descend à la course et va parler au roi, disant: "Il y a de quoi, dans sa chambre." Le roi répond: "Va lui dire de venir ici me voir." A Thomas-bon-chasseur qui descend, le roi demande: "Qu'as-tu donc à *jongler* dans ta chambre, en face de ce qui reluit tant?" — "Monsieur le roi, je n'ai rien." — "Tu as quelque chose, je le sais." Thomas-bon-chasseur est donc obligé d'aller chercher la belle chevelure d'or et de la montrer au roi: "Ah, ah! tu avais bien de quoi *jongler! A'ct'heure* que tu as fait la chasse au lion, Thomas-bon-chasseur, il faut que tu ailles chercher la princesse à qui appartient cette belle chevelure d'or. Si tu ne le fais pas, demain matin, à neuf heures, tu seras pendu à la porte de mon château."

Thomas-bon-chasseur s'en va trouver sa petite jument en *braillant.* "Ah! répond la jument, qu'est-ce que je t'ai dit? Que si tu *barattais* en chemin, il t'arriverait malheur... Va dire au roi que, demain, tu vas aller chercher la princesse, qui est gardée par sept géants."

Le lendemain matin, Thomas-bon-chasseur part sur sa petite jument et s'en va tout droit chez les sept géants. En arrivant à leur château, il offre de leur vendre sa jument pour qu'elle promène la princesse autour de leur beau *rond.*[2] Les géants sont bien consentants. Le plus gros d'entre eux s'en va pour monter à cheval en disant: "*M'a* faire le tour du *rond,* pour voir." — "Ah non, par exemple! dit Thomas-bon-chasseur; cette petite jument n'est pas faite pour des gros animaux comme vous autres. Ça l'écraserait! Elle n'est que pour les princesses." Les géants commencent à bougonner. Thomas-bon-chasseur leur dit: "Quand la princesse aura fait trois tours, si la petite jument est consentante, vous pourrez aller à cheval." Voyant ça, les géants consentent et font venir la princesse [aux cheveux d'or]. Lui aidant à monter à cheval, Thomas-bon-chasseur sort de sa poche le ruban que la petite jument lui a conseillé d'apporter, et il entoure les jambes de la princesse en les attachant à sa [monture], pour qu'elle ne tombe pas. La jument part comme la poudre, fait le tour du *rond* et revient. Les géants se frappent

[1] I.e., à songer, à rêver.

[2] Hippodrome.

dans les mains en riant, et la princesse rit aussi. Un géant dit: "Moi aussi, je suis content. Ça me désennuiera de faire le tour du *rond* à cheval." Thomas-bon-chasseur dit: "Au troisième tour, la jument sera à vous." Il monte à cheval derrière la princesse et fait le tour du *rond* au galop. En repassant près des géants, il crie: "C'est le troisième tour. Après ça, la jument est à vous autres." Filant à l'épouvante, la jument, à l'autre bout du *rond*, saute par-dessus le mur de pierre et file à l'épouvante, en galopant dans les airs. Les géants sont là, embêtés, regardant l'un d'un côté, l'autre, de l'autre. A la fin, un géant met ses bottes de sept lieues [au pas [1]], et il part à leur poursuite.

La petite jument dit: "Thomas-bon-chasseur, regarde en arrière, et tu me le diras, si un nuage noir approche." Peu après, Thomas-bon-chasseur dit: "Un nuage noir approche vite *effrayant.*" La jument dit: "Jette une écaille en arrière." Plus tard, comme le nuage approche encore, elle dit: "Jette une écaille en arrière." Plus tard, comme le nuage approche encore, elle dit: "Jette une étrille en arrière." L'écaille et l'étrille se changent en montagnes d'écailles et d'étrilles, empêchant le géant de passer. [2]

En arrivant au château, Thomas-bon-chasseur demande au roi d'épouser la princesse qu'il vient de délivrer. Le roi répond: "Il n'y a pas moyen que tu l'épouses *d'ct'heure.* Tu n'auras ma princesse que si tu vas chercher son livre que les géants adorent et gardent dans leur château." — "Vous savez bien, monsieur le roi, que c'est impossible!" — "Impossible ou non, tu vas aller chercher ce livre. Sinon tu seras pendu demain matin à sept heures, à la porte de mon château." Thomas-bon-chasseur en *braillant* s'en va voir sa petite jument. "Ah, ah! je t'avais bien dit qu'il t'arriverait malheur si tu t'arrêtais à *baratter* le long du chemin. Va dire au roi que tu iras demain, qu'aujourd'hui, c'est impossible. Demain, voici ce qu'il te faudra faire: habillé en vieux, tu te rendras près du château des géants; avec le panier que tu apporteras, tu sasseras de l'eau au *russeau* [3] jusqu'à ce que le panier en ressorte rempli de poisson. Prends ton poisson et va demander aux géants, pendant qu'ils 'font boucherie [4] de' bêtes à cornes, de changer du poisson pour du bœuf. Moi, je resterai à la barrière, à t'attendre."

Le surlendemain, Thomas-bon-chasseur, habillé en vieux, s'en va au château des sept géants. Comme le vieux bonhomme a *fret* [5] et tremble, les géants lui disent: "Va donc te chauffer *à ras* [6] le feu, dans le château." Ne demandant pas mieux, le vieux entre en regardant

[1] Pelletier dit ici "sept lieues à la ronde."

[2] Il est évident que les épisodes des 'obstacles magiques' et des 'épreuves de prétendants' sont très abrégés ici.

[3] Ruisseau.

[4] Abattent.

[5] Froid.

[6] Près du...

partout, à la recherche du livre de la princesse. Aperçoit le livre sur une corniche; prend le livre, le met dans sa poche, et sort vitement. Il dit aux géants: "Mes petits enfants sont tous *seux*,[1] à la maison, et il faut que je m'en aille au plus vite, *pour pas qu'*il leur arrive malheur. Donnez-moi du bœuf pour mon poisson." Un géant prend un morceau de bœuf et le jette dans le panier du vieux, d'où le poisson *revole*. A la barrière, Thomas-bon-chasseur saute sur sa jument, prend la forêt et file.

S'apercevant que le livre de la princesse est parti, un géant dit: "C'était encore Thomas-bon-chasseur." Saute encore dans ses bottes de sept lieues [au pas[2]], et part; mais, c'est impossible de rejoindre la petite jument, [qui galope dans les airs].

Au château du roi, Thomas-bon-chasseur va présenter le livre à la princesse. "Monsieur le roi, me donnez-vous la princesse *à'ct'heure?*" — "Non! pas encore. J'ai une chose de plus à te demander: il me faut l'eau *d'enmiance*,[3] qui est gardée par toutes les bêtes féroces de la terre." La petite jument dit à Thomas-bon-chasseur, qui vient la trouver en *braillant:* "Si tu n'es pas trop gauche, tu rapporteras une bouteille d'eau *d'enmiance* pour la princesse, et une pour toi."

Thomas-bon-chasseur *embarque* sur sa petite jument, prend la forêt et file à l'épouvante. A l'autre bout d'une forêt, *c'*qu'il aperçoit? Un gros pont vitreux. "C'est là, il faut *crère!*"[4] pense-t-il. "Attends ici jusqu'à midi juste," dit la petite jument, en s'arrêtant net. "A midi juste, les bêtes féroces seront toutes endormies, comme de coutume." Sur sa petite jument, Thomas-bon-chasseur, à midi juste, traverse le pont vitreux. Une fontaine se trouve au bout du pont. "C'est ici!" dit la jument. Thomas-bon-chasseur y remplit deux bouteilles d'eau *d'enmiance*, une pour la princesse et une pour lui. Comme il va pour partir, il remarque la porte entre-bâillée du château; regarde, et aperçoit la plus belle princesse du jour. "Ah, ah! il faut toujours que j'aille embrasser la princesse, avant de partir." Embrasse la princesse, *embarque* sur sa petite jument et prend le pont vitreux. Monté au milieu du pont, il entend un hurlement épouvantable. Réveillées, toutes les bêtes les entourent pour les dévorer. La petite jument dit: "Dans mon poitrail, je perds tout mon sang. Prends une pincée de graisse dans mon oreille gauche et mets-la à mon poitrail, qui guérira." Thomas-bon-chasseur met de la graisse au poitrail de la petite jument qui, guérie, reprend sa course vers la forêt et file chez le roi.

[1] Seuls.
[2] Pelletier dit encore ici, "...de sept lieues à la ronde."
[3] Peut-être une corruption des mots "eau de jouvence."
[4] Croire.

En présentant l'eau *d'enmiance* à la princesse, Thomas-bon-chasseur dit au roi: "Y a-t-il moyen *d'ct'heure* que j'épouse votre princesse?" — "Non, il n'y a pas encore moyen. Par exemple, je n'ai plus qu'une chose à te demander: c'est de faire bouillir du plomb et de l'étain ensemble. 'Depuis ce temps,'[1] j'en ai tant entendu parler! Mais jamais je ne l'ai vu faire."

Pendant que, rien de plus pressé, le roi fait *grèyer* un feu, mettre un chaudron rempli d'étain et de plomb dessus, la princesse et Thomas-bon-chasseur montent chacun à leur chambre. La princesse se lave[2] d'un bout à l'autre dans l'eau *d'enmiance,* jusqu'à ce qu'il n'en reste plus la grosseur d'une tête d'épingle. Thomas-bon-chasseur, dans sa chambre, en fait autant. Tous deux ils viennent se promener autour du chaudron en attendant que bouillent le plomb et l'étain. Quand les bouillons commencent à crever, la princesse se laisse tomber dans le chaudron. Le roi s'approche et lui tend la main. Mais elle le *hâle* dans le chaudron; et, dans 'un rien de temps,' le roi est fondu. Comme elle tend la main à Thomas-bon-chasseur, il se laisse tomber dans le chaudron, où tous deux ils plongent comme des canards. Voilà à quoi servait l'eau *d'enmiance.*

En sortant du chaudron, Thomas-bon-chasseur demande à la princesse: "Je peux-t'*i* vous épouser au lieu du roi?"[3]—"Oui, le roi est fondu!" On fait donc des noces, et pendant trois jours Thomas-bon-chasseur s'amuse sans penser à la petite jument qui lui a rendu tant de services. Le troisième jour, il dit: "Il faut que j'aille voir *à* ma petite jument, qui m'a tant rendu service." Va voir. *C'*qu'il trouve? Sa petite jument couchée sur le côté, mourante. "Ah, ah! Thomas-bon-chasseur, je ne pensais pas que tu m'oublierais de même, moi qui t'ai tant rendu service." — "Ah, pauvre petite jument, que me faut-il faire?" — "*A'ct'heure,* prends le vieux sabre avec quoi tu as tranché la tête du lion, et coupe-moi le cou; c'est tout ce que tu as à faire." — "Ah non, ma pauvre petite bête! je ne suis pas pour le faire; tu m'as trop rendu service." — "Thomas-bon-chasseur, fais ce que je te dis, si tu veux être heureux dans le monde. Te souviens-tu de la belle chevelure d'or[4] que tu as trouvée, un jour, sur ton chemin? Eh bien! tranche-moi la tête. Si tu ne le fais pas, ma vie est *au boute.*" Thomas-bon-chasseur ramasse le vieux sabre et, en détournant la tête, tranche le cou de la petite jument. Il part sans regarder, mais encore curieux, avant de sortir, il jette un regard. *C'*qu'il aperçoit? Une princesse encore plus belle que celle qu'il épouse justement. "*Quoi* faire, *d'ct'heure?*" se demande-t-il. Comme

[1] Depuis si longtemps...

[2] Pelletier disait: "... se graisse d'un bout à l'autre de l'eau d'*lenmiance.*"

[3] Cette phrase indique que le roi lui-même était le rival de Thomas-bon-chasseur.

[4] Ce passage semble impliquer que la petite jument elle-même est la princesse aux cheveux d'or; ce qui n'est, toutefois, pas probable, à en juger par le contexte.

il hésite, voilà une autre princesse qui *ressoud* de la montagne vitreuse, avec un petit garçon.[1] "Voyons, Seigneur! j'en ai trois au lieu d'une, *à'ct'heure*. Me voilà bien en peine! Je voudrais bien en passer une couple à un autre." La princesse qui avait été la petite jument dit: "Tu n'en as délivré qu'une, et c'est moi qui ai délivré les deux autres. Vivons tous les quatre ensemble au château, et tâchons de nous accorder. Toi, Thomas-bon-chasseur, tu es devenu roi et maître ici, à la place de celui qui a péri dans le chaudron de plomb et d'étain fondu."[2]

55. LE MÉDAILLON.[3]

C'est bon de vous dire qu'une fois il y avait une veuve et son petit garçon.

La veuve travaillait chez le roi pour gagner sa vie, vu qu'elle était pauvre 'à plein.' Le garçon étant devenu joliment grand et capable de travailler, le roi dit: "La mère! amenez donc votre petit garçon ici, avec vous." Elle demande: "Pour quoi faire?" — "Ça lui apprendra à travailler, et ça vous *sauvera* de le faire vivre." La veuve emmène donc son garçon chez le roi avec elle. Donnant une brouette[4] et une pelle au garçon, le roi lui fait sarcler les allées de son jardin. Chaque jour, à midi, il vient lui donner une beurrée, et, le soir, il lui paie un sou. Mon garçon aime ça, rien de mieux; rien de plus beau!

Le voilà homme fait, et sa mère vieille. Un jour, il dit à sa mère: "Vous êtes assez vieille, et je suis capable de gagner votre vie et la mienne." — "Pauvre enfant! je pourrais bien encore t'aider." — "*P'en'toute!*[5] vous avez assez travaillé, dans votre vie." Pendant bien des années, il travaille chez le roi.

Un soir, il dit à sa mère: "'Depuis le temps que'[6] je travaille chez le roi, je devrais avoir gagné quelque chose." La mère dit: "Va donc le voir." La journée faite, il demande au roi de *tirer* les comptes pour savoir ce qui en est. Le roi regarde dans son livre, compte, compte et compte. A son serviteur il revient quatre sous. Le serviteur dit à sa mère: "Ça n'est pas assez; je m'en vas ailleurs." — "Prends garde! répond sa mère; notre ville est si pauvre qu'il n'y a pas de gages." — "Il faut que je voie; j'avais gagné plus que ça, chez le roi."

[1] Il s'agit ici de la princesse qu'il a 'embrassée' au château où se trouvait la fontaine d'*enmiance*.

[2] On néglige assez curieusement ici de reparler du roi fait prisonnier et dont Thomas-bon-chasseur n'était que le valet. Ces inconséquences sont d'ailleurs fréquentes dans les contes populaires.

[3] Récité par Paul Patry, à Saint-Victor, Beauce, en août 1914.

[4] Ici prononcée *barouette*.

[5] Pour *pas en tout*, i.e., "pas du tout."

[6] Dans le sens de "il y a si longtemps que..."

Il marche toute la journée, le lendemain, cherchant partout; mais il ne trouve pas un pouce d'ouvrage. "Je te le disais bien, répète sa mère; il n'y a ici rien à gagner." Repart le lendemain, et *remarche* toute la journée, mais pour rien. Comme il n'a pas d'*avances*[1] et comme il faut toujours manger, il retourne chez le roi, et dit: "Il n'y a pas de quoi![2] il faut bien que je gagne quelque chose." Le roi répond: "Ça me fait bien de la peine, mais j'en ai pris un autre à ta place." Il cherche encore de l'ouvrage pendant une journée, et il ne lui reste rien à manger. Retourne encore chez le roi: "Il me faut de quoi gagner, 'sans cérémonie;'[3] nous n'avons plus rien à manger." Le roi dit: "Je n'ai qu'une chose à t'offrir; si tu refuses, c'est la fin." — "Qu'est-ce que c'est?" — "Un de mes bâtiments part pour un long voyage sur mer; veux-tu t'engager cuisinier?" Il accepte et va dire à sa mère: "Le roi m'a engagé!" — "Tant mieux! ça nous sauvera toujours de la mort." S'en allant trouver le roi: "Qui fera vivre ma mère?" Le roi répond: "Je la ferai vivre *com'i'faut.*" En le voyant partir, la mère dit: "Bon voyage, pauvre enfant!"

Le bâtiment part avec le jeune homme, et disparaît sur la mer.

Après plusieurs années de voyages, les marins 's'écartent'[4] sur la mer. Affamés, ils ne savent plus où aller. Ils tirent à la courte paille pour savoir qui d'entre eux se fera manger. Le sort tombe sur le cuisinier, qui va être tué et mangé. Une idée lui vient — le danger donne des idées! Demande au capitaine de le laisser monter dans le plus haut mât pour voir s'il ne trouverait pas une *terrasse* quelque part. Le capitaine consent. Mon gars monte dans le plus haut mât, et il regarde partout avec la longue-vue. "Je vois de l'atterrage!" Le bâtiment s'en va frapper là, tout *dret.* Ce n'est qu'une île. Comme ils y descendent tous pour chercher de quoi manger, des fruitages, mon petit jeune homme est bien découragé. Sans chercher à manger, il marche sur l'île. Il arrive devant une porte ouverte, dans un rocher; entre, et aperçoit un vieillard aux cheveux blancs comme la neige, assis dans un fauteuil. Sur une table devant lui se trouve un médaillon.[5] "Bonhomme, tu dors, et tu n'as pas besoin de ce médaillon." Il prend le médaillon, le met dans sa poche, et il sort.

Pendant ce temps, dans un *siffle,*[6] l'île devient garnie de serpents. Effrayés, les matelots se sauvent à bord de leur bâtiment, qui prend le large. Trouvant le bâtiment parti, le jeune homme pense: "Je suis pour mourir; mais ils ne me tueront toujours pas." Il ouvre son mé-

[1] I.e., d'économies.

[2] Patry dit: "Il n'y a pas de *galagne!*"

[3] Moquerie dont le sens est "à tout prix."

[4] Se perdent.

[5] Patry dit "une montre;" mais, d'après son explication, il s'agissait plutôt d'un médaillon.

[6] I.e., dans un instant.

daillon, et il y aperçoit un portrait. "Jeune homme, que désires-tu?" demande le portrait. "Je désire être sur le pont de mon bâtiment." Aussitôt, il s'y trouve transporté. Les matelots disent: "*On* te cherchait, et te voilà!" — "Ah! dit le capitaine, tu te cachais?" De nouveau, ils se préparent à le manger. Mais il dit: "Mon capitaine, il y a longtemps que je ne suis pas allé à l'église pour me confesser. Permettez-moi donc d'entrer dans ma chambre et de faire un acte de contrition." — "Oui," répond le capitaine. "Mes matelots, dit-il en se retournant, frappez-le sans qu'il en ait connaissance et pour qu'il meure de suite." En répondant "Oui," ils se placent à chaque côté de la porte. Le petit jeune homme, lui, se jette à genoux dans sa chambre et fait un acte de contrition. Puis il ouvre sa montre. "Que désires-tu?" demande le portrait. "Je désire qu'il y ait ici une table bien garnie de boire et de manger pour tout l'équipage, *sans rien manquer*."[1] Tout de suite il y a une table bien garnie pour tout l'équipage, sur le pont du bâtiment. Après avoir bien mangé avec les autres, il ouvre encore sa montre: "Jeune homme, qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire chez mon roi, au port de mer d'où je suis parti sur le bâtiment. Et *d'un crac*[2] le bâtiment y est transporté.

Quand le roi embarque à bord, le capitaine vient lui donner la main. "Comment *ç'a* été?" — "C'était bien triste, mais nous voilà bons! Vous savez, monsieur le roi, vous pouvez considérer votre cuisinier; comme on avait tiré à la courte paille pour le manger, il s'est mis à genoux pour prier, et il nous a attiré de quoi boire et manger." — "Puisque c'est comme ça," dit le roi, qui est bien content, "je vas te donner ma fille *à marier*."

Après le mariage, le roi dit: "Il n'y a rien à gagner, nulle part; restez au château avec moi." — "Monsieur le roi, je vas essayer de vivre par moi-même, si c'est possible." A sa femme il dit: "Il faudrait *se bâtir*[3] et avoir un parterre en rond, d'où on verrait le fleuve tout autour, rien de plus beau!" Quand ils arrivent en voiture, au plus beau de la ville, il dit à sa femme: "Ça te plairait-*i*, ici?" — "Ça me plairait bien, mais c'est bourré de maisons." Il répond: "Ça [ne] fait rien. *Revire*-toi." Elle se *revire*, et il ouvre sa montre. "Jeune homme, que désires-tu?" — "Je me désire un château ici, tel que le oi n'en a jamais vu, avec son nom et celui de la reine écrits en lettres d'or au-dessus de la porte; je souhaite tout ce qu'il y faut, et toutes sortes de 'beautés.'"[4] Et le château apparaît devant eux. Pendant qu'ils marchent dans l'allée, ils entendent sept sons de musique, ce qu'il y a de plus beau. Jamais on n'a vu de château si merveilleux. — Je n'en ai pas de pareil, moi! Vous? Il y entre avec sa dame, et souhaite à boire et à manger sur une table, dans son salon. Le repas

[1] Et qu'il n'y manque rien.
[2] En un instant.
[3] I.e., se construire une maison.
[4] Belles choses.

est servi, rien de mieux. "*A'ct'heure*, il faut retourner chez mon père." Ils s'en vont chez le roi, à qui ils disent: "Quand vous voudrez venir nous voir, vous ferez le tour de la ville, et vous trouverez votre nom et le nôtre écrits sur notre porte." Le roi répond: "Oui!"

Le lendemain, le roi attelle, s'en va faire un tour dans la ville, et trouve un château *·n redoublant* plus beau que le sien..., bien bâti! Il entre. On est bien content de le voir. Son gendre l'amène dans son salon, où se trouve la table la mieux garnie pour boire et pour manger qu'on ait jamais vue.

Un prince allait depuis longtemps 'voir' [1] la princesse, avant qu'elle se marie. Après un long voyage, il arrive, et demande au roi: "Où est donc la princesse?" Le roi répond: "Elle est mariée... Et c'est à un cuisinier qui s'est fait bâtir le plus beau château de la ville. C'est bien aisé de trouver ce château: mon nom et le sien sont écrits en grosses lettres d'or au-dessus de la porte." Le prince dit: "*M'a toujou ben* aller les voir." Et il trouve leur château de suite, comme de raison, pendant que le cuisinier, lui *s'adonnait â* être dans la ville à jaser un peu. Le prince entre, et il trouve que tout est bien beau, au château. Il demande à la princesse: "*T'es ben icite?*" — "Ah! oui." Elle l'emmène visiter toutes les chambres, partout, en marchant en avant de lui, d'une chambre à l'autre. Quand elle lui montre sa chambre, il aperçoit le médaillon à la tête du lit. Sans qu'elle le voit, il le prend et le met dans sa poche. Ayant tout visité, il lui souhaite le bonsoir et s'en va.

Rendu dehors, il ouvre le médaillon. Le portrait lui dit: "Jeune homme, qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire au fond de la mer la plus creuse avec le château et la princesse." Le voilà au fond de la mer avec le château et la princesse.

Le cuisinier, dans la ville, s'en revient chez lui. Plus de château, ni femme, ni rien! Vous pensez bien que c'est un homme *dévisagé!* [2] Il part et s'en va en pleurant chez son beau-père le roi. "Qu'est-ce que *t'as?*" — "*Parlez-m'en pas!* mon château et ma femme, tout est parti, et je ne sais pas où *c'est*." Le roi aussi est bien découragé. Il dit: "Tiens! pauvre enfant, tu es un bien bon garçon!" Il lui donne quatre beaux jeunes chevaux chargés d'or et d'argent, et il dit: "Dépense *toute!* Il faut que tu trouves ta femme et ton château."

Voilà le gendre du roi parti. Il marche tant qu'à la fin il a bien fait deux fois le tour de la terre, et il a dépensé tout son argent. Il est là, sans un sou, et ses chevaux ruinés, quand un [colporteur[3]] arrive. Il lui dit: "Veux-tu acheter mes chevaux? Je n'ai plus rien." Le colporteur demande: "Comment-*c'*[4] tu demandes? J'ai *rien que* [5]

[1] I.e., courtisait.
[2] Dans le sens de "profondément étonné et désappointé."
[3] Patry disait *pèdleur* (de l'anglais "pedler").
[4] Pour "combien demandes-tu?"
[5] Pour "je n'ai rien que."

cinquante sous[1] dans ma poche. Les veux-tu?" Il répond: "Oui!" Ayant reçu ses cinquante sous, il part à pied, et marche, marche. Il arrive au bout du chemin, où il n'y a plus qu'un sentier.[2] Au bout du sentier se trouve une maison. Rentre dans la maison, et y voit des gens pas riches, qui n'ont rien que du 'pain de caribou' (pain d'orge). C'est encore pareil! Paye son pain cinquante sous, le met sous son bras, part et marche. Il prend le petit sentier dans le bois, en pensant: "Il faut toujours bien que je périsse!" Bien loin, dans un bois épouvantable, il arrive dans une petite aire *qu'il y a*. *C'qu*'il trouve, là? Un petit château couvert de paille et de joncs de mer. Il entre. Un vieillard aux cheveux blancs comme de la neige y est assis. "Cher jeune homme, d'où venez-vous? Voilà mille ans que je suis ici, et vous êtes le premier homme que je vois." — "Ah, il répond, mon 'vieux vieillard!' J'avais un beau château et ma femme. Tout a disparu, et je ne sais pas où *c*'est. J'ai dépensé à les chercher la charge d'or et d'argent de quatre chevaux, et je ne les ai pas encore trouvés." Le vieillard dit: "Restez ici pour la nuit. C'est moi qui suis le maître de tous les oiseaux qui vivent sur la terre. S'ils peuvent le voir, je saurai demain matin où est votre château." *De manière que* le jeune homme y couche. Le lendemain matin, le père[3] sort à la porte, appelle toutes 'sortes d'espèces' d'oiseaux, et il leur demande s'ils ont vu quelque part un château tel qu'il leur dépeint. Les oiseaux, en arrivant, disent: "Nous ne l'avons pas vu." Pas un ne l'a vu. Il ne manque plus qu'un vieux corbeau — ça faisait plus de mille ans qu'il roulait,[4] ce corbeau-là. Le vieillard dit: "Si le corbeau ne l'a pas vu, pas un autre ne l'a pas vu, pas un autre ne l'a vu, parce que ça fait sept ou huit fois qu'il fait le tour de la terre." Voilà le vieux corbeau qui arrive. "Mon corbeau! demande le vieillard, as-tu vu tel château, de telle manière?" Le corbeau répond: "Non!" — "Il n'est pas sur la terre, ton château, dit le maître des oiseaux. *A'ct'heure*, je ne vois pas *d*'autre chose[5]... Vous irez trouver une de mes sœurs, qui reste *de* l'autre bord de la grand'mer bleue." Il dit à son corbeau: "Tu vas aller mener cet homme-là chez ma sœur." Il lui donne à manger *com'i'faut*. Au garçon il dit: "Apportez dans vos poches quelques morceaux de ce caribou que j'ai tué; parce qu'il criera, quand la faim le prendra." A peine monté sur le dos du corbeau voilà mon jeune homme parti. Il le claque; et l'oiseau vole, et puis vole. Quand il a fait un bon *boute*, il se retourne, et *ptâ.... ptâ!*[6] Le jeune homme

[1] Patry dit *cent*.
[2] Au lieu de "sentier" Patry disait *chantier*.
[3] Pour "le vieillard."
[4] Patry dit *ronnait* (anglicisme) de "run." "Rouler" est un synonyme souvent usité ici.
[5] A faire que ceci:...
[6] Ici le conteur imitait le cri rauque de l'oiseau.

lui jette un morceau de viande dans la *gueule*,[1] et il claque! La mer bleue avait mille lieues de traverse.[2] L'oiseau vole encore pas mal loin, et *ptâ, ptâ!* Il lui faut encore un autre morceau de viande.

Vers le soir, ils arrivent de l'autre côté de la mer bleue, près d'un petit château, au bord de la mer, pauvre, couvert en jonc, et avec une petite porte. Le [voyageur] entre, et il y trouve une vieille femme habillée rien qu'avec ses grands cheveux[3] blancs comme la neige. "Cher ami, dit-elle, comment ça se fait que vous êtes venu jusqu'ici? Il y a deux mille ans que je suis ici, vous êtes le premier homme que je vois. Dites-moi donc ce que vous cherchez?" Il répond: "Ma vieille mère, je cherche mon château et ma femme." — "Vous allez rester jusqu'à demain matin. C'est moi qui suis la maîtresse de tous les poissons de la mer." Le lendemain matin, la vieille s'en va au bord de la mer, et elle fesse dans l'eau. A toutes espèces de poissons qui viennent à elle, elle demande: "Avez-vous vu tel château?" Aux autres poissons qui arrivent elle répète: "Avez-vous vu tel château?" Mais personne ne l'a vu. Tout à coup arrive une vieille rate d'eau, qui dit: "Je l'ai trouvé, moi; j'achève d'y percer une planche, pour arriver à une 'tinette' de confitures." La bonne-femme lui demande: "Pourrais-tu avoir le médaillon que le prince cache si bien?" La rate dit: "Oui, je *cré* que je peux y aller; mais c'est loin, au fond de la mer la plus creuse. Demain matin, je serai peut-être revenue." La vieille rate part, marche, marche, et arrive au château, au fond de la mer la plus creuse, pendant que le prince et la princesse dorment, tous les deux. Cherchant partout dans leur chambre, la rate finit par trouver le médaillon à la tête du lit. Elle le prend, et se sauve avec, en passant par le trou par où elle est entrée.

Le lendemain matin, *comme de* fait, la rate *ressoud* avec le médaillon. La vieille dit au jeune homme: "Tiens! voilà votre médaillon." Content, je vous garantis qu'il l'est! "Bonne vieille! il dit, que désirez-vous pour votre récompense?" — "Pauvre enfant! ça fait si longtemps que je suis ici seule avec les poissons... Souhaite-moi morte et dans le paradis." Le jeune homme ouvre son médaillon, qui lui dit: "Que veux-tu?" Il répond: "Je souhaite la vieille fée morte et dans le paradis." La voilà morte et partie. Quand il l'ouvre encore, le médaillon dit: "Qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire rendu au petit château du 'vieux vieillard' d'où je suis parti." Le voyant arriver, le vieillard dit: "Bonjour, bonjour! as-tu réussi?" — "Ah! il dit, oui! Bon vieux, que désirez-vous pour la chance que vous m'avez donnée?" — "Pauvre enfant! il y a bien longtemps que je suis seul ici, à pâtir. Souhaite-moi quelque chose à boire et à manger,

[1] Pour "bec."

[2] I.e., de largeur.

[3] Patry ici ajouta: "Dans le temps passé, les fées ne s'habillaient qu'avec leurs cheveux."

et une belle bouteille de *brandy.*" A peine ces choses sont-elles souhaitées qu'elles arrivent. Tout y est, tout ce qu'il faut au vieillard pour boire et manger tant qu'il restera là, et une belle bouteille de *brandy.* —Je n'ai pas eu la chance de passer par là, parce que j'y aurais pris un coup!

De là, le jeune homme part et marche, marche. Quand il a fait un bon bout, il ouvre son médaillon. "Jeune homme, qu'est-ce que tu désires?" — "Je me désire rendu au château de mon beau-père, le roi." Et le voilà rendu au château du roi. On le trouve bien changé! Ça fait longtemps qu'il est parti, bien des années. Le roi lui demande: "Bien, as-tu pu trouver ta femme?" Il répond: "Oui! vous allez venir avec moi, vous et la reine." Et tous trois ils partent pour la place où était son château avant de disparaître. Là, le jeune homme prend son médaillon et l'ouvre. "Qu'est-ce que tu désires?" Le gendre du roi répond: "Je désire mon château ici, tel qu'il était." Voilà le château revenu, avec sa femme et le gars (qui lui a joué ce tour). Le roi dit: "*A'ct'heure,* quelle justice veux-tu lui faire,[1] à ce gars-là, qui est parti de même avec ta femme?" Le jeune homme répond: "Je lui souhaite une *musique*[2] pour qu'il coure les chemins tout le reste de sa vie, en tournant la manivelle."

Quant à lui, il est bien content de retrouver sa femme et de vivre avec elle, jusqu'à la fin de ses jours. Son médaillon, il ne l'a plus laissé traîner, je vous en donne ma parole!

Je ne sais pas ce qui leur est arrivé depuis ce temps. Ils sont peut-être encore là, *badame!*[3] Mais je n'y suis pas allé depuis; et ça fait bien des années. Vous savez, c'est un peu plus vieux que moi!

56. LE CHÂTEAU ROND DE LA MER ROUGE.[4]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un roi, sa femme et leur enfant, un petit garçon.

Le roi dit, un jour, à sa femme: "Je vas au ourd'hui visiter mes parterres, dans ma forêt. Viens-tu avec moi?" — "Oui, allons-y en voiture!"

Le long du chemin, dans la forêt, c'qu'ils voient à terre? Une petite serviette blanche. Le roi dit à la reine: "Je *débarque* pour la ramasser." — "Mon mari! ne touche pas à cette serviette. Il ne faut

[1] I.e., quel châtiment lui infliges-tu.

[2] I.e., orgue de Barbarie.

[3] Exclamation dont le sens vague se rapproche ici de "qui sait!"

[4] Recueilli en juillet, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska, d'Achille Fournier. Ce conte vient d'un Canadien de la rive nord du fleuve Saint-Laurent, à qui Fournier l'entendit réciter, il y a plus de cinq ans. Ici le conteur ajouta: "Si j'avais cru devoir vous donner ces contes par écrit, j'en aurais bien appris deux mille Rien ne m'était plus facile, et j'en ai tant entendu conter!"

pas ramasser ce qu'on trouve dans le chemin."—"Bien! si la serviette est encore là quand nous repasserons, je la ramasserai."

En s'en revenant, le roi voit la serviette à la même place, le long du chemin. Il *débarque* de sa voiture et la ramasse. Qu'est-ce qui sort de sous la serviette? Une vieille fée galeuse. "Tiens! dit la fée, je viens d'arracher les deux yeux à ta femme, que tu vas chasser pour toujours dans la forêt, pour m'épouser à sa place." En pleurant à tue-tête la reine part avec son petit garçon dans la forêt, pour ne plus jamais remettre les pieds au château du roi, qui est bien forcé d'épouser la sorcière.

Une fois son enfant devenu *grandette,*[1] la femme aveugle l'envoie au château du roi. En rencontrant le roi, le garçon dit: "Bonjour! je viens vous trouver, *poupa.*" — "Mon petit garçon! tu vas rester avec nous, *d'ct'heure.* Tu m'as l'air pas mal fin." La belle-mère le regarde de travers, sans rien dire.

Quelques jours après, la femme dit au roi: "Ton petit gars passe son temps à se vanter. Il a dit qu'il était capable d'aller chercher le château au fond de la mer Rouge, à cent mille brasses d'eau." Le roi dit: "Mon garçon! tu t'es vanté [de pouvoir] aller chercher le château de la mer Rouge, à cent mille brasses d'eau? Tu vas y aller!" — "*Poupa!* je ne m'en suis pas vanté. Mais j'irai *ben,* s'il faut y aller." Et il part avec un petit sac de provisions sur son dos, le pauvre petit gars!

Le voilà qui arrive à une petite cabane de branches, dans les bois. Pan, pan, pan! à la porte. "Entrez!" C'est une grande fée effrayante, à qui le feu sort par la bouche, qui ouvre la porte. "Mon petit gars, tu as l'air à avoir peur de moi?"—"Oui, j'ai pas mal peur." — "Où *c'*que tu vas donc, mon petit garçon?" — "Je m'en vas chercher le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge. Etes-vous capable de me dire où il est, vous?" Elle répond: "Non, je ne suis pas capable de te le dire. Mais j'ai deux de mes sœurs qui restent plus loin, dans la forêt. Quand tu arriveras chez la première, demande-lui où est l'autre." — "Merci, grand'mère!" Le garçon part, marche encore une journée, et arrive chez la fée, vers le soir. Cette fée est encore plus affreuse que sa sœur, et le feu lui sort long comme le bras de la bouche. Le petit garçon n'ose pas même approcher de sa cabane. "Mon petit gars! elle dit, tu as l'air à avoir peur?" — "Oui, grand'mère, j'ai pas mal peur de vous. Vous êtes assez effrayante, avec ce feu qui vous sort de la bouche." — "N'aie pas peur! Je ne te ferai pas de mal. Mais dis-moi ce que tu cherches." — "Je cherche le château qui est à mille brasses d'eau, dans la mer Rouge." La fée répond: "Bien! j'ai une de mes sœurs qui reste plus loin, dans la forêt. Vas-y! et elle t'enseignera où est le châ-

[1] I.e., passablement grande.

teau rond de la mer Rouge." Il repart dans le chemin qu'elle lui enseigne, marche toute la journée et arrive, vers le soir, à une petite cabane de branches. Là vivait la troisième fée, la plus abominable de toutes. "Mon petit gars! tu n'oses pas approcher de ma cabane? Tu as peur?" — "Oui, grand'mère, j'ai pas mal peur." — "Que cherches-tu, ici?" — "Etes-vous capable de m'enseigner où est le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge?" — "C'est ce qu'on va voir! répond la sorcière. Le roi des poissons va venir ici, *beto*,[1] et je vas lui demander où est le château." La fée va dehors crier: "Roi des poissons, roi des poissons!" Et au roi des poissons qui arrive, elle demande: "Sais-tu où est le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge? L'as-tu jamais vu?" — "Oui, je l'ai vu, répond le roi des poissons; c'est là-bas, tout *dret*, au *tapon*[2] clair qu'on voit au fond de l'eau." La fée dit au petit garçon: "Tiens! tu vas prendre ma petite chaloupe à deux rames et tu vas te rendre là, tout *dret*." — "Merci, grand'mère!"

Le garçon commence à ramer vers le *tapon* clair. Le voilà qui arrive droit au château, *accoste sa* petite chaloupe *à ras*,[3] et aperçoit trois princesses, au deuxième étage du château. "Mon petit jeune homme! disent-elles, où vas-tu?" — "Je vas chercher le château rond, à cent mille brasses d'eau, dans la mer Rouge. C'est-*i icite?*" — "Oui, c'est *icite*." Quand il approche, elles disent: "Bien! mon petit garçon, nous allons t'aider à monter ici." Lui jetant des *cordages*, elles lui disent: "Attache-toi le pied!" Et, tirant toutes les trois à l'autre bout de la corde, elles le montent à elles, les pieds en l'air et la tête en bas. Rendu en haut, elles lui demandent ensemble toutes les trois: "Voyons! laquelle de nous veux-tu épouser?" Il y en avait une de quinze ans, une de vingt ans et une de vingt-cinq ans. C'est à celle[4] de quinze ans qu'il se marie.

Le soir, quand il se couche, c'qu'il voit dans la chambre d'à côté? Trois lumières. Il demande à sa princesse: "Qu'est-ce que ça veut dire, ces trois lumières?" — "Bien, mon cher petit mari, ça me coûte de te le dire." — "Mais pourquoi donc?" — "Je vas te le dire; mais prends bien garde de 'me déclarer.' Ces deux lumières, ce sont des *ciarges*.[5] Ils sont la vie de mes sœurs; si tu tuais[6] ces deux lumières, mes sœurs tomberaient raide mortes." — "Et l'autre lumière?" — "C'est la vie de la vieille fée galeuse, qui est mariée au roi. Dans un plat, sur la table, sont les deux yeux qu'elle a arrachés à la princesse du roi. Si tu tuais cette chandelle, la vieille fée galeuse tomberait raide morte."

[1] Bientôt.
[2] I.e., une tache, un point.
[3] I.e., tout près.
[4] Fournier disait: "..*la* celle de..."
[5] Cierges.
[6] Éteignais.

Pendant la nuit, le jeune homme se lève et va tuer deux lumières, les sœurs de sa princesse. Puis il s'en revient se coucher tranquillement. *C*'qu'il aperçoit, au-dessus de son lit, le lendemain matin? Une poignée avec des cordes. "Dis-moi donc, ma femme, ce que ça veut dire?" — "Mon cher mari, tu n'aurais qu'à tirer *sur* ces poignées pour te trouver transporté à la porte du château du roi et de la vieille fée galeuse."

En se levant, la princesse va voir aux lumières, et trouve ses deux sœurs mortes. "Ah, mon cher mari, tu as tué mes sœurs?" — "Oui, ma femme! Si je ne les avais pas *eu* tuées, c'eût été mon malheur.[1] *A'ct'heure*, j'en suis débarrassé."

Comme le jeune homme va tirer *sur* les poignées en se souhaitant transporté avec le château rond à la porte du château de son père, la vieille fée galeuse se met à se plaindre en disant: "Ah, que je suis malade, mon mari! Mon *Gieu!*[2] que j'ai mal au ventre!" — "Mais, dit le roi, qu'as-tu donc, ma femme?" — "Ah, que je suis donc malade, Seigneur!" Le jeune homme entre et dit: "Tiens, ma vieille 'possédée!' C'est toi qui as arraché les deux yeux de ma mère en l'envoyant pour toujours dans la forêt. Aujourd'hui, j'ai ta vie dans ma main. Tu vas mourir." Il tue le cierge, et la fée tombe raide morte. "Mais, mon petit garçon, dit le roi, qu'as-tu fait là?" — "*Poupa*, aimez-vous mieux cette vieille fée galeuse que votre femme, une princesse? Venez avec moi, dans la forêt, chercher ma mère aveugle, pour la ramener." Tous les deux, ils s'en vont en voiture dans la forêt et arrivent à l'endroit où la princesse aveugle vit seule, dans une cabane. A sa mère le jeune homme remet les deux yeux qu'il a pris chez la fée; et voilà qu'elle recouvre la vue. Le roi la *pogne* par le cou et l'embrasse; vous pouvez bien vous l'imaginer elle était autrement plus belle que la vieille fée galeuse!

Revenus ensemble au château, le petit prince vécut toujours heureux avec la petite princesse du château rond de la mer Rouge, et le roi, avec sa femme. Prenez-en ma parole! Il n'eut jamais l'idée, depuis, de ramasser les serviettes, le long du chemin.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

57. LE SABRE MAGIQUE.[3]

Une fois, c'était un nommé Petit-Jean, dont le père était roi.

Pour tout héritage, Petit-Jean reçoit de son père un sabre coupant sept lieues à la ronde. Avec son sabre, il part à pied pour voyage.

[1] Le texte de Fournier, ici, est: "Si je les *avais pas eu* tuées, c'était mon malheur."

[2] Dieu.

[3] Conteur, Achille Fournier, qui apprit ce conte d'un Canadien, dans le New-Hampshire, il y a une trentaine d'années. Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915.

Le voilà qui entre dans un bois, où il y a bien long 'de traverse.' Toujours, après bien des journées, il arrive à une petite ville.

L'ennui le prenant, il veut revenir chez son père. Quand il s'informe du chemin à suivre, on lui répond: "Il y a deux chemins; le premier est le chemin ordinaire, mais l'autre a cinquante lieues de raccourci. Monsieur, prenez le chemin de raccourci; mais vous trouverez, à certains endroits, qu'il n'y a pas de pont sur les rivières." Petit-Jean répond: "Oui, je pique au raccourci; quand il me faudra un pont sur les rivières, je couperai avec mon sabre un gros arbre, qui me servira de pont."

Il part, marche et arrive à une grande rivière. Comme il n'y a pas de pont, avec son sabre il coupe deux arbres qu'il fait tomber de travers sur la rivière. S'en servant comme d'un pont, il traverse, marche encore, et arrive à une ville. Là, il s'en va à un hôtel et demande à loger. Ayant faim, il demande à manger au maître et dit: "Donnez-moi une *bolée* de *cortons*."[1] — "Mon pauvre ami, répond l'hôtelier, la viande ici est une chose bien rare; le roi n'est pas capable de garder d'animaux. Ses vaches et ses bœufs ont tous été détruits dans la forêt. Les armées qu'il a envoyées pour garder les animaux ont, elles aussi, toutes péri. C'est une chose bien curieuse et triste." Petit-Jean reprend: "Va dire au roi que s'il m'envoie dans la forêt garder ses animaux, il n'aura pas à craindre de malheur." L'hôtelier part et s'en va dire au roi: "Sire mon roi, il y a chez nous un nommé Petit-Jean qui prétend être capable de garder vos animaux, dans la forêt."

Le lendemain matin, le roi envoie ses valets chercher Petit-Jean. Aussitôt que Petit-Jean arrive, il demande: "Tu prétends être capable de garder mes vaches dans la forêt, toi?" — "Oui, sire le roi, la peur ne me connaît point." Il part avec le troupeau du roi, et s'en va vers la forêt. Les bœufs ont de la misère à marcher et les vaches *tricollent*[2] dans le chemin. Mais Petit-Jean les mène en criant: "*Hatohol, hatohol!*" Rendu dans la forêt, il s'*assit*[3] sur une souche, en gardant ses animaux. Fatigué d'être assis, à la fin, il part, et s'en va vers la montagne. En chemin, il aperçoit un petit bonhomme, près d'un ruisseau, qui se met les pieds dans l'eau, commence à grandir, et grandit à vue d'œil. Il grandit, grandit et devient si grand qu'il dépasse la montagne, en haut. C'était lui, cet être-là, qui détruisait les troupeaux et les armées du roi. Petit-Jean, qui n'a peur de rien, prend son sabre et se tenant sur le haut de la montagne, d'un coup de sabre, lui 'décolle la tête de sur ses épaules.' Redescendant de la montagne, il aperçoit un beau château, où il entre et rencontre trois princesses. "Mais, princesses, par quelle aventure êtes-

[1] Panne apprêtée; rillettes du pays.

[2] Chancellent.

[3] S'assied.

vous ici?"[1] — "Bien! répondent-elles, nous sommes 'gardées' par trois géants." — "Ah je sais *c'que* vous êtes *à'ct'heure.* Demain, je viendrai vous chercher, moi qui ai détruit le petit bonhomme qui grandissait en se mettant les pieds dans le *russeau.*[2] Demain, je ferai périr les géants."

Quand Petit-Jean ramène les vaches du roi au château, ce jour-là, elles ont du lait 'à plein.' "Sire le roi, demande Petit-Jean, vous n'avez pas de princesses?" Le roi répond: "J'avais trois filles, trois belles princesses. Mais je ne sais pas *où'c'*quelles sont. Il y a plus de dix ans qu'elles ont été enlevées." — "Je sais *ou'c'*qu'elles sont, moi. Elles ont été enlevées par trois géants, qui vivent dans le château de la montagne. Quelle récompense me donnerez-vous, sire le roi, si je me bats avec les géants et si je délivre vos princesses?" — "J'ai déjà essayé de faire détruire les géants par mes armées, mais sans réussir. Si tu délivres mes princesses, tu pourras épouser celle qui te plaira le plus."

Le lendemain matin, Petit-Jean part encore pour la forêt, avec ses vaches. Il y a là tellement de bonne herbe que les vaches se soûlent dans un 'rien de temps' et n'ont plus besoin de manger. Pendant ce temps-là, Petit-Jean s'en va de l'autre *bord* de la montagne, au château des géants. Les géants étant sortis, Petit-Jean se fourre sous une cuve. En arrivant, le soir, les géants disent: "Ça sent la viande fraîche! Qu'est-ce que ça veut dire, nos princesses?" — "Vous voyez bien que vous êtes fous, puisqu'il n'y a pas de viande fraîche, ici. Reposez-vous et dormez tranquilles."

Une fois les géants couchés et endormis, Petit-Jean sort de sous la cuve avec son sabre, et, dans un clin d'œil, il tue les trois géants. Aux prisonnières il dit: "Princesses, vous allez vous en venir avec moi, au château de votre père le roi." Et ils s'en vont tous les quatre au château du roi. "Laquelle de mes princesses veux-tu épouser?" demande le roi à Petit-Jean. Celui-ci répond: "C'est la plus jeune que j'épouse."

Pendant les noces, le roi donne à Petit-Jean son château et son royaume, en lui disant: "Ça te revient, puisque seul, avec ton sabre, tu as été capable de détruire ce qui avait causé la perte de toutes mes armées."

C'est tout.[3]

[1] Le texte du conteur ici, est: "Par quelle aventure *que* vous êtes *icite?*"

[2] Ruisseau.

[3] A en juger par la sécheresse de ce récit, il est évident que Fournier en avait oublié nombre de traits.

58. LES TROIS FRÈRES ET LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES.[1]

Une fois, c'est bon de vous dire, il y avait un roi.

Ses trois garçons, un jour, viennent lui dire: "*Poupa,* nous avons tous les trois décidé de partir. Donnez-nous chacun un chien, un poney, un lion et une fleur de votre rosier."[2] A chacun de ses fils le roi donne un chien, un poney, un lion et une rose.

Partis tous les trois en voyage, les frères arrivent à la fourche des quatre chemins.[3] L'un d'eux, nommé Petit-Jean, dit: "Vous, mes frères, restez ici à m'attendre. Je vous laisse ma fleur; gardez-la bien. Mais si elle vient à pâlir, accourez à mon secours." Ses frères y ayant consenti, il part et s'en va. Arrive chez un forgeron comme il n'y en a guère, de nos jours. Il se fait faire par le forgeron un sabre coupant *à* sept lieues à la ronde. Vingt piastres, c'est le prix que lui demande le forgeron.

Le sabre sur son épaule, Petit-Jean part et arrive dans une petite ville voisine. La ville est toute en deuil. Entrant chez un vieillard, il demande: "Mais pourquoi donc la ville est-elle toute en deuil?" Le vieillard répond: "Une des princesses du roi va être dévorée par la Bête-à-sept-têtes, demain matin, sur la plus haute montagne." Petit-Jean couche chez le vieux, cette nuit-là, et, le lendemain matin, il monte sur la haute montagne, où la princesse va être dévorée. "Belle princesse, dit-il, que faites-vous, ici?" Elle répond: "A tous les sept ans, la Bête-à-sept-têtes dévore une des princesses de mon père."—"Bien! moi, je suis venu combattre *avec* la Bête-à-sept-têtes. Si vous voulez promettre de m'épouser, je vas vous sauver la vie." La princesse répond: "Certainement, je le promets; et vous l'aurez bien gagné si, en tuant la bête, vous me sauvez la vie."

Tout à coup on entend un vacarme épouvantable. Voilà la Bête-à-sept-têtes qui, s'approchant, se fait un chemin à travers le bois et renverse les arbres sur son passage. Comme elle approche, Petit-Jean, du premier coup de sabre, lui abat cinq têtes. "Quartier pour un quart d'heure!" demande la Bête-à-sept-têtes. Le quart d'heure passé, la bête s'élance de nouveau. Petit-Jean, avec son sabre, envoie *revoler* à cent pieds en l'air les deux têtes qui lui restent. Aussitôt qu'il met son sabre sur le dos du [monstre], les têtes se fendent en quatre. "Princesse, dit-il, donnez-moi votre mouchoir de poche, pour que j'y mette les sept langues de la bête." Ayant enveloppé

[1] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Le conteur, Achille Fournier, dit avoir appris ce conte, il y a bien longtemps, de Jérémie Ouellet, aussi de Sainte-Anne.

[2] Voici le texte du conteur: "*On* voudrait avoir chacun un chien, chacun un poney... et chacun une fleur"...

[3] Fournier disait: "aux quatre fourches des chemins."

les langues dans le mouchoir, il ajoute: "Vous, princesse, retournez au château de votre père. Moi, je retourne chez le vieillard qui me loge." Et il part seul.

En chemin, la princesse rencontre le charbonnier du roi, qui dit: "*C'*que c'est que ça? Tu devais être dévorée ce matin par la Bête-à-sept-têtes, et te voilà?" Avant qu'elle puisse tout lui expliquer, le charbonnier reprend: "Il faut que tu déclares à ton père que c'est moi qui t'ai délivrée et qui ai tué la bête; autrement, je te fais mourir." Il faut bien qu'elle le lui promette! Toujours *qu'*elle part avec lui, dans son tombereau, et remonte à la montagne. Là, il prend les sept têtes de la bête, les met dans le tombereau et redescend au château du roi. "Sire le roi, c'est moi qui ai délivré votre princesse et qui ai tué la Bête-à-sept-têtes avec ma pelle et mon pic." N'en revenant pas,[1] le roi dit: "Et moi qui ai envoyé une centaine d'armées pour la détruire, sans y jamais arriver!"

C'est donc le charbonnier, qui prétend avoir délivré la princesse, qui l'a gagnée et qui va l'épouser.

Quand les noces commencent, Petit-Jean dit à son chien: "Va me *q'ri* le plus beau rôti qui se trouve sur la table de noces, chez le roi." A la porte, le chien gratte et *sile.* La princesse dit: "Laissez-le donc entrer." Après avoir regardé le chien, la princesse va trouver son père le roi: "*Poupa,* voulez-vous m'accorder une grâce?" — "Qu'est-ce que c'est donc, ma fille?" — "Donnez-moi le plus beau rôti sur votre table." — "Foi de roi, prends-le." Prend le rôti sur la table, sort et va l'accrocher au cou du chien, qui repart et va trouver son maître.

Une fois le chien revenu, Petit-Jean dit à son petit poney:[2] "Toi, va chez le roi, me chercher le plus beau pain qui se trouve sur sa table." Quand le petit poney cogne à la porte du château, la princesse le fait entrer. L'ayant regardé, elle part et va trouver son père: "*Poupa,* une deuxième grâce: je voudrais le plus beau pain qui se trouve sur votre table." — "Foi de roi, prends-le encore." Elle le prend, sort et va l'accrocher au cou du petit poney, qui s'en retourne à son maître.

Petit-Jean dit alors à son lion: "Toi, va me chercher la plus belle bouteille de champagne sur la table du roi." Quand le lion arrive au château, en grondant, on lui ouvre la porte. Le lion entre et s'approche du roi, qui a quasiment peur. "Mon père, dit la princesse, prenez garde de vous faire dévorer. Donnez-moi pour lui la plus belle bouteille de champagne sur votre table." — "Foi de roi, donnez'*i.*" A ses valets le roi dit: "Vous autres, allez voir où *c'*que[3] va tout ce manger-là. Il y a quelque chose qui ne va pas." Les valets partent sur les traces du lion et arrivent chez Petit-Jean. En en-

[1] De surprise.

[2] Fournier prononçait *pâné*

[3] Où est-ce que...

trant, les valets disent: "Qu'est-ce que ça veut dire? Vous faites tout *charrier* le manger du roi." Petit-Jean répond sans se déranger: "Allez dire au roi qu'il vienne me trouver, s'il a affaire à moi. Ce n'est pas à vous autres, mais au roi que je parlerai." Les valets répètent ça au roi, qui s'en va tout droit chez Petit-Jean. "Dis-moi donc ce que ça veut dire? Tu fais tout *charrier* mon manger, ce matin?" — "Sire le roi, pourquoi n'avez-vous pas fait inviter ce vieux-ci à votre fête? Il faut qu'il mange lui *étou* et qu'il se sente des noces,[1] comme tout le monde que vous avez invité." Le roi répond: "Vous viendrez tous les deux, *à* soir, et vous souperez au château."

Le soir arrivé, Petit-Jean emmène le vieux avec lui, et il entre au château avec le sabre sur son épaule. Entré, il plante le sabre dans le mur, près de la porte. Le château en branle[2] — c[e n]'était pas qu'un petit sabre!

Pendant le souper, Petit-Jean dit: "*A'ct'heure,* sire le roi, faites conter son histoire à votre charbonnier. Mais auparavant, faites condamner tout,[3] pour que personne ne sorte d'ici." Le roi dit: "Mon petit charbonnier, conte-nous ton histoire." Le charbonnier commence: "Sire le roi, c'est moi qui ai détruit la Bête-à-sept-têtes avec ma pelle et mon pic. Et j'en ai rapporté les sept têtes dans mon tombereau." — "Sire le roi, dit Petit-Jean, *c'est-i* la coutume, ça? Avez-vous déjà vu des têtes sans langue? Celui qui aurait les sept langues serait-il plus *crèyabe*[4] que celui qui a les sept têtes?" Comme les sept têtes de la bête sont sur la table, dans un grand plat d'or rempli d'eau, Petit-Jean les *vire* dans le plat, et il fait voir que, dans leur gueule, il n'y a pas de langue. Il répète: "Sire le roi, celui qui aurait les langues serait-il le plus *crèyabe?*" — "*Ben sûr!*" répond le roi. Petit-Jean prend les sept langues dans son mouchoir, et les remet dans les sept gueules, telles qu'elles étaient. Le roi dit: "Ah oui! celui qui a les sept langues est bien plus croyable que celui qui a les sept têtes."—"Ah, ah! hein, hein, hein!... Sire le roi!" dit le charbonnier, en se tenant le ventre à deux mains et en grimaçant, ..."Sire le roi! j'ai les 'coliques cordées.' Laissez-moi sortir d'ici?" — "Personne n'ira dehors *icite, à* soir; parole de roi! personne n'ira dehors." Se tournant vers Petit-Jean, il lui demande: "*A'ct'heure,* qu'est-ce que tu lui *ordonnes,*[5] au charbonnier?" — "C'est moi qui va le mettre en fricassée. Je vas le détruire comme j'ai détruit la Bête-à-sept-têtes." Prenant son sabre, dans un clin d'œil, il le met en charpie. A la place du charbonnier, c'est lui qui épouse la princesse.

[1] Fournier disait: "de la noce."
[2] Fournier dit: "Le château *n*'en branle."
[3] Condamner les portes et les fenêtres.
[4] Croyable.
[5] Dans le sens de "à quoi le condamnes-tu?"

Le soir, dans sa chambre, il plante son sabre dans le milieu du lit: "Qu'est-ce que ça veut dire? demande la princesse; tu as planté ton sabre dans le milieu du lit." Il répond: "Mais pourquoi cette petite lumière que je vois, là?" — "Tous *les ceuses*[1] qui s'en sont approchés, répond la princesse, n'en sont point revenus." Une fois la princesse endormie, Petit-Jean se lève et s'en va voir la petite lumière. *C'*qu'il y a, là? Une vieille magicienne qui, d'une voix claire, lui dit: "Tiens, Petit-Jean, prends donc cette *tite*[2] corde et touche donc à ces *tis* animaux." Petit-Jean prend la petite corde et met la main sur les petits animaux. Le voilà *amorphosé*[3] en masse de sel, incapable d'en sortir.

Là-bas, à la fourche des chemins, ses frères voient pâlir la rose de Petit-Jean. Un de ses frères dit: "Je vas à son secours." Allant chez le même forgeron, lui aussi se fait forger un sabre coupant *à* sept lieues à la ronde.

Après avoir passé chez le vieux qui avait logé son frère, il se rend au château du roi. Il ressemblait tellement à Petit-Jean — les trois frères se ressemblaient comme trois gouttes d'eau — que, le voyant entrer, la princesse dit: "Voyons, mon cher mari, d'où *c'*que tu viens donc?" Faisant semblant de rien et lui laissant croire qu'il est Petit-Jean, il répond: "Je reviens de faire un tour dans la ville, pour m'amuser, comme il n'y a rien à faire ici."

Le soir venu, lui aussi plante son sabre dans le milieu du lit. La princesse dit: "Mon cher mari, pourquoi plantes-tu ton sabre dans le milieu du lit?" — "Pourquoi cette petite lumière-là?" demande-t-il. Elle répond: "Mais je te l'ai dit, hier soir: tous ceux qui y vont voir n'en reviennent point." Quand la princesse est endormie, lui aussi s'en va voir la lumière. Il arrive chez la vieille magicienne, qui dit [de sa voix criarde et grêle]:[4] "Prends donc cette *tite* corde et touche donc à ces *tis* animaux." Prend la petite corde et touche aux petits animaux. Le voilà *amorphosé* en masse de sel.

Comme il avait, lui aussi, laissé sa rose à son frère, à la fourche des chemins, la rose pâlit.

Voyant ça, le troisième et dernier frère part, se rend chez le même forgeron et se fait faire un sabre coupant *à* sept lieues à la ronde. Le forgeron dit: "Il vous en faut donc bien, de ces sabres-là, vous autres!" — "N'importe! il nous en faut encore un."

Quand, comme son frère, il arrive chez le roi, la princesse dit: "Mon cher mari! mais, *t'*es toujours parti; tu ne restes pas avec ta femme. Je ne t'aurais jamais cru *si trotteux* que ça." — "Tais-toi donc, ma femme! J'ai bien des affaires à régler, et je n'ai pas encore assez de temps, dans le jour."

[1] Ceux. [2] Petite. [3] Métamorphosé.
[4] Le conteur ici imitait d'une manière comique la voix de la sorcière.

Le soir, comme ses frères, il plante son sabre dans le milieu du lit. "Mais, mon mari! pourquoi plantes-tu toujours ton sabre dans le milieu du lit?" — "Ma femme, quelle est cette petite lumière que je vois là?" — "Ça fait déjà deux fois que je te le dis, et tu me le redemandes toujours. Tous ceux qui vont voir cette petite lumière n'en reviennent jamais. La vieille sorcière les métamorphose en masses de sel."

Quand la princesse est endormie, le jeune homme va voir la petite lumière. La vieille lui dit de sa voix grêle: "Prends donc cette *tite* corde et touche à ces *tis* animaux." Il répond: "Arrête un peu, toi! Je ne suis pas pour toucher à tes petits animaux." Siffle *après* son lion et son chien; et, quand ils *ressoudent,* il leur dit: "Mon chien, mon lion, dévorez-la.... Mais attendez un petit brin. Toi, vieille sorcière, il faut que tu fasses revenir mes frères." Elle répond: "Prends le petit pot de graisse dans l'armoire et frottes-en les petites buttes que tu vois là." Prend le petit pot de graisse et frotte les buttes. Voilà ses frères délivrés et bien contents. Le lion et le chien ne font de la sorcière qu'une gueulée.

"Tiens! se disent les trois frères, nous nous ressemblons tant que la princesse ne pourra peut-être pas dire qui est son mari. Allons la voir, et ne lui disons pas qui est Petit-Jean." Comme ils arrivent au château, chez la princesse: "Qui est votre mari, belle princesse? Pouvez-vous le dire?" Elle hésite et ne sait qui prendre, puisqu'ils e ressemblent comme trois gouttes d'eau. Petit-Jean lui fait un clin-d'œil. Elle dit: "*C'ti-là*[1] est mon mari." — "Ah, mon bougre, tu lui as fait un clin-d'œil!" — "Oui, gredins[2] que vous êtes! Je ne voulais pas la mettre si en peine."

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

59. LE CONTE DE FESSE-BEN.[3]

Une fois, c'était un vieux et une vieille. Leur seul enfant était un petit garçon; Fesse-ben, c'était son nom.

A l'âge de sept ans, Fesse-ben n'*avait* pas encore sorti de la maison. Son père, un jour, dit: "Fesse-ben, viens avec moi dans les bois chercher une petite brassée de branches, pour faire du feu." Parti avec son père, le petit garçon le suit à la forêt. Dans la forêt, son père lui casse une brassée de branches. "Tiens, mon petit garçon! apporte ça à ta mère, qu'elle fasse cuire de la bouillie, aujourd'hui." — "*Ben, poupa,* allez donc la porter, votre brassée de branches. Moi, je vas m'en casser une, et je vous rejoindrai *betô.*" Le père parti pour la

[1] Pour "ce petit-là." [2] Fournier prononçait "*gueurdin.*"

[3] Récité par Narcisse Thiboutot, à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Thiboutôt dit avoir appris ce conte à Sainte-Anne; mais il ne se souvient pas de qui.

maison, Fesse-ben entre dans la 'sucrerie,'[1] arrache six érables, les attache en une botte qu'il met sur son dos, et il descend chez son père. En arrivant *à ras* la maison, il jette sa botte d'érables à terre; la terre en branle — six érables, imaginez-vous, ça fait un tas de bois! "Dis-moi donc! crie le bonhomme son père, mon petit garçon, pourquoi en as-tu tant descendu?"[2] — "*Ben, poupa,* on va *pt'êt'ben* en avoir assez pour sept ans." Ils se mettent tous deux à débiter et à fendre ce bois. Me croirez-vous? Débité et fendu, ils en eurent pour sept ans, à brûler ce bois.

Au bout de sept ans, Fesse-ben a donc quatorze ans. Son père lui dit: "Mon petit Fesse-ben, allons chercher une brassée de bois, ce matin." Ils partent ensemble pour la forêt. Dans la 'sucrerie,' le père casse une petite brassée de branches, et dit: "Tiens, Fesse-ben, apporte ça!" L'enfant répond: "Allez-vous-en avec votre brassée. Moi, je vas m'en casser une." Le bonhomme parti, Fesse-ben arrache douze érables d'un tour de main, attache les érables en une botte, met la botte d'érables sur son dos, et descend chez son père. Arrivé à la maison, il lâche la botte d'érables *à ras* la maison, ce qui fait un vacarme effrayant. Des branches tombent sur la couverture, écrasent la couverture. La maison *tumbe à* terre! Le bonhomme et sa vieille, dans la maison, se font écraser, *badame!* Courant vitement chez le voisin, Fesse-ben dit: "*Quand on pense!*[3] En arrivant avec ma petite brassée d'érables, j'ai bien brisé la maison. Mon père et ma mère, je le *cré ben,* sont écrasés." — "Vas-y voir, toujours; dépêche-toi!" répond le voisin. S'approchant de la maison écroulée, Fesse-ben regarde, relève les débris et les fait *revoler* dans le champ d'à côté. Son père et sa mère, il les trouve écrasés. Le voisin à qui il va le dire répond: "Un beau gars! tu fais bien mieux de partir et de ne jamais te remontrer ici, parce qu'on va te prendre et t'emprisonner." — "Ah! il n'y a pas de danger qu'ils me prennent. Je me sauve!" Il part, marche, marche.

En chemin, il apprend que le roi du canton a besoin d'hommes. Arrive chez le roi, à qui il demande: "Monsieur le roi, vous avez besoin d'un homme 'engagé'? Comment-c'que vous payez?" — "Je paye cinquante sous par jour." — "C'est bon! *m'a*[4] travailler ici."

Le roi, le lendemain matin, lui demande: "Ton nom?" Il répond: "Je m'appelle Fesse-ben." — "Tu t'appelles Fesse-ben, toi? Je n'ai jamais encore entendu ce nom-là." — "Ça se peut *ben.*" — "Comme ça, mon Fesse-ben, tu vas aller faire des fosses, aujourd'hui, avec

[1] Au Canada, ce mot a pris le sens de forêt ou bois d'érables où l'on fait le 'sucre du pays.'

[2] Ici et dans d'autres contes, on peut remarquer que les paysans canadiens parlent du haut et du bas de leurs fermes. Cela vient probablement du fait que la plupart d'entre eux vivaient d'abord le long des vallées.

[3] Sens: "Qui l'aurait cru!"

[4] I.e., Je m'en vas...

mon homme." Fesse-ben part et s'en va travailler. Comme la terre est pas mal dure à 'manœuvrer,' la pelle ne résiste pas longtemps au bras de Fesse-ben; casse la pelle. "S'il n'a pas de meilleures pelles que celle-là, dit Fesse-ben, moi, je ne suis pas pour m'amuser longtemps ici." S'en allant trouver le roi, il dit: "*Cou'don,* vos pelles sont bonnes à rien, pour travailler aux fosses." — "Comment, mes pelles sont bonnes à rien? Mon homme a toujours travaillé avec ces pelles-là."—"Si elles sont bonnes pour lui, moi, je trouve qu'elles ne valent rien." — "Eh bien! va t'en faire faire une à ton goût, chez le *forgeon.*"[1] Fesse-ben s'en va chez le forgeron, se fait faire une pelle pesant cinq cent livres. S'en allant les montrer à son maître, il dit: "Tiens, monsieur le roi, *à'ct'heure* je suis *grèyé* à mon goût pour travailler aux fosses." — "Puisque tu es si bien *grèyé,* tu vas aller creuser une fontaine dans le rocher." — "Oui, mais avant de creuser cette fontaine, monsieur le roi, il va falloir faire un marché." — "Quel marché veux-tu faire?" — "Le marché que je veux faire avec vous? Quand j'aurai travaillé ici pour vous pendant un an, je vous donnerai une claque au derrière, au bout de l'année." Le roi répond: "C'est un marché bien aisé; j'accepte." Fesse-ben ajoute: "Puisque le marché est passé entre nous, il faut en faire un papier." Une fois le papier fait, le roi dit: "*A'ct'heure,* tu vas aller creuser ta fontaine dans le rocher."

Fesse-ben, la première journée, fait une fontaine de vingt pieds *de creux* et de quinze pieds *de rond,* dans le roc. Mais il n'y a pas une goutte d'eau. Quand le soir, il rapporte ça au roi, le roi répond: "*C'est rien!* travaille toujours là tant que tu n'auras pas trouvé l'eau, quand même ça serait à deux cents pieds *de creux.*" L'intention du roi, c'est de faire périr Fesse-ben en remplissant la fontaine sur lui — il avait peur de lui, et voulait s'en débarrasser. Quand Fesse-ben est à travailler dans la fontaine la deuxième journée, le roi envoie quinze hommes pour *débouler*[2] la terre sur sa tête, quand il est au fond. Voyant la terre qui *déboule,* Fesse-ben saute dehors et va dire au roi: "Monsieur le roi, vous n'avez pas enfermé vos poules, *à* matin. Elles sont là à gratter au bord de la fontaine, me *déboulant* du sable dans les yeux." — "*C'est rien!* répond le roi; s'ils ne les ont pas renfermés, je vas aller y aller voir." Voyant qu'il ne peut pas faire périr Fesse-ben, dans la fontaine, le roi se dit: "Il faut trouver un autre moyen."

La nouvelle courait que, dans une 'paroisse' voisine, sept diables s'étaient emparés d'un moulin à farine. Le roi se dit: "Fesse-ben, mets du grain dans des poches, attelle le bœuf, et va au moulin faire moudre le grain." Ayant mis du grain dans les poches, Fesse-ben attelle le bœuf et s'en va au moulin. Au moulin, la porte est fermée.

[1] Pour "forgeron."

[2] I.e., descend, tombe en roulant; vient de "dé" et de "boule" (n. f.).

Cogne à la porte. "Le meunier, lève-toi!" Ça ne se lève pas; personne n'ouvre la porte. "Ah, ah! il dit, arrête un peu! Si tu ne te lèves pas, je défonce la porte." Défonce la porte, entre son grain et se met à le moudre lui-même. Comme il achève de moudre son grain, il entend un train épouvantable dans la chambre voisine. "Quand j'aurai chargé mes poches de farine, se dit Fesse-ben, j'irai voir ce qui se passe là." En arrivant à sa charette, c'qu'il trouve? Le bœuf *pleumé*[1] et la viande toute mangée. La peau et les os, c'est tout ce qui reste. "Ah! dit Fesse-ben, ce sont les meuniers qui s'amusent; ils ont *pleumé* mon bœuf; mais ils n'auront pas tant de plaisir[2] *betô*, quand j'irai les voir." Cogne à la porte: "*R*ouvrez-moi la porte!" Personne ne veut ouvrir. Donne un coup de genou dans la porte, qui défonce. Les diables tous ensemble se jettent sur lui. En *pognant* un par la queue, il l'entraîne dehors en disant: "C'est toi qui a *pleumé* mon bœuf ? Je vas t'atteler à sa place, à la charrette." Comme les six autres diables courent après lui, il les attrape tous, et les attachant par la queue, il les attelle à la charrette. Les frappant avec une canne, il crie: "Mes maudits! si vous avez *pleumé* mon bœuf, vous allez ramener ma charge de farine."

Le roi, au château, voit arriver les sept diables attelés à la charrette. Il crie: "Fesse-ben, lâche ça, lâche ça!" — "Comment, lâcher ça? Pensez-vous qu'au moulin on *pleumera* mon bœuf et que je reviendrai sans farine?" Le roi demande: "Mais pourquoi as-tu emmené ces diables-là ici?" — "Monsieur le roi, ils ont tué et mangé mon bœuf; il n'en restait plus que la peau et les os. Comme je ne voulais pas rapporter la farine à mon cou, je les ai attelés. *A'ct'heure,* il faut qu'ils me promettent, avant de repartir, de ne plus mettre les pieds dans ce moulin." Aussitôt qu'il commence à leur donner la volée, les diables promettent de ne plus retourner au moulin.

Dans ce temps-là, le roi entendit conter qu'il y avait la Bête-à-renifler, dans un moulin à carder. Il se dit: "C'est là qu'il faut envoyer Fesse-Ben, pour le faire détruire. Il faut que je m'en défasse avant la fin de l'année; autrement, je serais un homme mort." Donnant de la laine à Fesse-ben, il dit: "Va la porter au moulin à carder; et tu attendras qu'elle soit prête, pour la rapporter." Prenant le *tapon*[3] de laine sous son bras, il part pour le moulin à carder. Mais ce n'est pas un moulin à carder : c'est la Bête-à-renifler. Elle n'avait que des petites narines, cette bête-là! Elle lui renifle sa laine. Elle aurait pu renifler une grange toute ronde. "Vous êtes trop pressés, les gens du moulin, dit Fesse-ben. J'ai peur que vous ne le soyez pas autant à me remettre ma laine." Après avoir un peu attendu, il dit: "Donne-moi ma laine; elle doit être *écardée*. Vous aviez l'air si pressés d'avoir

[1] Écorché.
[2] Ici Thiboutot se sert du mot anglais "fun."
[3] Pour "paquet."

ma laine que l'ouvrage n'a pas dû retarder." Pas de réponse. Ne voyant personne, Fesse-ben dit: "Eh *ben!* je vas le rapporter sur mon dos, le moulin à carder. Ça sera plus commode pour l'année prochaine." Prend la Bête-à-renifler et se la met sur le dos — Il était fort, cet animal! bien plus fort que moi! Fesse-ben n'est pas encore arrivé à sept lieues de chez son maître que le château du roi veut se défaire. Ça *n'*en fait, un vent! Le château veut partir. Le roi envoie du monde dire à Fesse-ben: "Lâchez donc cette bête-là, au nom de monsieur le roi!" Fesse-ben répond: "Ça ne presse pas; c'est le moulin à carder que je rapporte pour qu'il ne soit pas aussi loin, l'année prochaine. C'est pour ça que je le rapproche." — "Lâche ça, lâche ça! disent les gens; ne viens pas plus près: le château du roi veut se briser!" Lâchant la bête à terre, Fesse-ben s'en va trouver le roi. "*Cou'don,* dit le roi, en voilà des jeux pour faire briser mon château!" — "Quels jeux?" — "Oui, tu rapportais la Bête-à-renifler, et mon château voulait se défaire, tellement elle reniflait." Fesse-ben répond: "Savez-vous ce qu'elle a fait? Elle a reniflé mon *tapon* de laine. Il me fallait donc rapporter la bête pour avoir la laine." — "C'est bon, c'est bon! dit le roi, va de suite la reporter où tu l'as prise, cette 'affaire-là.' [1] Ça renifle tellement que mon château en craque *su* tous les sens."

Ce n'est pas tout. Comme le roi partait en guerre contre un pays voisin, il dit, le lendemain: "Fesse-ben, tu vas aller à ma place porter le pavillon, à la tête de mon armée." — "Monsieur le roi, si vous m'envoyez à votre place, tâchez de me donner un vieux cheval; je ne veux pas être trop bien *grèyé* de chevaux." En partant pour la bataille, le roi veut lui donner une carabine. "Le roi, je n'ai pas besoin de ça," répond Fesse-ben. Et le *vlon* [2] parti pour aller à la rencontre de l'ennemi. Quand il en approche, il prend son cheval par la queue, et, se lançant dans les rangs de l'armée ennemie, pan, pan! son cheval à la main, il frappe de tous côtés, et il tue tous les ennemis 'à noir.' [3] Quand il n'en reste plus qu'une couple, des fuyards, il se regarde dans les mains: "Ah! il dit, il ne me reste plus que la queue de mon vieux cheval: le reste est tout usé! Quant à ces deux-là? Je les laisse aller." La guerre finit *d'en par* là. Fesse-ben rapporte le pavillon d'honneur. [4] Le voyant revenir, le roi n''est pas rougeaud,' [5] et il se dit: "S'il faut qu'il reste ici jusqu'à la fin et me donne une claque au derrière, *m'a prendre le bord.*" [6]

Il lui vient à l'idée d'envoyer Fesse-ben à un endroit dangereux, dont il a entendu parler; c'est à une bâtisse remplie d'or et d'argent, et

[1] I.e., chose-là, c'est-à-dire la bête.

[2] Voilà.

[3] I.e., sans exception.

[4] La victoire.

[5] 'Rassuré,' i.e., il est saisi de frayeur.

[6] Dans le sens de "c'en est fini de moi;" expression souvent usitée parmi les paysans.

gardée tout le tour par des renforts, et *ben grèyée* de canons. Donnant deux poches à Fesse-ben, le roi dit: "Va me chercher une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent à la bâtisse aux renforts. En y entrant tu donneras cette lettre au premier." [1] Fesse-ben prend la lettre et part à pied pour chercher une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent. Avant de le laisser entrer on lui demande quelle affaire il a. Il remet la lettre, où le roi a écrit: "Tuez-le au plus vite!" On lui ferme la porte au nez. Voilà le canon et les fusils qui tirent sur lui. Les balles et les boulets lui glissent sur le ventre en s'aplatissant — il avait la peau du ventre dure comme [celle d'une] puce. [2] Il crie: "Tenez-vous tranquilles, mes polissons! Je n'aime pas qu'on me lance des pois, moi," Le chef dit à ses hommes: "*Ayé!* Tirez, et tuez-le! le roi le demande." Les balles sifflent et lui pètent dans le visage et partout; mais ce monsieur a la peau dure, *certain!* Il brise la porte avec son genou, entre, prend une *pochetée* d'or et une *pochetée* d'argent, et il revient les donner au roi. Le voyant arriver, le roi se dit: "Mais, comment ça se fait, ils ne l'ont toujours pas tué?"

Il n'y a plus que deux jours avant que l'année soit finie. C'est pourquoi le roi n'a pas grand'façon, et il évente, se demandant quoi faire.

Le bout de l'année arrivé, Fesse-ben dit au roi: "Monsieur le roi, il y a un an *à* matin qu'on a passé un marché." Le roi répond: "Si tu aimes mieux, Fesse-ben, *m'a* te donner la *pochetée* d'or et la *pochetée* d'argent plutôt que de me laisser donner une claque au derrière." — "Ah, monsieur le roi! pour une 'parole de roi!' je ne trouve pas que vous teniez beaucoup à votre honneur." — "J'aime mieux..." Tout en parlant, il se retourne vers la porte, où un *quêteux s'adonne* à rentrer. "Bon *quêteux*, comment *c'*que tu demandes pour te laisser donner une claque au derrière par cet homme?" — "Donnez-moi trente sous; ça sera assez." Le roi dit: "Ah, je vas vous donner cinq piastres." — "Monsieur le roi, vous êtes *ben* charitable!" Au *quêteux* Fesse-ben dit: "Venez, monsieur le *quêteux*, si vous êtes prêt. Mon temps ici est fini, et je vas vous donner ça de suite, avant de partir." Pendant qu'il emmène le quêteux sur la *galerie*, le roi et la reine s'en vont regarder à la fenêtre. "Etes-vous prêt?" demande Fesse-ben. Le *quêteux* répond: "Oui." Fesse-ben ajoute: "Pliez-vous un peu en vous mettant les mains sur les genoux, pour me donner une chance." Fesse-ben lui 'pousse une claque au' derrière, et voilà le *quêteux* parti à monter dans les airs, si loin qu'on l'a perdu de vue. Est-il revenu? Je ne le sais pas. L'avez-vous revu, vous autres? Moi qui suis resté ici, je ne l'ai jamais rencontré depuis.

[1] Chef, maître.
[2] Thiboutot disait "dur comme une puce."

60. LE COQ, LA POULE ET LA VACHE.[1]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était[2] un vieux et une vieille, des bûcherons qui avaient trois petites filles.

Avant de partir pour la forêt, le bûcheron dit: "Ma femme, tu enverras une des petites filles me porter à dîner, à midi." La mère envoie donc la plus grande des petites filles porter à dîner à son père.

En s'en allant, le long du chemin, l'enfant se met à jouer avec des fleurs et s'éloigne du sentier. Elle s'écarte et, en cherchant son chemin, elle arrive à une petite maison où vit un vieillard dont la grande barbe blanche traîne quasiment à terre. Comme la nuit est proche, la petite fille demande: "Grand-père, je pourrais-*t'i* avoir à loger ici, *à* soir?" — "Oui, ma petite fille. Mais aujourd'hui, j'ai oublié de donner à dîner au petit coq, à la petite poule et à la vache. Va les soigner pour moi, et demande-leur si tu peux coucher ici." Partie pour leur donner à manger, la petite fille oublie de le faire; et quand elle leur demande: "Je peux-*t'i* avoir à loger ici, *à* soir?" ils répondent: "Non!" et tous trois ils disent: "Puisque tu as oublié de nous donner à manger, nous allons te mettre dans les basses-fosses, à la cave." C'est ce qu'ils font.

Quand le vieux bûcheron revient chez lui, le soir, il dit: "Ma femme, tu ne m'as pas envoyé à dîner, aujourd'hui, et j'ai eu à m'en passer." — "Mais oui! j'ai envoyé notre petite fille. Elle ne s'est donc pas rendue à toi?" — "Non, je ne l'ai pas vue." — "C'est une chose bien curieuse!"

Avant de repartir pour bûcher, le lendemain, le bûcheron dit: "Envoie-moi une petite fille avec mon dîner, à midi."

La deuxième des petites filles s'en va porter à manger à son père. Mais, elle aussi s'écarte en jouant avec des fleurs, le long du chemin. En marchant, elle arrive à la petite maison du vieillard à la longue barbe, elle entre, et elle voit le vieillard assis sur une chaise. "Monsieur, je pourrais-*t'i* avoir à loger, ici?" — "Oui, ma petite fille. Mais n'oublie pas d'aller donner à dîner à la petite poule, au petit coq et à la vache." Malgré sa promesse, la petite fille l'oublie comme sa sœur, et quand, le soir, elle va leur demander: "Est-ce que je pourrais coucher ici?" le petit coq et la petite poule répondent: "Puisque tu as oublié de nous donner à dîner, tu ne pourras pas coucher ici. Mais tu vas aller rejoindre ta sœur, dans les basses-fosses, à la cave."

En revenant à la maison, le soir, le bûcheron dit: "Ma femme, tu ne m'as pas envoyé porter à dîner, aujourd'hui?" — "Mais oui; j'ai

[1] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Conteur, Achille Fournier, qui a récemment appris ce conte d'un Canadien de la rive nord du Saint-Laurent.

[2] Le texte de Fournier, dans cette formule est habituellement: "Une fois, *c'était* bon de vous dire, c'était un vieux et une vieille..."

envoyé la seconde de nos petites filles." Le père dit: "Cette pauvre enfant, elle a dû s'écarter, je *cré ben*."

Le lendemain, le bûcheron part encore pour la forêt en disant: "Aujourd'hui, ne manque pas de m'envoyer porter à dîner par la dernière de nos petites filles."

La mère envoie donc sa dernière petite fille. Tout se passe de la même manière; l'enfant s'écarte en jouant avec des fleurs, et elle arrive chez le même vieillard. "Je pourrais-*t'i* avoir à loger ici, *à* soir?" demande-t-elle. Le vieillard dit: "Oui, mais n'oublie pas de soigner mon coq, ma poule et ma vache." A midi, l'enfant demande: "Où avez-vous mis le grain pour soigner les animaux?" Quand le vieillard lui a donné le grain, elle s'en va soigner le petit coq, la petite poule et la vache.

Le soir, elle demande à coucher au petit coq et à la petite poule, qui répondent: "Va coucher dans cette chambre, là." Elle va donc y coucher.

Durant la nuit, elle entend un train épouvantable. En se réveillant, elle pense: "Dis-moi donc ce qui se passe ici? [1] J'ai peur!" Le train cesse, et elle s'endort.

Quand elle se réveille, le lendemain matin, elle se trouve dans un beau château, le plus beau des châteaux. Le vieillard à grand'barbe? C'était un beau prince métamorphosé, qui, revenu à lui, dit: "Tiens, ma petite fille, c'est toi qui m'a délivré. J'étais *amorphosé*, mais je suis revenue parce que tu n'as pas oublié comme les autres de donner à manger à mon petit coq, à ma petite poule et à ma vache. *A'ct'heure*, va à la cave chercher tes deux petites sœurs." A la cave, la petite fille retrouve ses deux sœurs, qu'elle ramène avec elle. Le beau prince lui dit: "C'est toi qui m'a délivré, moi et mon château. Il faut donc s'épouser." Il l'amène visiter son château, le plus beau des châteaux, tout *grèyé* en or et en argent; et il lui dit: "Ma belle petite fille, tout ça t'appartient."

Ils se sont donc mariés et ils ont toujours vécu heureux. Et moi ils m'ont envoyé vous le raconter. [2]

61. LE PETIT TEIGNEUX. [3]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un vieux et une vieille qui restaient dans un bois. Quand ils firent l'"achat' d'un petit garçon, ils l'appelèrent Petit-Jean.

[1] Fournier dit "dans ce château," bien que, plus haut, il ait dit "petite maison."

[2] Il est évident que cette version est très abregée. La raison en est sans doute que Fournier, suivant son propre aveu, ne peut plus aujourd'hui retenir un conte aussi facilement que dans son enfance.

[3] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Conteur, Georges-S. Pelletier.

Petit-Jean commence à grandir. Comme il grandit pas mal vite, il se trouve joliment grand quand, un jour, son père meurt.

Restant seule dans la forêt, la vieille et son petit garçon sont tellement pauvres qu'ils ne vivent que de racines et d'herbages.

Petit-Jean, un bon matin, dit à sa mère: "Il faut que je parte." Ayant mis le petit *habillement* que sa mère lui *grèye*, il part et file dans la forêt.

Après avoir marché une couple de jours, qu'est-ce qu'il rencontre? Une bonne vieille fée. "Dis-moi donc où *c'que* tu vas, mon petit ver de terre?" — "*Parlez m'en pas!* je suis parti de chez nous pour m'engager, afin de gagner ma vie et celle de ma mère." — "Puisque c'est de même, je vas te laisser passer. Mais, jamais je ne laisse passer personne dans cette forêt." Quand Petit-Jean s'éloigne, la fée le rappelle et lui donne une petite canne *de souhaite-vertu* [1] en disant: "Tout ce que tu souhaiteras avec cette petite canne sera accordé." Avec sa canne, Petit-Jean prend la forêt et file.

Pas loin de là, *ce qu*'il aperçoit? Un grand trou sans fond. S'en approchant, il se penche au-dessus et se met à regarder. "Eh *misère!* il se dit, ça m'a l'air *ben* creux! Si j'allais voir au fond, je me demande ce que j'y trouverais." Avec sa petite canne à *souhaite-vertu* il se souhaite dans le fond du trou. Dans un 'rien de temps,' le voilà rendu. Rendu, il se trouve en plein milieu d'un beau 'chemin du roi,' conduisant à un château sur une montagne. Prenant le *montage,* [2] il monte, monte, et arrive au château le plus beau du monde, en or qui reluit au soleil. Mais, on n'y voit personne. Aussitôt entré, Petit-Jean commence à tout visiter, une salle après l'autre. Dans une salle, il voit sept chaises rangées alentour. Il s'assied sur une chaise. Après une *escousse,* [3] il entend un train 'de sorcier.' [4] Qu'est-ce qui arrive? Sept géants qui descendent aussi vite que ça 'peut porter.' [5] Voilà Petit-Jean qui se fourre sous une chaise, pendant que les géants entrent, se *saprent* [6] le derrière sur leurs chaises et se mettent à jaser de leur journée et de tout ce qu'ils ont fait. Sous la chaise, où il entend tout, Petit-Jean a si peur qu'il tremble comme une feuille [au vent], et il *jongle,* [7] pour savoir comment sortir de là. Tout à coup un géant lâche un gros pet. Ti-Jean sort à la course de sous la chaise, et dit: "Bonjour, *poupa!*" en lui donnant la main. Le géant répond: "Dis-moi donc, mon petit ver de terre, comment tu es venu sous ma chaise?" — "Mais, *poupa!* c'est vous qui m'avez envoyé dans ce monde *icite.* *Misère!* [8] comment voulez-vous que j'y arrive autrement?"

[1] Un talisman ou charme.
[2] I.e., la côte, ou le chemin qui monte.
[3] Après quelques moments.
[4] I.e., épouvantable, comme en font les sorciers.
[5] Qu'ils peuvent aller.
[6] Se jettent.
[7] Songer, penser fixément.
[8] Exclamation.

Voilà Petit-Jean roi et maître au château, où les géants le 'portent sur la main.'[1] C'est Petit-Jean par-ci, Petit-Jean par-là, tellement on l'aime!

Avant de partir, le lendemain matin, les géants disent: "Petit-Jean, voici les clefs du château. Tu peux visiter toutes les chambres. Mais prends bien garde à toi d'ouvrir la porte que voilà." — "*Craignez pas!*" répond Petit-Jean.

Après avoir passé la journée à la chasse, les géants reviennent le soir. "Bonsoir, Petit-Jean!" — "Bonsoir, les géants!" Tout au château est net, propre, reluisant. Les géants sont bien contents de voir l'ouvrage si bien fait.

La deuxième journée, encore *pareil.* Petit-Jean fait l'ouvrage à perfection, travaille depuis le matin jusqu'au soir, sans ouvrir les portes. Mais il est bien curieux, et ça le tente de tout visiter. En arrivant le soir, les géants demandent: "Comment *ç'a* été, aujourd'hui, Petit-Jean?" — "*Ben* été, comme de coutume." Les géants se couchent et dorment, sans s'occuper de rien, comme ils s'en rapportent à leur petit garçon.

Une fois les géants repartis, le lendemain matin, Petit-Jean se dit: "Ils m'ont tant défendu d'ouvrir cette porte qu'il me faut y aller voir, aujourd'hui." *Pogne* la clef et ouvre la porte. Qu'est-ce qu'il aperçoit? Un *dalot*[2] dans lequel, jour et nuit, coule *de la belle* or. Comme il se penche pour se regarder dedans, sa chevelure tombe dans l'or. Quand il la retire, c'est la plus belle chevelure d'or qui se soit jamais vue sur la terre. Voilà Petit-Jean pas mal en peine. "*Sacré!* ils vont *ben* s'apercevoir que je suis entré ici. Comment faire?" Il cherche partout et regarde sur les tablettes. A la fin, il trouve du brai, avec quoi il se fait une calotte, pour cacher sa belle chevelure d'or. "Ils vont pourtant s'en apercevoir!" il se dit, bien en peine.

Quand, le soir, les géants arrivent au château: "Ah! ils disent, ah, petit ver de terre! Tu es allé à la chambre [défendue]; *c'est pas mal'isé*[3] à voir." — "Ah oui! je me suis trompé; je n'ai pas su me régler." — "Petit-Jean, il n'y a pas d'autre moyen que de t'ôter la vie. C'est ce que nous nous sommes promis." Le plus gros des géants dit: "Laissons-lui la vie, *à* soir. Mais, nous lui ôterons demain matin. Il n'y a toujours pas moyen qu'il sorte d'ici." Aussitôt les géants couchés, sans se faire prier Petit-Jean prend le 'chemin du roi' et file un *boute.* Arrivé au trou par où il était descendu, il regarde en l'air et, apercevant une étoile, il se dit: "Gageons que c'est par là que les géants passent!" Prend sa canne *de souhaite-vertu,* et il se souhaite rendu en haut. Le voilà en haut, sur la terre. Là, il prend la forêt, et il marche, marche.

[1] I.e., ont pour lui tous les égards possibles.

[2] Terme de marine.

[3] Malaisé.

Après avoir marché trois ou quatre jours, il arrive au château d'un roi; entre chez le roi. "Bonjour, monsieur le roi!" — "Bonjour, petit teigneux!" — "Monsieur le roi, avez-vous besoin d'un jeune homme?" — "Oui, petit teigneux, j'en aurais besoin d'un pour soigner mes volailles et mes dindons." Voilà Petit-Jean engagé chez le roi.

La plus jeune des filles du roi, les trois plus belles princesses du jour, a bien connaissance de quelque chose: tous les soirs, le petit teigneux ôte sa perruque et va se promener dans la forêt, son épée sur l'épaule. La jeune princesse garde ça *ben secrète*, en se demandant ce qui est pour arriver.

Un matin, toujours, un des jardiniers du roi tombe malade. Comme il n'y a personne pour le remplacer, le roi fait demander le petit teigneux. "Veux-tu être jardinier?" Voilà Petit-Jean devenu jardinier.

Le lendemain matin, le petit teigneux part avec les jardiniers pour le jardin. Mais plutôt que de travailler, il se promène, jase. Comme il n'arrose rien, tout sèche au soleil. Les autres disent: "Il va en avoir, un beau bouquet, à présenter à la princesse, *à* soir!"

Après avoir bien travaillé, chacun des jardiniers a, le soir, un beau bouquet à présenter à chacune des princesses. Voyant ça, Petit-Jean aussi se casse un bouquet. "*Misère!* il dit, ça ne fera pas! Il est tout sec." Avec sa petite canne, il se souhaite le plus beau bouquet du jardin. "Comment ça se fait?" se demandent les jardiniers. Un d'eux dit: "C'est moi qui avais le plus beau bouquet, et le sien était tout sec." Voilà la chicane qui prend entre eux. "J'avais laissé mes plus belles fleurs dans mon jardin, dit un autre. Gageons qu'il les a cassées pour s'en faire un bouquet?" Ils retournent voir au jardin, mais tout est bien là, et rien n'est dérangé. Les jardiniers n'en reviennent pas de voir le petit teigneux donner le plus beau bouquet qu'ils aient jamais vu à la plus jeune princesse.

C'est encore la même histoire, le lendemain. Petit-Jean s'apporte une chaise au jardin. Bien assis, il se berce, bâille et 'cogne des clous,' [1] au soleil. Les jardiniers se mettent à dire: "Il va en avoir un beau, aujourd'hui! Sur ses plates-bandes tout est sec, tout est mort!"

Le soir venu, Petit-Jean se casse un petit *bouquiète*, et, avec sa canne, il se souhaite le plus beau bouquet qui se soit jamais vu sur la terre. Son beau bouquet, il le donne encore à la plus jeune des princesses. Celle-ci voit bien que quelque chose ne fait pas, [2] là-dedans; mais elle n'en dit pas un mot. Le petit teigneux, lui, s'en va coucher à son poulailler, tandis que les autres s'en vont à leur belle maison.

Au poulailler, Petit-Jean ôte sa calotte de brai et s'en va se prome-

[1] I.e., dort en inclinant la tête et la relevant en sursaut, tour à tour.

[2] Quelque chose de curieux.

ner dans la cour. L'apercevant, la jeune princesse se dit encore: "Il y a quelque chose qui ne va pas!"

Toujours *que*, le lendemain, le roi fait battre un ban qu'il donnerait ses filles en mariage à ceux que toucheraient les boules d'or. Et il invite tous les jeunes gens de la 'paroisse' à venir à la fête.

Une fois les 'cavaliers'[1] réunis, on les fait passer par rangs devant les princesses, qui ont chacune une boule d'or à jeter à celui qu'elles désirent comme époux. La plus âgée des princesses jette sa boule d'or; la deuxième jette sa boule; la troisième ne jette pas sa boule. Le roi dit: "Il me semble que j'avais fait battre un ban pour *vous publier*[2] *toutes*. Comment se fait-il que, quand les 'cavaliers' passaient en rang, toi, ma [cadette], tu n'as pas jeté ta boule d'or?" La jeune princesse répond: "Tout le monde n'est pas encore passé. Je n'ai encore vu ni les bossus, ni les teigneux." — "Quoi, ma fille, voulez-vous me faire insulte?" — "Non, mon père."

Le lendemain, on fait passer par rangs tous les jeunes gens de la paroisse, les petits teigneux comme les autres. La jeune princesse jette sa boule d'or au petit teigneux, le jardinier du roi, pour l'épouser.

Le mariage se fait; mais le roi est bien insulté de voir sa princesse épouser le petit teigneux, son jardinier. La noce à peine finie, le roi les met tous les deux à la porte, en leur disant de ne plus revenir.

Voyant ça, le petit teigneux s'en va dans la forêt avec sa belle princesse, et ils marchent. Le roi se dit: "Tant mieux, Seigneur, s'ils sont partis! M'avoir fait une insulte *de même!*" Mais la vieille reine, elle, est bien triste de voir sa fille partie.

Rendu assez loin dans la forêt, le petit teigneux s'aperçoit que sa femme est fatiguée de marcher. Ils s'arrêtent dans une petite éclaircie. La princesse se couche par terre, la tête sur les genoux de son mari, et elle s'endort. Quand elle est bien endormie, le petit teigneux prend sa canne *à souhaite-vertu*, et il se souhaite le plus beau château au monde, mais auquel il doit manquer un châssis.

Toujours triste, la vieille reine, le lendemain matin, sort de son château. Regardant vers la forêt, elle aperçoit quelque chose qui reluit, rien de plus beau. "Mon vieux! viens donc voir ça," elle crie au roi. "Dis-moi donc ce qu'il peut bien y avoir là? 'Depuis le temps qu'*on*' reste ici,[3] *on* n'y a jamais rien vu de pareil."

Le roi fait atteler une voiture et envoie ses valets voir ce qui reluit comme ça, dans la forêt. C'est le petit teigneux que les valets trouvent dans son château. *C'qu*'il leur ordonne? "Allez dire au roi de venir me voir." Apprenant ça, le roi se dit: "Puisque je l'ai chassé d'ici, c'est bien à moi à aller le voir, le premier." Il est pas mal en

[1] Au Canada, ce mot est pris dans le sens de "prétendant."

[2] Pour annoncer votre mariage.

[3] Cette locution "depuis le temps que" ici implique qu'une longue période s'est écoulée.

peine de voir que le petit teigneux, pour qui il a été si dur, est riche et possède un château plus beau que le sien. En s'y rendant, il dit: "Je ne peux pas oublier qu'il est mon gendre." Une fois son beau-père arrivé à son château, le petit teigneux lui fait tout visiter. Il n'y a rien de plus beau. Passant devant la fenêtre qui manque, le jeune homme dit: "Il n'y a pas de châssis dans cette fenêtre. C'est à vous d'en mettre une." Le roi fait venir tous ses ouvriers qui se mettent à l'ouvrage et travaillent jour et *nuite*. Mais il n'y a pas moyen d'arriver! "Vous êtes aussi bien d'abandonner, dit le petit teigneux. Je vois que vous n'y arriverez jamais. Je vas le faire poser, moi."

Quand, le lendemain matin, le roi vient voir, le châssis est bien posé, je vous le garantis![1] C'en était un poids de moins sur le cœur du roi! Son gendre n'était plus un petit teigneux, mais Petit-Jean, qui avait la plus belle chevelure d'or du monde. Ils sont restés à son château le restant de leurs jours.

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous le raconter.

62. SALADE ET POMMES D'OR.[2]

Une fois, c'était un vieux et une vieille, qui avaient une fille et deux petits garçons, Ti-Jean et Ti-Pierre. Le vieux était bûcheron, et il 'bûchait' du bois à la corde.

Quand il commence à dîner au bois, un bon jour, *c*'qui vient à lui? Un petit oiseau. "Ah! si je peux *pogner* ce petit oiseau pour mon Ti-Jean, je serai donc fier. *Pogne* le petit oiseau et se dit: "Après-midi, je ne 'bûche' point. Je vas porter l'oiseau à mon petit gars." Ti-Jean est content, *c'est pas rien!*[3] L'oiseau que son père a pris est si beau qu'on n'en a encore jamais vu de plus beau. Il chante, il *turlute*, rien ne *bat*[4] ce ramage-là. Le bûcheron se dit: "Demain, il faut que j'essaie encore d'en prendre un."

Le lendemain matin, il retourne 'bûcher,' 'bûche' jusqu'à midi. Quand il commence à dîner, *c'qui ressoud?* Encore un beau petit oiseau. "Ah! si je peux prendre celui-là, je serai bien fier. Mes petits garçons auront de quoi[5] s'amuser, quand ils en auront chacun un." Prend le petit oiseau, s'en retourne chez lui, et donne l'oiseau

[1] L'épisode bien connu de la fenêtre aux pierres précieuses, où le roi épuise tous ses trésors, est ici bien incomplet.

[2] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Le conteur, Achille Fournier, dit avoir appris ce conte d'un mendiant qui l'avait raconté, il y a près de cinquante ans, chez un nomme Godefroy Ouellet, aux Sables (près de Sainte-Anne). C'était la coutume de ces passants, dit Fournier, de 'conter des contes' aux gens qui leur donnaient l'hospitalité pour la nuit.

[3] C'est extraordinaire.

[4] Anglicisme.

[5] Fournier dit: "...de quoi *à* s'amuser."

à Ti-Pierre. Les enfants mettent dans de petites cages leurs oiseaux, qui *turlutent* le ramage le plus beau.

*C'*qui arrive, là? Le fils d'un roi, qui examine les petits oiseaux. "Ah, qu'ils *turlutent* bien!" pense-t-il. En les examinant, il voit écrit sur l'aile d'un des oiseaux: "Celui qui mangera mon cœur aura, tous les matins, sous sa tête, cent écus." Regarde à l'autre oiseau. *C'qu'*il voit écrit sur son aile? "Celui qui mangera ma tête sera 'reçu' roi." Le fils du roi dit au bûcheron: "Si vous voulez tuer et me faire cuire les deux petits oiseaux tout ronds,[1] j'épouserai votre fille." Le vieux répond: "Je vas en parler à mes petits gars. S'ils veulent, tant mieux! S'ils ne veulent point, je n'en ferai rien." Et il s'en va trouver ses petits garçons et leur dit: "Le fils du roi est prêt à épouser votre sœur si vous voulez laisser cuire vos petits oiseaux tout ronds." Ils répondent: "Il ne faut pas faire perdre un bon parti comme ça à notre sœur. Tuez-les!" Le bûcheron tue les oiseaux et sa bonne-femme les met bouillir dans le chaudron. Pendant qu'ils cuisent, Ti-Jean dit: "Moi, je vas *toujou ben* manger le cœur de mon petit oiseau." Et Ti-Pierre dit: "Moi, je vas manger la tête du mien." Le fils du roi revient, examine ses oiseaux dans le chaudron, et demande: "Madame, ces petits oiseaux sont-ils tels que je vous les ai demandés? La tête de l'un et le cœur de l'autre sont partis. Si vous voulez que j'épouse votre fille, chassez vos petits garçons pour que jamais je ne les revoie de ma vie." Le père rapporte ces paroles à ses petits garçons. "Oui, papa, nous allons partir pour toujours. Nous marcherons tant que la terre nous portera, et jamais nous ne remettrons les pieds ici."

Ils partent, marchent toute la journée. Le lendemain, ils arrivent à une maison dans la forêt. Entrent dans la maison, et ils y voient un vieux et une vieille. "Bonjour, bon vieux! bonjour, bonne vieille!" — "Bonjour, bonjour! Où allez-vous[2] donc, mes petits gars?" — "Nous sommes partis de chez notre père pour n'y plus remettre les pieds de notre vie." — "Mes petits garçons, si vous voulez rester ici avec nous, nous sommes prêts à vous garder. A notre mort, ce que nous avons vous restera."[3] Les petits garçons disent: "Nous aurons soin de vous, grand'mère et grand-père."

Le soir arrivé, ils s'en vont se coucher dans leur lit. Quand, le lendemain matin, la vieille fait leur lit, *gling*, *gling*, *gling*, un tas d'argent tombe à terre. La vieille ne sait pas ce que ça veut dire. "Mes petits gars! vous avez mis ce tas d'argent sous votre tête[4] pour voir si *on* est voleur?" — "Grand'mère, nous n'avons pas mis d'argent sous notre tête." Les petits garçons se disent: "Demain matin, il

[1] Tout entiers. [2] Fournier dit: "Où *c'que* vous allez?"

[3] Fournier dit: "Vous aurez *de quoi c'qu'on l'a* (*l:* fausse liaison), *mais* (i.e. quand) *c'qu'on meure.*"

[4] Oreiller.

faudra bien voir ce que ça veut dire." Ti-Jean dit: "C'est peut-être le cœur de mon petit oiseau qui me l'a donné." *Ça fait que,* le lendemain matin, il regarde encore sous sa tête: cent écus! Il dit: "Je suis bon, *d'ct'heure*; j'ai trouvé cent écus sous ma tête. C'est assez pour vivre."

Les deux frères s'en vont donc à la ville, où ils entrent dans un hôtel et demandent à loger au propriétaire.[1] "C'est bon, mes petits gars! répond-il, vous resterez tant que vous voudrez, si vous avez de quoi payer."

Quand, le lendemain matin, les servantes font le lit des enfants, *gling, gling, gling,* voilà un tas d'argent qui tombe à terre. Elles courent trouver leur maître et disent: "Ces petits garçons-là sont riches à plein, et ils mettent de l'argent sous leur tête." Mais les garçons lui disent: "C'est pour vous payer qu'on l'a mis là."

En se promenant dans la ville, ils apprennent que la princesse doit être donnée en mariage à celui qui, en passant sur le pont, le lèverait cent pieds en l'air, sur quatre chaînes d'or. Bien des fils de roi viennent et passent sur le pont, mais sans pouvoir le lever. Ti-Jean dit: "Je pourrais bien avoir ce don-là, moi; j'y passe." Passe sur le pont; le pont ne lève point. Ti-Pierre dit: "Je vas y passer, moi." Passe sur le pont; le pont lève cent pieds en l'air, sur quatre chaînes d'or. Le roi dit: "C'est Ti-Pierre qui a gagné ma princesse." Et le mariage ne prend pas de temps à se faire.

Voilà Ti-Jean tout *fin* seul. Il s'en retourne à l'hôtel et dit au maître: "Il me faut deux chevaux pour aller faire le tour de la grosse montagne." — "Ne vas pas là, dit l'autre; si tu y vas, ce sera ton malheur. Tous ceux qui y sont allés n'en sont jamais revenus." Ti-Jean attelle les deux chevaux et s'en va faire le tour de la grosse montagne. Il rencontre une vieille[2] qui dit: "Viens donc, mon Ti-Jean, voir ta grand'mère. Ça fait longtemps que tu m'as vue." — "Comment, vous êtes ma grand'mère, vous?" — "Oui, je suis ta grand'-mère." Elle fait prendre une tasse de thé à Ti-Jean, qui vomit de suite le cœur d'oiseau[2] et perd [ainsi] son don.

Continuant sa route avec ses deux chevaux, il rencontre un homme avec un fusil. L'homme demande: "Veux-tu changer tes deux chevaux pour mon fusil?" Ti-Jean répond: "Es-tu fou? Donner mes deux chevaux pour un vieux fusil tout rouillé!" L'autre répond: "C'est là un bon fusil. Tout ce que je veux tuer[3] avec, je le tue." Ti-Jean dit: "Voilà mes deux chevaux. Je te les donne pour ton fusil."

S'en revenant chez le vieux et la vieille, au bord[4] du bois, Ti-Jean dit: "Vous viendrez ce soir avec vingt paires de chevaux chercher le

[1] Fournier dit "maître d'hôtel."

[2] La sorcière lui fait avaler un vomitif pour s'emparer du charme qu'il a avalé.

[3] Fournier dit: "Tout ce que je pense de tuer avec..."

[4] Le texte est ici: "*dans* le bord du bois."

gibier que j'aurai tué." Et dans le bois, il tire du fusil toute la journée. Le soir, il y a la charge de quarante paires de chevaux de gibier.

Ti-Jean retourne faire un tour le long de la grosse montagne. La même vieille dit: "Viens donc voir ta pauvre grand'mère, que tu n'as pas vue depuis si longtemps." — "Tu m'as volé mon don. Ah! tu voudrais bien encore me jouer un tour?" — "Non, tu es fatigué. Viens passer la nuit ici." Un coup couché sur un sofa et endormi, la vieille l'envoie bien loin dans les airs, sur un 'palan.'[1]

En se réveillent, Ti-Jean pense: "Dis-moi donc où je suis! *Où c'qu'*elle m'a envoyé, la vieille sorcière?" *C'qu'*il voit venir? Un *grot* aigle! "Aie, associé! Comment me demandes-tu pour me descendre à terre?" L'aigle répond: "Je ne suis pas capable de te descendre." — "Essaie, toujours!" Voilà Ti-Jean sur le dos de l'aigle qui descend. Mais à trente pieds de terre, l'aigle l'*échappe.* Ti-Jean tombe à quatre pattes dans un jardin, sur un carré de salade. "Bien! je vas toujours manger une feuille de salade." Il en mange une feuille, et le voilà en poulain. "*C'que c'est qu'ça?* Me voilà en poulain, *à'ct'heure!*" Et il se met à trotter autour du jardin. Arrivé à un beau pommier, il mange une pomme. Il devient un beau prince. En pensant: "Voilà bien mon affaire!" il met une couple de pommes dans sa poche, et apporte une brassée de salade. Il s'en va au château de la vieille magicienne, et laisse la salade au bord du ruisseau, devant la porte.

Le voyant entrer, la magicienne dit: "Ah, c'est toi!" — "Oui, tu m'as joué un beau tour!" — "Qu'apportais-tu dans tes bras, avant d'entrer?" demande-t-elle. "J'apportais la meilleure salade qui se trouve dans le royaume, et je l'ai laissée près du ruisseau."[2] A une servante la magicienne dit: "Va chercher la salade; mais prends bien garde d'en manger!" Au bord du ruisseau, la servante lave la salade, en mange une feuille, et la voilà changée en pouliche. Au lieu de s'en retourner au château, elle prend le chemin de l'étable, et se met dans une *barrure* du fond. "Mais, vieille magicienne, dit Ti-Jean, la servante va bien manger toute la salade. Elle ne revient plus." La vieille envoie la princesse, sa prisonnière, laver la salade au bord du ruisseau. En lavant la salade, la princesse pense: "Quand même j'en mangerais une feuille, ça ne ferait rien." Mange une feuille, et la voilà en belle pouliche brune, qui prend le chemin de l'étable. "Mais, bonne vieille! dit Ti-Jean, votre princesse va bien manger toute la salade, elle ne revient plus." La magicienne répond: "Il me faut donc y aller." Au bord du ruisseau, en lavant la salade, elle pense: "Elle m'a l'air *ben* bonne." Elle en mange une feuille, et la voilà en vieille jument, la peau collée aux côtes, et *tricollant*[3] dans le

[1] Terme de marine, dont le sens est ici devenu plus étendu.

[2] Fournier disait "*russeau.*"

[3] Chancelant.

chemin. Voyant ça, Ti-Jean se dit: "*A'ct'heure,* ma vieille sorcière, il faut que tu vomisses mon cœur d'oiseau." Une gaule à la main, il s'en va à l'étable, et il se met à *bûcher sur*[1] la vieille jument, qui rue et qui rue. "Ah, ma vieille sorcière! Je vas *varger*[2] *à tour de bras* tant que tu n'auras pas vomi mon cœur d'oiseau." En tombant raide morte, la vieille jument remet le cœur d'oiseau, que Ti-Jean s'empresse d'avaler. Le *revoilà* avec son don.

Il se dit:"Il faut que j'aille inviter mon frère Pierre à mes noces." En arrivant au château, il dit: "Bonjour, mon frère Pierre!" — "Bonjour, Ti-Jean!" — "Pierre, viens-tu à mes noces, demain matin?"— "Tu te maries?" — "*Ben sûr que* je me marie!" — "Ti-Jean, prends garde de me faire marcher pour rien. Autrement, parole de roi, tu seras pendu à la porte de mon château." — "Mon Ti-Pierre, tu n'as pas besoin d'aller si vite. Ma princesse va être cent fois plus belle que la tienne."

Le lendemain matin, Ti-Jean se presse et mène son frère au château de la vieille sorcière. "Qu'est-ce que tu as, Ti-Jean? tu ne te maries point? Tu ne vas pas chercher ta prétendue?" — "Ma prétendue n'est pas loin: elle est à l'étable." Les deux frères s'en vont ensemble à l'étable. Lui montrant la belle pouliche brune, Ti-Jean dit: "La voilà!" — "Mais, Ti-Jean, tu veux te marier à une pouliche *à'ct'heure*?"—"Va-t'en au château,Ti-Pierre, et j'irai *betô* te rejoindre avec ma princesse." Son frère sorti, il prend sa pomme et la fait manger à la pouliche, qui devient une princesse, cent fois plus belle que celle de Ti-Pierre. Voyant arriver au château cette belle princesse, Ti-Pierre dit: "Tu me le disais bien, Ti-Jean, que ta princesse est cent fois plus belle que la mienne. Et tu n'as pas menti!" *Ça fait qu'*ils ont fait les belles noces; ils ont dansé et fêté — c'était le 'temps passé:'[3] ils s'amusaient! Pendant le mariage, ils sont allés faire manger l'autre pomme à la pouliche dans la *barrure* du fond, qui est redevenue servante, et qui les a toujours bien servis, le reste de ses jours.

Moi, ils m'ont renvoyé ici, à Sainte-Anne de la Pocatière, vous le conter.

63. LE CONTE DES RATS.[4]

Une fois, c'était une veuve et son seul enfant, un garçon. Comme ils vivent dans une place *pauv' pauv' pauv,'*[5] un bon jour ils ne trouvent plus rien à manger.

[1] Frapper à bras raccourci.
[2] Pour "*verger;*" i.e., frapper fort avec une verge.
[3] Quand on dit 'temps passé,' on parle d'une époque assez éloignée.
[4] Raconté par Paul Patry, en août, 1914, à Saint-Victor, Beauce.
[5] Forme itérative, exprimant le superlatif.

Le petit garçon avait élevé un beau gros coq, gros 'de même.'[1] Il dit donc à sa mère: "Je m'en vas vendre le coq, pour avoir de quoi manger." Il part avec son coq sous son bras, s'en va à la ville, marche, marche.

Le long du chemin, dans un bois, il rencontre une fée qui dit: "Ah, mon jeune homme, où vas-tu?" — "Je m'en vas à la ville vendre mon coq. *On* n'a plus rien à manger." — "Quand tu vendras ton coq, réserve-t'en donc la tête, que tu m'apporteras à ton retour." — "Ah, bonne mère, je le ferai."

Rendu au marché, on vient marchander son coq. C'est une piastre pour le coq. Un monsieur dit: "*On* va l'acheter." — "Je demande une piastre, et je me réserve la tête du coq." Le monsieur dit: "Ça fait bien mon affaire. Moi, je serais bien en peine pour le tuer." Le garçon coupe la tête du coq, la met dans sa poche, donne le coq et prend sa piastre, avec laquelle il va s'acheter deux pains.

Comme il passe dans le bois, en s'en revenant, la vieille fée demande: "As-tu réservé la tête de ton coq?" — "Ah! il dit, oui; la voilà!" Bien contente, elle la prend, et laisse aller le garçon un petit bout. "Hé! elle crie, attends donc!" Il demande: "Quoi?" Elle dit: "Je ne t'ai pas donné de récompense." En lui donnant un petit morceau d'argent, elle dit: "Tu iras chez l'orfèvre et tu te feras faire une bague. Tout ce que tu souhaiteras, la bague te l'accordera."

Quand il arrive à la maison, sa pauvre mère est bien contente de le voir avec ses deux pains. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas fait un bon repas. Ils mangent donc tous les deux.

Le lendemain, il s'en va chez l'orfèvre à qui il demande: "Comment voulez-vous pour me faire une bague?" L'orfèvre répond: "Tu me donneras les retailles, pour mon paiement." Le petit jeune homme s'en revient chez *eux*,[2] et il dit à sa mère: "*A'ct'heure*, vous ne pâtirez plus. Descendez dans la cave, et allez *q'ri*[3] du lard." — "Mais, mon pauvre enfant, ça fait quinze ans qu'il n'y en a plus." Il répète: "Vite, allez-y voir!" C'est bien plein de beau lard, à la cave. C'est ce qu'il vient de désirer avec sa bague. Il souhaite deux huches pleines de pain; et voilà deux huches bien pleines de beau pain. Tous les jours, il souhaite ce dont il a besoin;[4] et tous deux, sa mère et lui, sont bien nourris, rien de mieux!

Un bon jour, le voilà sur l'âge; il veut se marier. Le roi restait dans un petit château, au coin d'une rue, pas loin. Le garçon dit à sa mère: "Allez-donc demander au roi sa fille en mariage pour moi." Elle répond: "*Laisse*[5] donc! 'c'est à croire que'[6] je vas aller deman-

[1] Gros "comme ceci;" le conteur y ajoutait un geste.

[2] Chez lui, chez sa mère.

[3] Quérir, chercher.

[4] Patry dit: "tout ce *qu*'il a besoin."

[5] Dans le sens de "Allez donc!"

[6] Signifie : "Tu te trompes si tu penses que..."

der la fille du roi pour toi."—"Allez, allez! s'il ne veut pas, il la gardera." La bonne-femme s'en va donc parler de *de'ça*[1] au roi. "Ah! dit le roi; le petit gredin! Il faut qu'il soit puni. Va lui dire que si, demain, il ne m'a pas rangé trente cordes de bois à ma porte, il sera pendu. Ça lui montrera à me demander ma fille." Sa mère s'en va en *braillant* le lui dire. "Ne pleure donc pas, il répond, ne pleure donc pas! Je m'en vas 'bûcher.'"[2]

S'en allant dans la ville, il engage trente hommes pour 'bûcher' le lendemain. Quand les trente hommes arrivent, il part avec eux, et il les mène dans la 'sucrerie'[3] du roi, *à ras* sa cabane, et il leur dit: "Bûchez!" La 'sucrerie' du roi était belle, *ça ne se battait pas.*[4] Les hommes 'bûchent' les belles érables, qui tombent drues. Le roi se dit: "Il faut toujours que je voie où ils 'bûchent.'" Et le valet qu'il envoie revient en disant: "Monsieur le roi, *c'est pas des bébelles!*[5] Ils 'bûchent' *dans le* cœur de votre belle 'sucrerie;' et ils en ont un étalage de coupé, *c'est pas rien!*"[6] Le roi envoie ses troupes pour prendre les bûcherons. Trouvant le jeune homme assis sur une souche, qui regarde 'bûcher' ses hommes, les soldats disent: "Vous voilà tous prisonniers." Mais lui, il dit: "En vertu de ma bague, qu'ils soient tous morts, excepté un qui ira porter la nouvelle au roi!" Ils meurent tous; et celui qui reste en vie court dire au roi: "Ils sont tous morts, vos soldats." Le roi envoie donc une troupe bien plus forte pour prendre les bûcherons. Les voyant arriver, le jeune homme, assis sur une souche, dit: "En vertu de ma bague, je souhaite qu'ils meurent tous, excepté celui qui en ira porter la nouvelle au roi!" Et les voilà tous morts.

Le soir, le jeune homme va dire au roi: "Vous pouvez compter vos trente cordes de belle érable, devant votre porte."

Le lendemain, il se dit: "Il m'en faut, du bois, *moé-tou.*[7] Le roi, lui, a *de la belle* érable; mais moi, je suis un monsieur, il me faut du pommier." Et il emmène ses bûcherons dans le verger du roi. Les voyant arriver, le roi part et vient trouver le jeune homme, disant: "Ne 'bûche' pas dans mon verger. Viens-t'en!" L'emmenant avec lui, il ajoute: "*A'ct'heure*, je vas te donner ma fille en mariage." Et il le marie à sa fille.

Une fois marié, le gendre du roi se souhaite un château bien plus beau que celui du roi, et toutes sortes de belles choses dedans. Au

[1] Parler de cela.
[2] Ici v. n., dans le sens de "abattre des arbres pour en faire du bois de chauffage."
[3] I.e., forêt d'érables où l'on fabrique le sucre d'érable.
[4] Anglicisme pour "il n'y en avait point de plus belle."
[5] Ce n'est pas des jeux d'enfants; *bébelle* signifie "jouet."
[6] Dans le sens de "c'est sérieux!"
[7] I.e., à moi *et tout*, à moi aussi.

château, ce *tricheux*,[1] il couche avec sa bonne-femme. Elle lui demande: "Par quel moyen as-tu tant de vertu?"[2] — "Tiens, ma femme, il répond, tu ne le répèteras pas! Mais, voici une bague *dans* mon doigt; tout ce que je souhaite d'elle, je l'ai."

Pendant que le jeune homme est content de vivre si bien, la femme, elle, n'aime pas son mari 'à plein.'[3]

A la fin, une nuit, pendant qu'il dort, elle lui mouille le doigt et lui ôte sa bague. Sans bague il n'a pas plus de 'vertu' qu'un autre. Le roi lui dit: "Ah! tu vas voir *d'ct'heure,* mon gars!" Envoyant la police, il le fait prendre et attacher, pour qu'on le porte au pays des rats, où il se fera dévorer pour sa pénitence. On l'attache à une voiture dans une poche; et deux hommes partent avec lui pour le pays des rats, marchent, marchent.

C'était pas mal loin, le pays des rats. En passant à la porte d'une auberge, les hommes disent: "On va toujours entrer prendre un coup; il y a encore un bon bout à faire." Pendant qu'ils boivent, un gros matou jaune, gros 'de même,'[4] passe tout près de la voiture. "Mon *bidou,* mon *bidou,* viens ici!" dit le jeune homme. Comme le chat va le trouver, il le prend et le cache dans son capot.

Sortant de l'auberge, les soldats repartent avec la voiture, et ils filent. Ils arrivent au pays des rats pendant un jour de parade. Tous les rats sont habillés en soldats, et leur roi, avant qu'ils partent pour la guerre, en fait la revue. Il y a une grosse bâtisse remplie de troupes, partout, partout, et le roi des rats, sur un théâtre, fait un sermon, prêche, et les instruit. Voyant arriver un homme dans un sac, il dit: "En voilà toujours un beau gros. Ce n'est pas le premier que ce roi m'envoie. Il faut faire une fête avec." Le roi crie: "Mes rats!" Les rats se tassent autour de l'homme. Les uns disent: "M'*a*[5] lui manger le nez;" les autres: "*M'*a lui manger les joues." Mais lui, il tire la tête de son matou en dehors du sac, et *rrnào, rrnào*...; il *largue*[6] le chat, qui se met à courir *rrang-tit-tit, rrang-tit-tit!* Il vous étrangle une bande de rats! Leur roi dit: "*Cou'don,*[7] mon ami! votre bête va tout manger mon peuple." L'homme répond: "Oui, je vous fais tous dévorer *à net*[8] par ma grosse bête." — "*Comment-c'que* vous me demandez pour garder ta bête? Il y a assez de monde de mort." — "Je te demande d'aller chercher ma bague où elle se trouve, chez le roi; autrement, je vous fais tous manger *à net.*"

Le roi des rats fait battre un ban parmi son peuple, pour apprendre où est le château du roi. Quand ils sont tous assemblés, une

[1] Dans le sens de "veinard." [2] Pouvoirs.
[3] I.e., ne l'aime pas beaucoup.
[4] I.e., comme ceci — un geste accompagnait ces mots.
[5] I.e., je m'en vas..., je vas...
[6] Terme marin; signifie "lâcher."
[7] Écoute donc! [8] Sans exception.

vieille rate dit: "Moi, je connais *ben* ce château-là. J'y ai mangé *ben* des tinettes de viande, de beurre et de confitures; je connais ça! Mais il y a loin à aller, et je suis vieille. J'y ai déjà rencontré une grosse bête noire[1] *étou.* Il faudrait *ben* que je sois accompagnée." Une petite rate, sa cousine, la plus *ratoureuse*[2] de toutes, dit: "Je vas aller avec vous." Pendant qu'elles sont parties, l'homme garde son matou dans le sac.

Rendue au château du roi, la vieille rate dit à sa petite nièce: "Prends garde!" Elles entrent par un trou dans la chambre du roi, pendant qu'il dort, la nuit. La petite rate dit: "La bague n'est pas aisée à trouver. Il l'a dans sa bouche, parce qu'elle est nulle part ailleurs. Mais, tu vas voir, il la crachera bien!" La petite rate s'en va dans la cusine, et se tortille la queue dans de la moutarde qui se trouve sur une planche. Comme le roi dort sur le dos, la petite rate lui passe la queue sur la 'gueule.' Le roi fait: "*Pouah!*" et il se met à cracher, et crache la bague dans la place. La vieille rate prend la bague et file vers le trou.

En s'en allant, la petite rate dit à la vieille: "*Cou'don,* ma tante, donne-moi donc la bague. Ça me fera honneur de l'avoir gagnée, comme ça empêchera le chat de dévorer tous les rats." La vieille répond: "J'aime autant la garder. Une vieille comme moi passera pour bien habile."[3]

Pendant que, sur un pont, elles traversent une rivière, la difficulté prend entre les deux rates. En se chamaillant, elles *échappent* la bague, qui tombe au fond de la rivière. La vieille dit: "Si tu m'avais seulement laissée tranquille, la bague ne serait pas là."

En arrivant chez leur roi, elles disent: "La bague nous a échappé sur le pont, et elle est tombée dans le fond de la rivière." — "Ah! en voilà encore une affaire!" dit le roi. Il refait battre un ban pour savoir si quelqu'un connaît cette rivière. Un vieux rat avait été 'de cérémonie'[4] avec une grenouille de cette rivière-là. "Ah! il dit, je connais bien ça!" Le roi dit: "Pars vitement, et va voir si tu peux avoir la bague." Voilà le vieux parti. Arrivé au bord de la rivière, il se met à son langage[5] avec la grenouille: "*Brik-brak-brak.*" La grenouille *ressoud.* "Bonjour, bonjour! depuis 'ce temps que'[6] je ne t'ai pas vue! C'est bien depuis qu'*on*[7] a été 'de cérémonie' ensemble." Et ils commencent à s'embrasser. "Dis-moi donc ce que tu cherches?" demande la grenouille. "Ah, pauvre enfant! Je cherche une bague

[1] Un autre chat.
[2] Rusée; radical, "tour."
[3] Patry employa ici le mot anglais "smart."
[4] Patry ajouta en explication: "...avait été compère;" i.e., avait été parrain en compagnie de...
[5] Se met à parler son langage.
[6] Dans le sens de "combien longtemps il y a que..."
[7] Que nous...

qui a été perdue au fond de la rivière." La grenouille commande à toutes ses petites grenouilles et à ses crapauds de se mettre tous côte à côte et de marcher tout le long, dans le fond de la rivière. On trouve la bague. La 'commère' du vieux rat la lui rapporte. Bien content, il là remercie, l'embrasse, lui souhaite le bonjour, et il part.

Arrivé au château de son roi, il lui remet la bague. Bien content, le roi, à son tour, la donne au jeune homme, qui dit: "*A'ct'heure* qu'est-ce que tu souhaites? J'ai fait du mal à tes troupes." Le roi répond: "Ramène ta bête, et remets mon monde en vie." — "En vertu de ma bague, dit l'homme, je souhaite tous les rats en vie." Et tous les rats, en revenant à la vie, se sauvent à toute épouvante.

Le jeune homme se souhaite rendu dans son château. Le voyant arriver le roi dit: "C'est *ben* le *boute !* Le voilà revenu avec sa bague, que j'ai perdue. Il va tous nous mettre à mort." Se jetant aux genoux de son gendre, il lui demande pardon en lui remettant sa fille. Mais le jeune homme répond: "Gardez-la, votre fille; elle est trop *tricheuse!* Je vivrai à mes dépens, et restez tranquille." Ça fait que le roi et son gendre ont chacun vécu à leurs dépens.

Quant au gendre, je ne sais pas s'il s'est remarié. Je n'en ai plus entendu parler.

64. LE COQ ET LES RATS.[1]

Une fois, c'est une veuve qui a trois garçons, dont le plus jeune s'appelle Jean.

A l'âge de vingt-et-un ans, Jean apprend que la guerre vient d'éclater. Avant de partir pour la guerre, il dit à sa mère: "Quant à la poule que j'ai mis couver, et à mon coq, je vous dis de ne pas les vendre ni les changer, durant mon absence."

Quelque temps après, quand Jean[2] est à la guerre, trois fées viennent chez sa mère pour acheter le coq. La veuve répond: "Ce coq est à Jean, mon garçon; et il m'a bien défendu de le vendre entre ci et *qu'il revienne.*" — "Ah! répondent les fées, s'il vous l'a défendu, on va vous le changer pour un pareil." — "Le changer? Non, je ne le change pas; il m'a défendu de le changer ni de le vendre." Désappointées, les fées s'en vont.

Le lendemain matin, la plus âgée des fées dit: "Retournons-y. Mais apportons une lampe d'argent pour l'offrir à la veuve, en échange pour le coq." Arrivées chez la mère de Jean, les fées disent: "Cette lampe d'argent vous serait bien plus utile qu'un coq. La mère,

[1] Raconté à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915, par Narcisse Thiboutot, qui dit avoir appris ce conte de son oncle, feu Charles Francœur, il y a sept ou huit ans.

[2] A certains endroits, le conteur dit "petit Jean," au lieu de "Jean."

vous n'avez rien ici pour vous éclairer." — "C'est vrai, *on* n'a rien pour s'éclairer; mais mon garçon Jean m'a dit de ne pas vendre son coq. Je ne veux donc plus que vous reveniez me *bâdrer*[1] pour ça." Voyant qu'elles ne peuvent réussir, les fées retournent chez elles, la tête basse.

Un jour, comme ça fait longtemps que Jean est à la guerre, une des fées dit: "*Cou'don*, je vas acheter le coq, moi." Elle retourne chez la veuve, achète le coq, l'apporte chez elle et dit à sa servante: "Tu vas tuer le coq et le faire cuire tout rond, avec la tête." La servante tue le coq, et le fait cuire avec la tête. Quand le coq est cuit, un petit jeune *quêteux* passe, entre et demande à manger. Prenant la tête du coq, la servante la lui donne. "Merci!" dit le jeune *quêteux*, en prenant la porte et en s'en allant chez la mère de Jean. "Tiens, grand'mère, dit-il, on m'a donné la tête d'un coq pour mon dîner. Jetez-la à votre chatte, qu[2]'elle la mange." La veuve prend la tête de coq et la serre dans sa commode.

Dans l'entrefaite, voilà Jean qui revient de la guerre. "Et mon coq, demande-t-il en entrant, l'avez-vous encore?" — "Non; hier, je l'ai vendu aux fées." — "Mais, *mouman*, je vous avais bien défendu de le vendre." — "Oui, mon petit Jean; mais ça faisait bien longtemps qu'elles me *bâdraient*." — "*C'est-i pas rien!*[3] Au moins, si vous aviez gardé la tête." — "Mon petit garçon, je l'ai *icite*, la tête; elle est bien serrée." La veuve remet à son garçon la tête de coq. *Rouvrant* la tête, Jean y prend la bague qui s'y trouve, et il se la met *dans le* doigt. Avec sa bague, il souhaite d'avoir le plus beau château de la terre, brillant comme des étincelles et suspendu *sur* quatre chaînes d'or. Aussi vite qu'il l'a désiré il se trouve assis dans un château brillant, suspendu *sur* quatre chaînes d'or.

S'*adonnant à*[4] passer par là, le roi s'écrie: "Qu'est-ce que c'est, ça? qu'est-ce que c'est, ça? D'où est venue cette bâtisse, en si peu de temps? Je n'ai jamais vu rien de si beau." Le roi appelle un valet pour *yi*[5] demander le nom du roi à qui appartient ce château. A celui qui entre s'informer, on répond: "Je suis petit Jean; c'est mon nom."

Le roi, le lendemain, envoie un valet inviter petit Jean à souper avec lui. "C'est bien vrai, répond petit Jean, que je suis obligé d'obéir à la parole du roi. Mais retournez l'inviter à venir me rendre visite et à prendre le dîner chez moi, demain midi." Le valet va dire à son maître: "Monsieur le roi, le jeune roi Jean me prie de vous dire que si vous pouviez aller dîner avec lui, demain midi, il préfèrerait

[1] De l'anglais "to bother."
[2] Abréviation de "pour qu'elle..."
[3] I.e., est-ce assez malheureux!
[4] I.e., passant là par pur hasard.
[5] *Yi* pour "lui."

ça."[1] Le roi fait donc *grèyer* sa vieille reine et sa princesse, et dit: "*On* va prendre le dîner chez le jeune roi Jean."

Vers midi, Jean souhaite avec sa bague d'avoir la plus belle des tables, garnie des meilleurs mets qui se puissent trouver. En entrant, le roi dit: "Jeune roi Jean, jamais je ne pourrai comprendre comment vous avez fait bâtir ce château en si peu de temps, à ma porte, et sans que j'en aie connaissance." — "Ah, monsieur le roi, ce n'est rien.[2] Il y a bien des choses plus difficiles que je pourrais faire." Tout en parlant, le vieux roi demande à Jean *voir*[3] s'il est garçon. "Ah oui, monsieur le roi, répond Jean; je n'ai que ma vieille mère avec moi." Le trouvant de son goût 'à plein,' le roi tourne et tourne, et lui offre quasiment sa fille, la princesse. Comme Jean ne demande pas mieux, la noce se fait au plus vite — les rois ne prenaient pas grand temps à faire une noce, dans le 'temps passé'!

Quelque temps après le mariage, le roi dit: "Mon Jean, allons faire un tour de chasse." — "Oui, allons-y!" répond Jean. Ils *grèyent* tout leur *manège*, prennent ce qu'il leur faut pour huit jours de chasse, et ils partent. Jean oublie bien sa bague, qu'il laisse accrochée à la tête de son lit.

Pendant leur absence, les trois fées viennent trouver la jeune princesse, lui demandant si elle n'a pas de vieilles bagues à changer pour des neuves. "Oui, répond la princesse, mon mari en a une qui commence à ternir. Je suis prête à la changer." Les fées lui donnent trois bagues en échange de la sienne, et elles s'en vont.

Aussitôt qu'elles ont la bague, les fées souhaitent que le château fonde[4] comme le ferait en été un château de glace. *D'un crac*[5] le château est fondu, et la princesse est prise dans ce bourbier.

Revenant de la chasse, le roi et Jean regardent partout. Point de château! Jean dit: "Ma femme m'a trahi! Elle a dû changer ma bague que j'avais oubliée." — "La bague que tu avais oubliée? dit le roi; je pense, mon Jean, que ce n'était qu'un château de glace." — "Ah non, monsieur le roi! Ma femme a dû changer la bague que j'avais laissée à la tête de mon lit. Elle m'a trahi." En colère, le roi dit: "Tu mérites d'être puni sévèrement. Je reprends ma fille; et pour te punir, on va rassembler tous les gens de la place pour décider quel sera ton châtiment."

Quand les gens furent rassemblés, un dit: "Faisons-le brûler à petit feu." Un autre dit: "*On* va le noyer." Un troisième dit: "Envoyons-le sur l'île aux rats." Les ayant tous entendus, le roi décide: "Je consens qu'on l'envoie sur l'île aux rats pour le faire

[1] Thiboutot disait: "Il *préfèrerait plutôt* ça *que de* venir."

[2] Fournier disait "*c'est rien!*" [3] Pour voir si...

[4] Le texte de Fournier ici est: "Souhaitent que le château fût fondu *comme c'eût* été un château de glace..."

[5] Dans un instant.

dévorer par les rats." Faisant gréer sa chaloupe, le roi dit à Jean: "Allons, embarque!" Jean demande: "Avant d'embarquer, sire mon roi, m'accordez-vous la grâce de prendre mon gros chat, qui s'appelle *Thom'?*" — "Apporte-le, ton *Thom';* tu n'en as toujours pas pour si longtemps à vivre."

Le voilà donc parti pour l'île aux rats, où on va le reconduire. Rendus à l'île, les valets du roi ne peuvent pas accoster; les rats, comme des démons, veulent se lancer sur la chaloupe. A la fin, Jean prend son chat sous son bras et dit: "Mon *Thom'*, il faut que tu sauves la vie à ton maître. Sinon, il va mourir en brave." Le chat répond: "Ne crains pas, mon maître!" Jean lâche son chat en disant: "*Thom'*, divertis-toi sur l'île, et étrangle autant de rats qu'il y en a." *Thom'* se lance à coups de dents et de griffes, et tue les rats *par* piles. La peur finit par prendre les rats. Voilà leur roi qui arrive: "Arrêtez, monsieur, arrêtez votre bête! On va vous laisser tranquille." Lâchant un cri, Jean dit: "*Thom'*, avant d'arrêter, divertis-toi! Il y a encore trop de rats sur l'île." Le roi des rats répète: "Monsieur, arrêtez-le! je vous promets qu'on vous fera aucun mal." Jean dit à son chat: "*Thom'*, viens-t'en *icite.*" Et le chat revient près de son maître en se léchant les babines.

Le roi des rats demande: "Monsieur, pour quelle raison êtes-vous venu ici?" — "Pour la raison que j'avais un château brillant, suspendu *sur* quatre chaînes d'or, en avant de celui du roi. Après avoir épousé la princesse du roi, je partis pour la chasse. Pendant mon absence, ma femme m'a trahi en changeant ma bague, que des fées sont venues lui demander. Cette bague était une bague 'de vertu,' [1] avec laquelle il me suffisait de souhaiter quelque chose pour l'avoir. Roi des rats! si tu n'es pas capable de trouver où est ma bague, tu peux être certain que toi et tes rats, vous allez tous mourir. *Thom'* va se divertir à son goût, si tu ne peux pas m'aider." — "Ah, monsieur, arrêtez! Elle n'est pas ici, sur mon terrain, votre bague; mais elle est peut-être sur celui de la reine des souris." Le roi des rats attelle deux mulots *sur* son carrosse, prend une souris pour cocher, et il s'en va trouver la reine des souris. Voyant arriver le roi des rats, la reine des souris dit: "Que venez-vous faire ici, aujourd'hui, le roi des rats?" — "Ah! si tu savais, la reine des souris! Toute ma place est bouleversée par une bête dont le maître m'a dit que si je ne retrouvais pas sa bague perdue, tous mes rats seraient mis à mort." La reine des souris répond: "Moi, je n'ai pas eu connaissance de cette bague, sur mon terrain. Mais, la reine des grenouilles [2] le saurait peut-être bien." — "Eh bien! je vas aller le dire à la bête qui veut tous nous détruire."

[1] Bague enchantée. Ailleurs, G.-S. Pelletier appelle ces objets "des *souhaite-vertu.*"

[2] Prononcé *gornouilles.*

Le roi des rats revient dire à Jean: "Monsieur, la bague n'est pas sur le terrain des souris; mais la reine des grenouilles en saurait peut-être quelque chose." Jean répond: "Oui, si la reine des grenouilles le veut, elle peut me retrouver ma bague. Mais il faudra qu'elle envoie à sa recherche quatre grenouilles, quatre rats et quatre souris. Si elle ne me rapporte pas ma bague entre *ci trois jours,*[1] vous serez tous mis à mort." Quand elle apprend ça, la reine des grenouilles dit: "On va essayer." Appelant une vieille grenouille: "Serais-tu capable d'aller chercher la bague que les fées ont changée chez le roi Jean? Si tu me la rapportes, je te donnerai de la crême au sucre." La grenouille répond: "Oui, j'en serai peut-être capable; mais il faut que tu envoies quatre jeunes grenouilles avec moi." On *grèye* la goëlette pour traverser, et à bord montent les quatre grenouilles avec quatre rats et quatre souris.

Quand la goëlette arrive *dret* en face de chez les fées, débarquent les rats, les souris et les grenouilles. Ensemble ils se glissent vers la maison des fées, regardent par la porte entre-bâillée, et aperçoivent la plus vieille des fées, la bague au doigt, et couchée sur un canapé. Voyant la chatte sous le poêle, les rats n'osent pas entrer. La plus petite des souris se glisse derrière le balai, dans le coin, et elle attend que le chat soit sorti. Après une *escousse,* la petite souris saute au doigt de la fée, fait tomber la bague, qu'elle prend et apporte à la goëlette.

On met à la voile pour s'en retourner au pays des grenouilles. En route, un rat dit: "C'est moi qui ai trouvé la bague." — "Ce n'est pas toi, dit la souris; tu as eu peur d'entrer quand tu as vu la chatte sous le poêle. Moi, je suis entrée comme une brave, en me glissant derrière le balai. J'ai ensuite sauté au doigt de la fée, et me suis sauvée avec sa bague." Dans sa colère, le rat attrape la souris en disant: "Tu vas me la donner." — "J'aimerais mieux la perdre que te la donner." Saute sur le bout de la goëlette, saute sur le *flangé;*[2] la petite souris échappe la bague à l'eau.

Bien piteuse, la petite souris vient dire à la vieille grenouille: "J'ai perdu la bague." Comme c'est en pleine nuit, la vieille grenouille 'prend un aperçu sur' une étoile.

Avant d'arriver chez la reine des grenouilles, on hisse le pavillon de deuil. Les voyant venir, le roi des rats dit à la reine des grenouilles: "Il leur est arrivé malheur; ils sont en deuil." En débarquant, la vieille grenouille va dire à sa reine: "On a perdu la bague dans le fond de la mer. Courue par le rat, la petite souris, qui avait gagné la bague, s'est sauvée sur le *flangé* et a *échappé* la bague à l'eau, en pleine mer. Le rat, vous savez, se souvenait de vos paroles: 'Celui

[1] Entre ci et le troisième jour...

[2] Peut-être de l'anglais "flange," rebord, saillie.

qui rapportera la bague sera soigné à la bouillie au sucre.'" La reine des grenouilles dit: "Ma vieille grenouille, es-tu capable, avec cinq jeunes grenouilles, d'aller chercher la bague là où elle a été perdue?" — "Oui, ma reine, nous allons essayer."

Suivie de cinq grenouilles, la vieille se rend, la nuit suivante, à l'endroit où la bague est tombée à l'eau. Regardant à l'étoile, elle dit: "C'est *icite;* j'en juge par l'étoile." Attendant le lendemain, au jour, le capitaine de la goëlette prend une planche, met une petite grenouille dessus, et la lâche doucement à l'eau. La grenouille cherche la bague, cherche, mais ne trouve rien et se *nèye.*[1] Voyant ça, la vieille grenouille dit: "Moi, j'y vas." Plonge et reste deux heures sous l'eau. On en est 'occupé,'[2] dans la goëlette; et on se dit: "Elle va se noyer." Mais non, elle revient avec la bague dans sa gueule, grimpe sur la goëlette, se glisse à sa chambre et fait hisser le pavillon de joie, pendant qu'on revient chez la reine des grenouilles.

Les voyant arriver, la reine des grenouilles dit au roi des rats: "Ils l'ont retrouvée: voyez le pavillon de joie." En débarquant, la vieille grenouille va porter la bague à la reine des grenouilles. "Tiens, la reine, dit-elle, allez porter la bague à qui elle appartient." La reine répond: "Vas-y toi-même avec le roi des rats, comme c'est toi qui as travaillé à délivrer notre pays et le sien." La vieille grenouille s'en va donc trouver Jean, et dit: "Monsieur Jean, voilà la bague dont vous avez parlé au roi des rats. Une fée l'avait obtenue de votre femme en échange [de trois bagues neuves]. *A'ct'heure, on* vous la donne en vous demandant de laisser la paix à notre pays." — "Ah! dit Jean, la bonne reine des grenouilles! Je t'en remercie bien des fois, et je te souhaite d'être plus heureuse que jamais. Moi, je m'en retourne à mon château." Prenant la bague, il se la met au doigt. "Je désire que mon château se trouve encore à la même place, suspendu *sur* quatre chaînes d'or, devant celui du roi." Aussitôt souhaité, aussitôt *faite.*

Se réveillant, le lendemain matin, le roi aperçoit un beau château brillant devant le sien, et il voit le roi Jean se promenant sur la *galerie.* "Comment ça se fait? dit le roi. Encore un qui se bâtit un château devant le mien!"

Jean arrive et dit: "Monsieur le roi, rendez-moi ma femme. Je veux lui faire pleurer son tort. Ma femme, voilà son histoire: Pendant que nous étions à la chasse, elle avait changé ma bague 'de vertu' avec une fée. La fée souhaita mon château *morfondu*[3] en marécage, et la princesse resta prise dans le bourbier. La fée connaissait la vertu de ma bague, mais ma femme n'en connaissait rien;

[1] Noie.
[2] Inquiété.
[3] Probablement une corruption de "fondu."

et vous, monsieur le roi, vous disiez: 'Ton château, c'était un château de glace!'" Le roi dit: "Mon Jean, je t'en demande bien pardon. Mais, aujourd'hui, ta femme a appris la vertu de ta bague, qu'elle ne changera plus, pendant que nous serons à la chasse. Quant aux gens qui te condamnaient, on va les punir *com'i'faut.*" Ceux qui voulaient faire brûler Jean, on les fait brûler. Ceux qui avaient dit "Noyons-le!" on les *nèye.* Et ceux qui avaient conseillé de l'envoyer à l'île aux rats, on les mène à l'île aux rats.

Tout en finit *par* là. Le roi, lui, a continué jusqu'à aujourd'hui à vivre avec Jean, son gendre. Et moi, ils m'ont renvoyé ici. Depuis ce temps-là, j'ai eu de la misère 'en démon,' [1] *icite.*

65. LA FABLE DE L'OURS ET DU RENARD. [2]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était un renard et un ours.

Un bon matin, durant l'hiver, le petit renard se met dans un banc de neige, devant la maison de l'ours, et il se met à hurler, hurle. Sortant de sa maison, l'ours demande: "Qu'as-tu donc à hurler, mon petit renard?" Il répond: "On m'appelle pour être compère; mais je ne veux pas y aller." — "Mon petit renard, vas-y donc: ils vont te donner à manger *com'i'faut.* S'ils m'appelaient comme ça, j'irais bien, moi qui ne fais que me *licher* la patte." Le petit renard s'en va, fait un tour, entre [sans qu'on le voit] dans la dépense de l'ours, et commence à 'manger la tinette' [3] de beurre. Quand l'ours le voit repasser, il demande: "Comment l'appelles-tu, ton filleul?" — "Ah! il dit, je l'ai appelé Commencé."

Le lendemain matin, le petit renard revient encore sur le banc de neige, devant l'ours, et il hurle, hurle. "Qu'est-ce que tu as donc, mon petit renard, à tant hurler?" — "*Parlez-m'en pas!* on m'appelle encore pour [être] compère; mais moi, je ne veux pas y aller." — "Vas-y donc! on te soigne si bien, quand tu es compère!" Voilà mon petit renard qui part, fait un tour, entre [sans qu'on le voit] dans la dépense de l'ours, et mange la moitié du beurre, dans la tinette. [4] Le voyant repasser, l'ours lui demande: "Comment-*c*'que tu l'as appelé, ton filleul?" — "Je l'ai appelé A-*moiquié.*" — "C'est un beau nom, mon petit renard. Ce n'est pas bien de te faire prier comme ça pour être compère."

Encore la même chose; le lendemain matin, le petit renard se plante dans le banc de neige, et se met à hurler. Hurle, hurle, mon petit

[1] J'ai eu beaucoup de misère.

[2] Récitée par Achille Fournier, en août, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska. Fournier apprit cette fable, il y a longtemps, d'Edouard Lizotte, aussi de Sainte-Anne.

[3] C'est-à-dire le contenu de la tinette.

[4] Fournier dit: "mange la tinette de beurre à *moiquié.*"

renard. L'ours demande: "Mais, pourquoi tant hurler, mon petit renard?" — "On m'appelle encore pour être compère, et moi, je ne veux pas y aller." — "Mon petit renard, vas-y donc! Tu reviens toujours saoûl, quand tu es compère. Si on m'y invitait moi, je ne demanderais pas mieux." Fait un tour, le petit renard, et entre dans la dépense de l'ours, où il mange le reste de la tinette de beurre. Le voyant repasser, l'ours demande: "Comment l'as-tu appelé, ton filleul?" — "Je l'ai appelé Cul-*liché.*" L'ours répond: "C'est un beau nom, ça, mon petit renard. Je voudrais bien qu'ils m'appellent pour [être] compère, moi qui ne vis qu'à me *licher* la patte."

Quand il va chercher du beurre dans sa tinette, l'ours trouve tout le beurre parti. S'en allant voir le renard, il dit: "Mon petit renard, je *cré ben* que tu m'as joué un tour. Tu disais qu'on t'appelait pour [être] compère; mais c'est *ben* des menteries. Tu t'en allais 'manger ma tinette' de beurre. Leurs noms, tu disais, étaient Commencé, *A-moiquié* et Cul-*liché;* mais, mon petit renard, *m'a* te dévorer *à'ct'heure.*" — "[Ne] me dévore donc point pendant que tu es si fâché. Tiens! *on* va se coucher, et celui qui, demain matin, aura du beurre au derrière, ça sera lui qui aura mangé le beurre." L'ours finit par être consentant. Ils se couchent et dorment.

Durant la nuit, le renard se lève et met du beurre au derrière de l'ours. S'apercevant qu'il est graissé, en se réveillant, l'ours se dit: "C'était donc *moé* qui l'avais mangé!"

En prenant le chemin, un peu plus loin, le petit renard crie: "Je t'ai joué un tour, l'ours. Tu n'es pas *ben* fin, je te le garantis! *A'ct'heure, liche*-toi la patte!"

Et moi, ils m'ont renvoyé ici vous dire que le petit renard est bien plus fin que l'ours.[1]

66. JEAN-CUIT.[2]

C'était un roi qui s'appelait Jean-Cuit.[3] Et son seul fils s'appelait aussi, comme lui, Jean-Cuit.

Le garçon était sur l'âge de se marier, et son père et sa mère devenaient vieux. Un jour, le père dit: "*Cou'don,* mon jeune homme, nous *velà*[4] vieux. Ça nous ferait bien plaisir de te voir marié; et tu ne m'as pas l'air à faire grand'chose." — "Mon père, dans cette place-ci, je ne trouve pas 'de mon goût.'"[5] — "C'est bon! je vas te *grèyer* un bâtiment." De fait, il lui *grèye* une belle frégate, et il y met de l'or et de l'argent.

[1] Prononcé l'*our.*

[2] Raconté par Paul Patry, à Saint-Victor, Beauce, en août, 1914. Patry, dans sa jeunesse, apprit ce conte de son frère, Frédéric Patry, alors résidant à Halifax, N.-E.

[3] Le nom "John Cook" donné par le conteur, est ici traduit.

[4] Voilà.

[5] I.e., je ne trouve personne à mon goût.

Voilà le jeune homme parti en voyage, s'en allant de ville en ville, et d'une province à l'autre. Il n'en [1] trouve pas de son goût, nulle part.

Arrivé à une ville bien éloignée, après avoir longtemps voyagé, il débarque, et il se met à se promener dans la ville. Il rencontre *ben* une petite fillette d'une douzaine d'années, belle! *ce qu*'une[2] créature[3] peut être belle. Elle s'en va, portant un petit pot rempli de lait, pour son petit frère. Sa mère est veuve et pauvre, pauvre.[4] "Ma petite fille, où vas-tu?" demande Jean-Cuit. "Monsieur, je suis allée chercher du lait 'par charité' pour mon petit frère. *On* est si pauvre!" — "Oui?" Il met la main dans sa poche, *hâle* un cinq louis d'or, et le lui donne en disant: "Ma petite fille, je peux te faire l'aumône comme n'importe qui. *A'ct'heure*, où restez-vous?" [5] Elle répond: "Nous restons dans une petite maison, là, au coin de la rue."

Partant en courant, la petite fille s'en va trouver sa mère, et elle lui dit: "*Mouman*, j'ai rencontré le plus bel homme! Il a mis la main dans sa poche, et il m'a donné cet argent." Suffit que sa fille est si belle, la mère croit que c'est de l'argent pour lui jouer un tour. Elle prend l'argent et, fâchée, le jette sur son lit. Sa fille ajoute: "*Mouman*, il m'a dit qu'il allait venir, *betô*." — "Oui?" répond la mère.

Jean-Cuit fait un petit tour dans la ville, mais ne trouve rien de mieux que la petite fille. Il s'en va donc à la maison de la veuve. Le voyant entrer, l'enfant dit: "Tiens, maman, maman, c'est ce monsieur-là." La mère prend la parole, et dit: "C'est-*i* vrai, monsieur, que c'est vous qui avez donné cet argent-là à ma petite fille?" — "Oui, madame! Elle m'a appris que vous êtes pauvre. Je peux donc vous faire l'aumône comme n'importe qui. *A'ct'heure*, la mère,[6] j'aurais une chose à vous demander." — "Qu'est-ce que c'est?" — "C'est demander votre fille en mariage." La mère répond qu'elle est bien trop jeune. Jean-Cuit reprend: "Oui, madame, elle est trop jeune; mais je ne suis pas un bâtard; et avant que je sois allé demander à mon père sa permission pour me marier, aller et revenir, ça me prendra trois ans. C'est *ben* loin, voyez-vous!" Il ajoute: "*Mais que je revienne*,[7] elle sera d'âge." Dans la ville, il y avait une école. Jean-Cuit décide la mère à y mettre sa fille; et comme elle est consentante, ils partent et s'en vont mettre la fille à l'école. Avant de sortir, Jean-Cuit dit: "Si c'est de son goût, quand je reviendrai, nous nous marierons. Si ça n'est pas de son goût, eh *ben!* j'en chercherai

[1] I.e., de jeune fille.
[2] I.e., autant qu'une...
[3] Ce mot est, parmi les paysans canadiens, très souvent substitué au mot "femme," et son sens est exactement le même.
[4] La répétition ici comporte un superlatif.
[5] [Toi et tes parents].
[6] Vocatif.
[7] I.e., quand je reviendrai.

une autre. D'ici à ce que je revienne, laissez-la à l'école où la meilleure maîtresse va l'instruire, la nourrir, l'habiller 'sur le plus beau.' "[1] Ayant demandé son prix à la maîtresse d'école,[2] il lui donne la moitié de ses gages pour trois ans 'de temps,' et lui promet le restant *à* son retour. Il donne aussi de l'argent à la veuve pour qu'elle vive sans misère. Lui, il est riche et fils de roi!

Revenu chez son père, il lui demande la permission de se marier. Et il ajoute: "Il me faudrait de l'or et de l'argent; ma 'belle-mère'[3] est veuve et pauvre." Le roi, son père, lui *regrèye* son bâtiment, en y mettant de l'or et de l'argent.

Pendant ce temps-là, la veuve a bien hâte de voir revenir Jean-Cuit, et elle va souvent au bord de la mer voir s'il arrive.

Un jour, une frégate se montre et hisse le pavillon de Jean-Cuit. C'est lui! La bonne-femme est fière. En débarquant, Jean-Cuit dit: "*A'ct'heure*, allons voir la belle!" Et avec la veuve, il s'en va chez la maîtresse d'école. Il dit: "C'est moi qui ai mis la petite fille ici pour la faire instruire."

Cogne à la porte de sa chambre: "Mademoiselle, monsieur Jean-Cuit est arrivé." Elle répond: "Oui!" Elle a bien profité, grandi, et grossi, rien de plus beau! Jean-Cuit lui donne la main en disant: "Mademoiselle, votre idée a-t-elle changé?" Elle répond: "Oui! mon idée a pas mal changé. Dans ce temps-là *j'aimais guère;*[4] mais *à'ct'heure* j'aime 'à plein.' " — "Comme ça, c'est-il de votre goût que nous nous marions?" Elle répond: "Oui! c'est un bonheur que je ne pensais jamais avoir."

Ils se sont mariés.

Jean-Cuit demande à sa belle-mère: "Voulez-vous venir avec nous, sur ma frégate? Nous allons partir." Mais elle répond: "J'ai encore des enfants ici; et je m'ennuierais, si loin, si loin!" On lui donne alors de l'or et de l'argent à la banque,[5] pour qu'elle vive sans travailler tout le reste de sa vie, elle et ses enfants. Jean-Cuit et sa femme s'embarquent, partent et filent.

Jean-Cuit a été si longtemps à son voyage que quand il arrive à son pays, son père et sa mère sont morts. Etant leur seul enfant, il est devenu roi et maître, avec la couronne.

Il y avait bien quelques années qu'il vivait avec sa femme quand il entendit parler d'un pays éloigné, où on pouvait acquérir une grande quantité de richesses. Il en parle à sa femme, qui n'aime pas beaucoup à le laisser partir pour ce pays. A force de la prier, il finit par la gagner. Il se fait *grèyer* deux bâtiments.

[1] I.e., la vêtir des plus beaux habits.

[2] Il y a incertitude ici quant à savoir si Patry voulait dire "maître" ou "maîtresse" d'école.

[3] Par anticipation.

[4] Prononcé "*gyér.*"

[5] Il est curieux de voir ici un trait aussi moderne.

Son voisin était un bourgeois presque aussi riche que lui. Comme ils étaient bons amis, le voisin s'en va reconduire Jean-Cuit à ses bâtiments. Jean-Cuit pleurait en partant. "Qu'as-tu à pleurer?" lui demande son ami. Il répond: "Ecoute! je laisse ma femme, et je lui cause bien de l'ennui, à elle *étou*." L'autre dit: "*Cou'don*, des femmes, il y en aura partout pour toi, le long du chemin." — "Ah oui, mon voisin; mais pas comme la mienne. J'ai une brave et honnête femme!" Le voisin répond: "Bah! tu as trop confiance en ta femme. Veux-tu gager que, pendant ton absence, j'aurai les mêmes avantages que tu as eus?" Jean-Cuit répond: "Non! et je gage bien pour bien que non." [1] En gageant, ils se donnent la main. Jean-Cuit embarque et file.

Le voisin, le soir, vient 'veiller' chez la femme de Jean-Cuit. "Bonsoir!" — "Bonsoir!" Elle lui donne une chaise, et ils commencent à jaser; jasent, jasent jusqu'à neuf heures. Après avoir jasé encore une petite *escousse*, [2] il part et s'en va. En s'en allant, il se dit: "Je pense que mon affaire est bonne."

Le lendemain au soir, il revient encore au château de Jean-Cuit, pour 'veiller' avec sa femme. Elle lui demande: "Venez-vous chercher quelque chose?" — "Non! je viens 'veiller' pour jaser et vous désennuyer. Suffit que vous êtes toute seule." — "Eh bien! elle dit, c'est le cas, je suis seule. Une 'veillée,' c'est superbe! mais pas la deuxième." Elle dit: "Sortez, ou bien je vous flambe la tête." Mon gars part piteux. Il est loin d'avoir eu des avantages !

Ça fait qu'il attelle ses chevaux à son carrosse, et il se promène devant le château de madame Jean-Cuit, bien piteux, la tête entre les jambes. Une servante dit à la dame: "C'est curieux, le voisin se promène devant le château, la tête entre les jambes et *ben* piteux. Ça m'a l'air qu'il s'ennuie depuis que monsieur Jean-Cuit est parti."

Sortant au coin du château, la servante s'*adonne à* le voir passer. "Mais, dites-moi donc, monsieur, est-ce à cause du départ de monsieur Jean-Cuit que vous avez l'air si piteux?" — "Ah! il dit, mademoiselle, quand même je vous raconterais ma peine, vous ne seriez pas capable de m'arracher de *de'là*. Je suis bien malheureux!" — "Qu'est-ce que c'est?" — "Quand même je vous le dirais, vous n'êtes pas capable de m'arracher de *de'là*. Mais, des fois, on trouve plus dans deux têtes que dans une." Il lui raconte tout, sa gageure de bien contre bien, et les avantages de madame Jean-Cuit. La servante dit: "Je vas vous enseigner un plan, moi. A chaque fois qu'il arrive ici un vaisseau, une valise venant de Jean-Cuit est apportée au château, dans la chambre de la dame. Et il vient d'en arriver un;... comprenez-vous?" Il répond: "Oui, je comprends!" S'en allant

[1] Il parie sa fortune entière contre celle de son voisin.

[2] Quelques moments.

dans la ville, il se met dans une valise *barrant* dedans et dehors. Et il se fait porter, dans la valise, à bord du bâtiment. De là, deux matelots apportent la valise dans la chambre de madame Jean-Cuit. La servante lui avait dit: "Si vous y voyez quelque chose à faire, c'est le seul moyen, le plus proche."

Rendu là, pendant la nuit, il sort de sa valise. Il la voit au clair de lune, dormant sur le dos; rien n'est plus beau! "Ah! il pense, c'est *de valeur*[1] de trahir une si belle et si brave femme." Voyant qu'elle avait un signe sur l'estomac, il dit: "Si j'avais ça, je réussirais peut-être à quelque chose." Il prend donc son canif, et il coupe ce petit signe *à ras*.[2] Enveloppé dans un petit papier, il le met dans sa poche, et s'en retourne dans sa valise, qu'on enlève, le lendemain.

Au bout d'un an, Jean-Cuit *ressoud* sur son bâtiment chargé de pierres fines, et de toutes sortes *d'agrès*[3] *monstreux*.[4] Il revient bien riche! Rien de plus pressé, le voisin s'en va le voir à bord. Jean-Cuit, lui, avait toujours eu sa gageure sur le cœur. Quand le bourgeois lui donne la main, le voyageur dit: "Bien, notre gageure... Comment-*c'qu'*on en est?" — "Eh bien! Jean-Cuit, tu as perdu." — "Ah, par exemple! tu m'en *baras*[5] toujours des preuves." — "Oui!" Et prenant ce qu'il a gardé, il dit: "As-tu vu ce signe sur l'estomac de ta femme? Je l'ai apporté comme preuve des avantages que j'en ai obtenus." Malin et prompt comme il n'y en a pas, Jean-Cuit devient sans connaissance [de fureur]. Il part et s'en va au château. Le voyant arriver, mon Dieu! rien de plus vite fait, sa femme se jette dans ses bras. Mais il la repousse: "Va-t'en, méchante que tu es!" — "Mon *Dou*, qu'est-ce que je puis bien avoir fait?" Et elle se jette à ses genoux en demandant pardon. "Pas de pardon! Va-t'en, méchante que tu es!"

Se retournant, il dit à deux serviteurs de la saisir, de l'emmener dans la forêt, de la tuer, et de lui en rapporter la langue et le cœur. Elle lui demande: "Veux-tu que j'apporte mes vêtements de noces?" — "Va-t'en, méchante! Apporte ce que tu voudras. Mais, vous, rapportez-moi la langue et le cœur."

Les voilà partis. La petite chienne de la dame, qui est toujours avec elle, les suit dans la forêt. Rendue au fond des bois, la dame se jette à genoux en disant aux serviteurs: "Tuez-moi!" — "Non, nous ne vous tuerons pas. Vous avez été une trop bonne maîtresse pour nous. *On* aime autant endurer la mort que de vous tuer." Ils trouvent un plan: "Il ne nous a pas vus. Apportons-lui la langue et le cœur de la petite chienne; dans la colère où il est, ça va le contenter."

1 I.e., regrettable.

2 I.e., près de la peau.

3 D'objets.

4 Pour "monstrueux," mais dans le sens de "extraordinaire."

5 I.e., donneras. Au Lexique de l'ancien français, de F. Godefroy, on trouve: "*Barer*, v. a... proposer des raisons contre quelqu'un ou contre quelque chose."

Tuent la petite chienne, prennent la langue et le cœur, et disent à la femme: "Vous, allez à votre chance; *on* ne vous tuera pas." Revenant au château, ils disent à Jean-Cuit: "Voilà la langue et le cœur de votre femme." Jean-Cuit les jette à ses pieds, *pilote* [1] dessus, en disant: "Méchante que tu es, tu ne me déshonoreras plus!" Prenant son petit portemanteau, il y met son *butin*, [2] part et s'en va.

De son côté, dans la forêt, la femme part, marche, marche jusqu'à ce qu'elle arrive dans un pays tout en guerre. Une fois rendue là, elle s'habille en *seldar* [3] et s'engage dans l'armée. Elle est bien découragée. Soldat, elle se met à se battre. Elle commence *betô* à gagner partout. D'une bataille à l'autre, et de victoire en victoire, la voilà devenue *généraux* [4] du roi. Ne se nommant pas, elle restait toujours habillée en *seldar*. Elle gagnait aussi beaucoup d'argent.

La guerre finie, elle se dit: "Je vas chercher jusqu'à ce que je trouve mon Jean-Cuit. On a dû nous jouer un tour." S'achetant un beau cheval, elle *embarque* en selle, et elle marche, marche, allant d'une ville à l'autre. Elle finit par 's'échouer' dans une ville où il y a un gros magasin, avec sept commis. Là, elle va loger, tout près. Comme elle est le *généraux* du roi, on la traîte bien. Le maître de l'hôtel monte à sa chambre et se met à jaser. Il lui demande: "D'où venez-vous donc?" — "Je viens d'un tel pays, où il y a eu une guerre épouvantable, et où il ne reste plus guère de monde."

C'est aussi dans cette ville que Jean-Cuit s'était engagé comme commis, au gros magasin.

Le lendemain de son arrivée, le général du roi s'en va voir le bourgeois du magasin et lui dit: "Dans le pays voisin, tant de monde ont péri à la guerre qu'il n'y a plus de commis. Pourrait-on en trouver ici?" Le bourgeois répond: "Moi, j'en ai sept ici, et j'ai un nommé Jean-Cuit. C'est un homme *de plaît*, [5] qui vend autant à lui seul que mes six autres commis. Il a une intelligence *terrible*." [6] Le général lui demande: "Comment lui donnez-vous de gages par année?" — "Je lui donne trois cents piastres par année." L'autre dit: "Ce n'est pas le prix d'un bon commis. S'il est comme vous dites, moi, je lui donnerais cinq cents piastres par année." Le bourgeois dit: "C'est un si bon garçon que je ne lui ferais pas perdre de gages. Si votre offre lui plaît, je suis prêt à le laisser aller avec vous." On fait donc monter Jean-Cuit, et on se met à parler. Le général dit: "Vous n'avez que trois cents piastres par année, ici; moi, je vous en promets cinq cents." Le maître lui dit: "Mon Jean-Cuit, tu es un si bon homme

[1] I.e., les foule aux pieds.
[2] Linge et effets personnels.
[3] Telle est la prononciation de Patry du mot "soldat."
[4] I.e., général; elle était déguisée en homme.
[5] I.e., qui plaît.
[6] Extraordinaire.

que je ne veux pas te faire perdre cette chance." Le général emmène donc Jean-Cuit avec lui.

Le long du chemin, ils s'en vont à cheval tous les deux, sans se parler. Le général du roi chante et *turlute.*[1] Jean-Cuit, lui, a 'la tête entre les jambes;'[2] il ne parle pas. Le général du roi prend la parole: "Dis-moi donc, Jean-Cuit, ce que tu as? Tu ne parles pas du tout." — "Ah! il dit, je n'ai rien." Le général reprend: *"C'est pas ça!* Moi, j'aime qu'un homme soit gaillard, et qu'il 'fasse des histoires.'[3] Je n'aime pas un homme *sonjâr*[4] de même." Ils font encore un bout sans parler. "Tiens! tu entends, Jean-Cuit, il faut que tu sois *joyal.*[5] Il faut 'faire des contes.'"[6] L'autre répond: "Général du roi, quand même je vous conterais mes peines, jamais ça ne reviendra." Le général répond: "Encore, ça peut revenir; les peines, on les laisse là!" — "Non, ça ne se peut pas." Et il commence: "Un jour, j'étais fils unique chez mon père le roi. Mon père me dit: 'Mon jeune homme, te voilà sur l'âge et tu ne cherches pas à te marier.' Je lui donne pour raison que je n'en trouvais pas de mon goût, dans la place. Il dit: *'M'a* te *grèyer* une belle frégate d'or et d'argent.' Je partis et me rendis d'une ville à l'autre. Dans une ville où je débarquai, en me promenant je rencontrai la plus belle enfant qu'on puisse voir, et qui, dans sa main, avait un petit pot. Je lui demandai où elle allait. Elle me dit qu'elle allait chercher du lait pour son petit frère, que sa mère était veuve et pauvre. Je pris cinq louis d'or, les lui donnai en lui demandant où elle restait. Elle me répondit que c'était dans une petite maison au coin de la rue. Après avoir fait un petit tour dans la ville, je me rendis à cette maison, et je demandai à la veuve sa fille en mariage. La mère me répondit qu'elle était trop jeune. 'Mais je ne suis pas un bâtard, je lui dis; il me faut aller demander la permission à mon père; et comme ça prend trois ans et trois jours à faire le voyage, elle sera déjà en âge quand je reviendrai.' Pendant mon voyage, elle était dans une école, à s'instruire. Quand je revins, elle était grande, grosse et grasse, elle comme il ne s'en était jamais vu sur la terre, et bonne *criéturé!*[7] Nous nous sommes mariés. Revenus à mon pays nous avons trouvé mon père et ma mère morts, tous les deux. Je restai roi et maître, et avec la couronne. 'Ce que c'est'[8] quand on est pour avoir une malchance! J'entendis parler d'une place où on acquérait une quantité de richesses. Je

[1] I.e., fredonne.

[2] Marche d'un air abattu.

[3] I.e., qu'il badine.

[4] I.e., songeur.

[5] I.e., jovial. Voir Godefroy, Lexique de l'ancien français, p. 294: "1. Joiel, adj., joyeux."

[6] Badiner.

[7] Patry disait ces mots, "bonne *criéture*" avec un accent si sincère qu'il est difficile d'en oublier la modulation.

[8] Dans un sens vague mais approchant "curieux destin!"

voulus y aller. Ma femme n'en raffolait pas. A force de la tourmenter, je finis par la gagner à me laisser partir à bord d'une belle frégate que je m'étais *grèyée.* Comme je partais, mon voisin, un bourgeois presque aussi riche que moi, vint me reconduire. Comme de raison *que* ça me faisait de la peine de partir. J'en pleurais. Le bourgeois dit: 'Jean-Cuit, tu pleures! *C'que t'as,* donc?' Je lui répondis: 'Tu sauras que je me cause de l'ennui et à ma femme *é'tou;* et ça me fait de la peine de partir.' Le bourgeois reprit la parole et dit: 'Tais-toi donc, Jean-Cuit! Il y aura des femmes partout, le long du chemin, pour toi.' Je lui ai rendu réponse qu'il n'y en avait pas comme ma femme. Mon bourgeois, en me donnant la main, me dit: 'Veux-tu gager que d'ici à trois jours, j'aurai d'elle les mêmes avantages que tu as eus?' Rien de plus pressé, je lui donnai la main, et je gageai bien pour bien. Je partis. Je voyageai. D'une manière, j'avais fait un bon voyage; j'avais redoublé ma richesse. A mon retour, le bourgeois s'en vint me recevoir à bord de mon bâtiment, en me donnant la main. Mais moi, cette gageure-là m'était restée sur le cœur. Je lui demandai: 'Mon voisin, comment est notre gageure?' Il répondit: 'Mon Jean-Cuit, tu as perdu!' Je lui en demandai des preuves. En *hâlant* un petit papier, il dit: 'Oui... Tiens! il dit; as-tu vu ce petit signe sous l'estomac de ta femme? Je n'ai pas pu tout apporter; j'ai eu d'autres choses aussi.' Moi qui suis malin, [1] je devins sans connaissance, en m'en allant à mon château. Ma femme vint se jeter dans mes bras. Mais je ne connaissais plus rien. Je la repoussai: 'Va-t'en, méchante femme que tu es!' L'envoyant mener dans une forêt, je lui fis arracher la langue et le cœur, que je frottai sous mes pieds. Pensez-vous, général du roi, que je puis avoir le cœur content? Tant que je vivrai, je serai malheureux."—"Pouah! dit le général; laissez donc ça!" Ils continuent leur route, marche, marche.

Un jour, ils passent devant l'ancien château de Jean-Cuit. "Tiens! général du roi, dit-il, c'était là ma 'prétention.' " [2] — "Oui?" — "Oui." Ils s'en vont loger chez l'aubergiste voisin.

Le général du roi dit aux serviteurs: "Ayez soin de mon commis comme de moi, puisqu'il a été créé à l'image de Dieu comme moi, et donnez-lui une aussi belle chambre qu'à moi."

Le général du roi fait la connaissance du bourgeois qui avait fait perdre sa gageure à Jean-Cuit. Il lui dit: "Je suis un homme venant de bien loin. J'aimerais à connaître et à parler avec les gens de la ville." Le bourgeois dit: "C'est une bonne idée!" *D'un crac,* [3] il fait *grèyer* à souper et inviter les messieurs de la ville.

[1] I.e., emporté. [2] I.e., mon héritage. [3] Dans un instant.

Après souper, à table, les invités se mettent chacun à conter des histoires pour faire rire. Le bourgeois dit: "Moi, je puis vous conter une histoire de finesse,[1] qui est 'arrivée bien réelle.'" — "Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est?" — "Un jour, mon voisin, le fils d'un roi, s'appelait Jean-Cuit. Ne trouvant *par* ici personne de son goût à qui se marier, il se *grèya* une belle frégate, et s'en alla d'une ville à l'autre. A une ville 'placée' à trois ans et trois jours de voyage d'ici, il acquit la plus belle et la meilleure *criéture* qu'on puisse voir. Plus tard, il apprit que dans un certain endroit, sur une île, on trouvait des quantitées de richesses. A force de 'tourmenter'[2] sa femme, il finit par la décider de le laisser aller. Mais en partant, il pleurait. Comme je l'accompagnais à bord de son bâtiment, je lui demandai: 'Jean-Cuit, tu pleures; qu'est-ce que tu as?' — 'Comme de raison, il répond, je cause de l'ennui à ma femme et à moi *tou*.'[3] Je pris la parole et dis: 'Ah, Jean-Cuit, des femmes, il y en a partout, le long du chemin, pour toi.' — 'Ah! il dit, oui, mais pas comme la mienne.' Je lui répondis: 'Je gage bien pour bien que j'aurai de ta femme les mêmes avantages que toi.' La gageure faite, il partit. Quand il revint, rien de plus pressé, je m'en allai le rejoindre à bord de son bâtiment, et, me donnant la main, il dit: 'Mon bourgeois, comment-*c*'qu'est notre gageure?' Je répondis: 'Jean-Cuit, tu as perdu.' Il dit: 'Tu m'en *baras* toujours bien des preuves.' — 'Oui!' je lui dis, en lui montrant un petit signe que j'avais pris sous l'estomac de sa femme. Il est bon de vous dire que je m'étais fourré dans une valise *barrant* dehors et dedans, et qu'on avait mis la valise dans la chambre de madame Jean-Cuit. Durant la nuit, je sortis. Sur son lit, elle dormait d'un profond sommeil. 'Ah! je dis, c'est *de valeur* de trahir une si brave et si honnête femme.' Mais je ne savais pas comment faire pour ne pas perdre mon bien. Elle avait un signe sous l'estomac. Je pensai: 'Si je l'avais, je gagnerais peut-être?' Je l'enlevai avec mon canif qui coupait comme un vrai *râsoué*,[4] et je le mis dans ma poche. 'Malin' comme était Jean-Cuit, en voyant ça, le voilà sans connaissance. Arrivé chez lui, il envoie des serviteurs mener sa femme dans la forêt et lui arracher la langue et le cœur. Et depuis ce temps-là, personne n'a jamais revu Jean-Cuit."

Tous les gens se mettent à rire, en disant: "Ça, c'est un vrai tour." Et le bourgeois, en se carrant, répond: "Oui!" Le général du roi dit: "C'est bien! je veux qu'on ferme ici toutes les portes. On va jouer du sabre, et je ne veux pas qu'on sorte." Jean-Cuit se lève et dit au bourgeois: "Malheureux! c'est-*i* vrai que, pour cette affaire, tu as ôté la vie à ma femme?" Le général du roi dit: "Attendez un peu, je vas passer seul dans la petite chambre, là." Dans son porte-man-

[1] I.e., de ruse.
[2] Prier, solliciter.
[3] I.e., *et tout*, aussi.
[4] Rasoir.

teau, le croirez-vous? elle avait encore sa robe de noces. Et dans une minute, elle revient en belle robe blanche, comme au jour de ses noces. "Tiens, mon Jean-Cuit, me reconnais-tu?" Et lui, il perd quasiment connaissance de voir sa femme revenue.

"Ah! disent les gens, que voulez-vous qu'on lui fasse *à'ct'heure*, générale du roi?" On envoie chercher la fille qui a trahi sa maîtresse, et devant tout le monde, on la met sur un 'ber de grille,' et on la fait brûler. La graisse, on l'a prise pour graisser les roues des voitures.[1] Et le bourgeois? Ils le mettent entre quatre murailles, où il vécut jusqu'à la fin de ses jours rien qu'au pain et à l'eau.

Jean-Cuit et la générale du roi retournèrent à leur château, où ils vécurent heureux avec tous leurs biens et ceux du bourgeois. Depuis ce jour, Jean-Cuit n'a plus voyagé.

Et moi, on m'a envoyé ici vous le raconter.

67. LES TROIS POILS D'OR.[2]

Une fois, il est bon de vous dire que c'était un prince. Il se maria un jour à une princesse, la fille d'un autre roi — les princes se marient toujours entre eux-autres.

Un bon matin, il parle d'aller faire un voyage dans un pays étranger, pour acheter des marchandises et des soieries. *Ce'*qui vient le trouver? Le seigneur de la place. "Mais, il dit, où vas-tu donc, le prince? Tu viens de te marier, et tu pars déjà en voyage pour les pays étrangers." — "Eh oui! j'ai à faire ce voyage." — "Veux-tu gager avec moi que *m'a* avoir des faveurs de ta princesse avant 'le retour de' ton voyage?" — "Oui, *batège! on* va gager bien contre bien. Si tu as des faveurs de ma princesse avant mon retour, tu auras mes biens; et si tu n'en as pas, j'aurai les tiens."

Le prince parti, le seigneur va, le soir, trouver la princesse. Une fois, en passant, il vole une jarretière sur sa chaise. Comme il y retourne le lendemain matin, "Mais, monsieur le seigneur, dit la princesse, vous venez ici donc bien souvent. Vous pouvez rester chez vous; je n'ai pas besoin de vous, *icite*." Le seigneur sort à sa courte honte, et il vole une chemise de la princesse qui pend à une corde à linge dans la cour.

Le lendemain, il fait habiller sa servante en quêteuse, et il l'envoie, portant un panier, demander son pain chez la princesse. La quêteuse demande à loger pour la nuit. On la loge.

A la fin de la soirée, la princesse se retire dans sa chambre, se déshabille, et ôte ses anneaux, qu'elle met dans un tiroir de sa commode.

[1] Patry disait: "Les roues des *ouaguines*" (de l'anglais "wagons").

[2] Raconté par Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Fournier retint ce conte après l'avoir entendu une seule fois, il y a à peu près quarante ans, d'un Canadien-français, dans le Massachusetts.

Dans un coin, à la noirceur, la quêteuse la guette, et voit tout ce qu'elle fait. La belle princesse avait bien trois poils d'or sur l'épaule gauche. Aussitôt qu'elle est endormie, la servante s'approche sur le bout des pieds, vole les anneaux dans le tiroir de la commode, arrache les trois poils d'or de la princesse et revient chez son maître, le seigneur. "Tiens! seigneur, elle dit, voilà les trois poils d'or qu'elle avait sur l'épaule gauche, et voilà les anneaux qu'elle avait mis dans le tiroir de sa commode, avant de se coucher." — "Je te remercie bien, ma servante; c'est ça qu'il me fallait."

Le prince revient de son voyage. Comme il débarque de son bâtiment, le seigneur vient le rencontrer. "Voyons, il dit, comment *ç'a* été, à ton voyage?" — "*Ç'a* bien été, à mon voyage." Le seigneur reprend: "Mais *ç'a* n'a pas si bien été *icite.* J'ai eu des faveurs de ta princesse, avant ton retour." — "Qu'est-ce que tu as eu?" — "J'ai eu sa jarretière!" — "*T'*as eu sa jarretière? Ah, ah! *t'*as bien pu la voler sur sa chaise, dans le château." — "Mais, *c'est pas toute!* Voilà sa chemise, qu'elle m'a donnée." — "Ah! sa chemise? *T'*as bien pu la voler quand elle a étendu son *butin* sur la corde." — "Mais *c'est pas toute:* j'ai ses anneaux." — "Ah! *t'as pas* encore gagné mes biens. Il faut d'autres choses que ça." — "Mais, j'en ai encore. Connais-tu ces trois poils d'or, qu'elle avait sur son épaule gauche?" Le prince *revire de bord* et s'en va trouver sa femme. Il dit: "Ma femme, *grèye*-toi! J'ai tout perdu mes biens." Il embarque avec sa femme dans une *piraque,*[1] et il s'en va à la mer.

Au milieu de la mer, il jette sa femme à l'eau, et il s'en va ailleurs.

La princesse ne s'était pas noyée. Son *butin* la faisait flotter sur l'eau. La voilà qui prend terre. A terre, elle s'en va dans une ville; et là, elle s'habille en avocat.

Le prince, lui, marche et il marche 'tant que la terre le portera.'

Après bien longtemps, il arrive dans la ville où se trouve sa femme. Mais il ne la reconnaît pas, quand il la rencontre. Elle lui demande: "Monsieur, où *c'*que vous allez donc?" — "Où *c'*que je vas? Je marche 'tant que la terre me portera.'" — "Mais, vous avez dû avoir quelque chose de bien épouvantable, pour marcher tant que la terre vous portera?" — "Ah oui! j'ai gagé bien contre bien avec un seigneur qu'il n'aurait pas de faveurs de ma princesse avant mon retour de voyage. Quand je suis revenu, il m'a montré sa jarretière, il m'a montré sa chemise. J'ai dit: '*T'*as bien pu les prendre toi-même sur la chaise, et *pi,*[2] sur la corde.' Il m'a aussi montré ses anneaux. Et il m'a montré les trois poils d'or qu'elle avait sur son épaule gauche." — "Bien, monsieur, elle dit, vous avez gagé bien contre bien avec lui? Qu'est-ce que vous me donnez, à moi, si je vous plaide votre cause et si je la gagne?" Avocat comme elle est, elle s'en va parler

[1] I.e., pirogue.

[2] I.e., puis.

au juge, fait prendre le seigneur; et les voilà en procès. Quand le seigneur est en cour, sous *sarment*,[1] l'avocat lui demande: "Monsieur le seigneur, n'auriez-vous pas pu voler cette jarretière sur une chaise?" — "Oui, j'ai volé la jarretière sur une chaise." — "Vous auriez bien pu voler la chemise sur la corde où elle était étendue, dehors?" — "Oui." — "Vous auriez bien pu envoyer votre servante en quêteuse demander à loger chez la princesse?" — "Oui." — "Elle n'a pas volé les anneaux dans le tiroir de la commode de la princesse?" — "Oui." — "Pendant qu'elle dormait, elle ne lui a pas arraché les trois poils d'or qu'elle avait sur son épaule gauche?"—"Oui."—"Monsieur le juge, vous en avez pris note? *Ça fait que*... le seigneur a-t-il perdu ses biens, monsieur le juge?" — c'est la femme avocat qui plaide sa [propre] cause! Elle se retourne vers le prince, son mari, et elle lui demande: "Pourriez-vous reconnaître votre femme si vous la voyiez?" Il répond: "Oui, je la reconnaîtrais." L'avocat 'dit ni un ni deux,'[2] mais il passe dans une chambre voisine. De la chambre il sort une princesse, sa femme, qui dit: "Me reconnais-tu, mon mari?" — "Ah oui! je te reconnais, ma femme." Elle le prend par le cou et lui donne un beau *bec* en pincette, là, devant tout le monde. Le juge dit: "Monsieur le prince, vous avez gagné tous les biens du seigneur, que je condamne."

Le prince s'est en allé avec la princesse, sa femme, à son château, où ils ont toujours vécu heureux, depuis. Quant au seigneur, lui, il s'est mis, à son tour, à marcher 'tant que la terre le portera;' et il marche encore.

68. LE GRAND VOLEUR DE PARIS.[3]

Une fois, il y avait, à Paris, un homme qui était voleur de son métier.

Ayant entendu parler qu'en France se trouvait le plus fin voleur de la terre,[4] il se dit: "Si j'allais le rencontrer? Qui sait! il ne serait peut-être pas plus fin que moi."

Le grand voleur de Paris part et s'en va en France. Il y arrive un dimanche matin, avant la messe. Entend la messe en France.

[1] Serment.

[2] I.e., sans perdre un instant.

[3] Raconté par Narcisse Thiboutot, en août, 1915, à Sainte-Anne, Kamouraska. Le conteur apprit ce conte, il y a une dizaine d'années, d'un nommé Tabel (?) Dionne, du même endroit, et alors âgé d'à peu près 65 ans.

Une autre version de ce conte, sous le nom de "Le grand voleur provincial," fut aussi recueillie à Sainte-Anne, d'Achille Fournier. Cette version sera plus tard publiée.

[4] Le conteur, dans sa naïveté, place ici Paris hors de France; et pour lui "France" semble être un nom de ville. Il ne se maintient toutefois pas dans cette erreur, dans la suite, comme il dit ailleurs: "...royaume de France."

En sortant de l'église, il regarde partout en remarquant, pour voir s'il ne rencontrerait pas le voleur de France. Tiens! tout *d'un* coup, il aperçoit un homme qui s'approche tranquillement d'un monsieur et, faisant semblant de rien, *hâle* la montre du monsieur et la met dans sa poche, sans que l'autre s'en aperçoive. Le voleur de Paris s'en va le trouver: "Monsieur, ce ne serait pas vous, par hasard, le grand voleur de France, dont on parle tant?" L'autre répond: "Oui, c'est *ben moé!* Et je suis à la recherche du grand voleur de Paris, que je voudrais bien rencontrer." — "Ben! *on* est tous les deux *de compagnié*." [1]

Le grand voleur de France dit: "Il y a ici, en France, un roi qui est bien riche. Il faudrait *le* [2] voler. Mais, pour pouvoir *le* voler, il faudrait se mettre tous deux en société. Vouloir le voler seul, c'est se faire prendre, *certain*." Le voleur de Paris demande: "Sais-tu où est son argent?" — "Son argent est dans une bâtisse de pierre, dont la porte est en fer. C'est moi qui l'ai bâtie pour lui. Pour pouvoir y entrer, j'y ai laissé une pierre [mobile], [3] qu'on peut arracher au besoin."

La nuit suivante, le grand voleur de France dit au grand voleur de Paris: "Allons tous les deux avec chacun une poche à la bâtisse où le roi garde son argent." Arrivé là, il dit à son associé: "C'est moi qui y entre, le premier soir. Mais demain, ça sera ton tour, le grand voleur de Paris." Une fois *r*entré, le voleur de France emplit les deux poches 'bien pleines' d'or et d'argent. Sorti, il remet la pierre *com'i'-faut*, à sa place, prend le chemin et s'en vient à sa maison avec l'autre voleur.

Le lendemain, pendant que le roi examine ses richesses, il s'aperçoit que l'argent a été brassé. Bien tracassé, il s'en va chez une sorcière des environs, et lui demande: "De quelle manière faut-il m'y prendre pour attraper le voleur qui prend mon argent?" Elle répond: "Je ne vois pas d'autre chose que ça: quelqu'un a une clef qui fait *sur* votre porte." — "Ça ne se peut pas, répond le roi; il n'y a qu'une serrure et une clef comme celles-là dans tout le royaume de France." — "Eh bien! laissez faire encore. Qui sait? C'est peut-être une idée que vous vous faites, sans que personne n'y soit allé." — "C'est *toujou ben* curieux!" dit le roi, en s'en allant.

La nuit d'après, les deux voleurs retournent encore à la bâtisse où le roi garde ses richesses, chacun avec une poche. C'est au tour du grand voleur de Paris à entrer. Il entre, emplit les deux poches d'or et d'argent, sort de là, remet la pierre à sa place *com'i'faut;* et tous les deux, ils s'en retournent tranquillement.

[1] Pour "de compagnie, ensemble."
[2] I.e., voler ses biens.
[3] Thiboutôt se servait ici d'un terme anglais: une pierre de *lousse* (de "loose").

Le roi s'aperçoit, le lendemain, que ses richesses ont encore diminué. Il retourne chez la sorcière, et lui dit: "L'or et l'argent fondent! Je ne peux pas comprendre comment ça se fait." La sorcière répond: "Le voleur, c'est peut-être celui qui a fait votre bâtisse? Qui sait s'il n'a pas laissé une pierre [branlante],[1] pour entrer par là dans la bâtisse, se charger d'or et d'argent, et remettre la pierre, en partant?" —"Comment faire pour le savoir?" demande le roi. "Pour le savoir, dit la sorcière, il faut enlever l'or et l'argent de la bâtisse, la remplir[2] de paille, mettre le feu à la paille, et faire le tour en dehors, pour voir si la *boucane*[3] sort à quelque place."

Le roi, le lendemain, fait charroyer tout son or et son argent ailleurs, emplit la bâtisse de paille, y fait mettre le feu, et ferme la porte. En guettant, dehors, il voit la *boucane* sortir tout le tour d'une pierre. Il essaie de *hâler* la pierre. La pierre branle et s'ôte facilement. Le roi s'en va tout droit trouver la sorcière. "Il y a une pierre [branlante], par où il peut entrer facilement." La sorcière répond: "*A'ct'heure*, reportez-y votre or; et puisqu'il entre en ôtant la pierre, *étendez*-y[4] un sabre à la marchette.[5] Peut-être ne sera-t-il[6] pas assez fin pour regarder avant d'entrer; et, en entrant, il se fera couper le cou." Le roi ne prend pas de temps à faire tout ce que la sorcière a dit.

Le lendemain soir, les deux voleurs se disent encore: "Il faut aller chercher une poche d'or et une poche d'argent." Rendus, le grand voleur de Paris dit au grand voleur de France: "C'est à ton tour de *r*entrer, *à* soir." Le grand voleur de France *hâle* la pierre, et se dépêche à *r*entrer sans regarder. Le sabre part et crac! la tête tombe là, à terre. Il s'est fait trancher la tête!

Ne le voyant pas revenir, le grand voleur de Paris entre, prend la tête coupée de son associé et l'apporte, laissant là le corps; et il s'en va la jeter à la rivière.

Quand le roi revient, le lendemain, il trouve le corps du grand voleur de France; mais, point de tête! S'en allant voir la sorcière il dit: "On a trouvé le corps, mais sans tête. Et il n'y a pas moyen de trouver de traces à suivre." La sorcière dit: "Pour savoir qui a pris la tête du voleur et pour retrouver votre or et votre argent, il n'y a qu'une chose à faire: prenez un chariot, mettez-y le corps sans tête du voleur, et envoyez vos valets dans toutes les rues de la ville, à la suite du chariot. Si le voleur était marié, quand ils verront passer son corps sans tête, sa femme ou ses enfants pleureront. Ça sera signe que c'est là la maison du voleur, où votre or et votre argent se trouvent."

[1] Thiboutot répète encore ici: "Une pierre de *lousse*."

[2] Le texte: "la remplir '*ben* pleine' de..."

[3] Fumée. "*Boucane*" est d'origine américaine (aborigène).

[4] Tendez-y.

[5] "Marchette," terme d'oiseleur.

[6] Thiboutot disait: "Peut-être bien qu'il..."

Le roi fait *grèyer* un chariot, où il fait mettre le corps du voleur. Le lendemain matin, il envoie ses valets avec le chariot dans toutes les rues de la ville, rue par rue. Mais personne ne pleure, nulle part. Il ne reste plus qu'une petite rue, en arrière. "Il faut toujours y passer, pour finir," se disent les valets. Entrent dans la petite rue. En arrivant à la maison du grand voleur de France, qui était marié et avait six enfants, voilà qu'ils entendent pleurer et se lamenter dans la maison. Le grand voleur de Paris, qui restait là, chez le voleur de France, était en frais de se faire la barbe, et il avait pris la précaution de bien affiler son rasoir. Quand les valets du roi entrent, ils demandent aux enfants: "Qu'avez-vous à pleurer?" Ils répondent: "C'est *poupa*, c'est *poupa!*" Le grand voleur de Paris avec son rasoir venait de se couper le doigt, et le sang coulait partout. Il dit: "Eh oui, ces pauvres enfants! ils pleurent parce que je viens de me couper un doigt... *Pleurez* donc *pas*, mes enfants! Il n'y a toujours pas de danger que j'en meure." Voyant ça, les valets s'en vont sans rien dire, et racontent leur journée au roi.

Retournant chez la sorcière, le roi dit: "Les enfants n'ont pleuré qu'à une place; et quand on y est entré, les enfants disaient: 'C'est *poupa*, c'est *poupa!*' En se faisant la barbe l'homme de la maison s'était estropié à un doigt. C'est bien pour ça que les enfants pleuraient." La sorcière répond: "Ecoutez, monsieur le roi, c'était là la maison que vous cherchiez, *par rapport* [1] si l'homme qui s'est coupé le doigt est le grand voleur de Paris, il est bien fin, et, après avoir emporté la tête de son associé, il était bien capable de se couper le doigt. Pour le prendre je ne vois qu'un moyen, le seul moyen: c'est de faire une fête et d'y inviter tous les messieurs de la ville, les notaires, les docteurs, [2] les marchands et les autres. Faites la 'veillée' longue, et gardez-les à coucher. Mais recommandez-leur de ne pas faire d'affront à votre princesse. Si le grand voleur de Paris y est, lui, il sera bien assez *fantasse* [3] pour ne pas vous écouter. C'est là le seul moyen de le trouver."

Le roi, le lendemain, fait inviter tous les notaires, les docteurs et les marchands à venir prendre le souper avec lui et à faire une 'veillée' de contes. Tous ces gens sont bien contents de venir; le grand voleur de Paris est un des premiers à arriver. Après souper, ce sont les contes. On s'amuse 'à plein.' A onze heures du soir, le roi dit: "Mes amis, il est trop tard pour retourner chez vous, *à* soir. Vous allez rester ici à coucher, pour ne pas déranger le monde, dans la ville; et demain matin, vous retournerez chacun chez vous." Les invités ne demandent pas mieux que de rester au château, chez le roi. Ils acceptent donc d'y coucher.

[1] I.e., parce que.
[2] I.e., médecins.
[3] Fantasque, impudent.

Quand il commence à être tard, le roi leur montre où ils doivent coucher. En passant devant la chambre de sa fille, il dit: "Il y a ma fille, la princesse. Sa chambre est ici; et je ne pense pas qu'il y en ait parmi vous d'assez effronté pour oser lui faire insulte." Tous répondent: "Il n'y a pas de danger, monsieur le roi!"

Quand ça vient vers les deux heures, dans la nuit, le grand voleur de Paris pense en lui-même: "Je serais bien mieux couché [dans la chambre défendue]." Il part et s'en va s'y coucher. La princesse se réveille, mais le grand voleur de Paris dort comme un bon. Prenant son petit pot de peinture [indélébile], elle lui fait une marque au front. Puis elle met le petit pot sur le coin de sa commode.

Se réveillant de bonne heure, le matin, le grand voleur de Paris se lève, se regarde dans le miroir, et aperçoit la marque, sur son front. "Ah, ah! il dit, c'est parce que j'ai couché ici que je suis marqué? Je vas marquer les autres *pareil.*" Prend le petit pot de peinture de la princesse, et s'en va marquer tous les autres. Il n'en oublie pas un. En finissant, il se dit: "Les voilà tous pris, comme moi." Quand il a remis le petit pot là où il l'a trouvé, il revient se coucher parmi les autres.

Le matin, le roi vient leur dire: "Levez-vous!" Ils se lèvent: "Mais! crie le roi, vous avez tous fait insulte à la princesse? Vous êtes tous marqués." — "Non, sire mon roi! Non, sire mon roi! On n'a pas fait insulte à votre princesse, *certain!*" — "Ah! il dit [vous avez été bien effrontés]." Vers huit ou neuf heures du matin, tous les invités repartent et s'en vont chacun chez eux.

Bien embêté, le roi s'en va tout raconter à la sorcière. "Bien, elle dit, monsieur le roi, il faut que le grand voleur de Paris *fût* de la bande. Il s'est fait marquer, bien sûr; et, comme il est bien fin, il est allé marquer tous les autres. Pour le prendre, je ne vois qu'un seul moyen. Dans la porte qui ouvre sur la chambre de la princesse, je ferais *grèyer* une trappe qui balance; j'inviterais tous les messieurs à votre fête, comme l'autre jour, et je les garderais à coucher. Si le grand voleur de Paris y est, il sera bien assez *fantasse* pour [aller à la chambre de la princesse]. Il tombera dans la cave en mettant le pied sur la trappe qui balance. Faites faire la cave si creuse qu'il ne *peuve* pas sortir. Là vous le prendrez."

Après avoir fait faire une trappe qui balance, le roi invite les mêmes gens que la première fois. Durant la 'veillée,' on conte des histoires, on chante et on se divertit bien. La veillée pas mal avancée, le roi dit: "Mes amis! je *cré ben* que vous faites mieux de rester à coucher, pour ne pas déranger les gens de la ville, qui dorment depuis longtemps." —" C'est *ben*, monsieur le roi, *on* va rester à coucher." — "Par exemple! dit le roi, je ne voudrais pas que vous alliez tous à la chambre de la princesse lui faire insulte." — "Ah, *craignez pas*, monsieur le roi!"

Quand ça vient sur *les* minuit, le grand voleur de Paris se dit: "Celui de la princesse est bien meilleur que le mien. Il faut que j'y aille encore, cette nuit — il n'était pas qu'un petit gars! Comme il arrive à la porte de la princesse, la trappe balance, *petam,' pam'!* Voilà le voleur dans le trou. "Au voleur! au voleur!" il commence à crier. Tous les messieurs se lèvent 'à la course' et vont à tâtons vers la place d'où viennent les cris. Arrivés à la porte, sur la trappe qui balance, *pouf! pouf! pouf!* — il me semble encore de les entendre tomber dans la cave. Grimpant sur eux, le grand voleur de Paris vient à bout de sortir de *de'là.* Aussi vite qu'il entend le train, le roi se lève et vient près de la trappe. "Vous êtes tous dans la chambre de la princesse?" — "Non, sire le roi! *On* entendait crier 'au voleur!' et *on* est venu voir." Le roi s'en va sans rien dire, laissant les messieurs dans la cave, le restant de la nuit.

Le lendemain matin, le roi dit: "Si le grand voleur de Paris est *icite* et s'il est garçon, je lui donne ma fille en mariage, moyennant qu'il se déclare à moi et me promette de ne plus *me* voler, ni de faire des choses comme il en a déjà faites." Le grand voleur de Paris, qui est juste en face de lui, se lève la main en l'air, et dit: "C'est moi, sire le roi!" Le roi lui donne la main et dit: "*On* va faire des noces, *entendu* que [1] tout notre monde est ici." Après les noces, il donne 'toute' sa couronne à son gendre, le grand voleur de Paris qui, depuis, s'est trouvé à toujours bien vivre.

Moi, ils m'ont envoyé ici; mais, ils ne me donnent jamais un sou.

69. FRÉDÉRICO VA AU CIEL. [2]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était Notre-Seigneur, qui marchait sur la terre.

Il *s'adonne* bien *à* passer chez un nommé Frédérico, qui était après fendre du bois *à ras* sa maison. Frédérico avait une misère 'épouvantable' à fendre son bois — rien que des *rebuts.* [3] "Bonjour, monsieur Frédérico!" dit Notre-Seigneur. "Bonjour, mon Seigneur!" — "Veux-tu me donner à loger, Frédérico?" — "Oui, je vous donne à loger. *On* n'est pas *ben* grandement; mais *ça fait rien;* [4] on se tassera plus." Notre-Seigneur pense: "C'est lui qui est le plus tendre; j'ai demandé partout à loger, et tous m'ont refusé."

Frédérico se remet à fendre son bois, et tout marche [comme] sur des roulettes, les *quarqiers* [5] *revolent sur tous les bords,* rien de plus beau!

[1] Pour "attendu que."

[2] Recueilli à Sainte-Anne, Kamouraska, en juillet, 1915. Le conteur, Achille Fournier, dit avoir appris ce conte, il y a une quinzaine d'années, d'un nommé Jérémie Ouellet, aussi de Sainte-Anne.

[3] Des bûches nouées.

[4] Ça fait ne rien, dans le sens de "n'importe!"

[5] Quartiers.

Quand vient le temps de repartir, le lendemain matin, Notre-Seigneur dit: "Frédérico, j'ai trois souhaits à t'accorder; lequel prends-tu: le paradis, le *picatoire*[1] ou l'enfer?" Après avoir pensé, Frédérico répond: "Je prends Reste collé! Et quand je dirai: Reste collé! ça ne pourra plus décoller. Je prends le violon qui fait danser bon gré mal gré, et aussi le sac où rentre tout ce qu'on y souhaite. Lui ayant accordé Reste collé! le violon et le sac, Notre-Seigneur continue son chemin.

Dans sa vie, Frédérico fit bien du mal.

Voilà le Méchant[2] qui, à la fin, s'en vient le chercher, en disant: "*Cou'don,* Frédérico, je suis venu te chercher." — "*Ben !* laisse-moi toujours souper, avant de partir. *Assis*-toi là, sur le sofa, en m'attendant." Aussitôt le diable assis, Frédérico dit: "Reste collé!" Voilà le diable collé; [ne] peut plus se décoller. — "Mais, Frédérico, tâche donc de me décoller! Décolle-moi donc!" — "Ah! si tu veux rester encore un an sans revenir, *m'a* te décoller." — "C'est bon, Frédérico!"

Une fois le diable parti, Frédérico mène toujours le même jeu, faisant encore du mal.

Au bout d'un an, le diable revient le chercher, pendant qu'il est *après* souper. "Voyons, mon Frédérico, es-tu prêt à t'en revenir, *d'ct'heure*?" — "Laisse-moi toujours souper. Tiens! il dit, monte dans cette talle de cenelles, et manges-en, en m'attendant." Aussitôt le diable monté dans la talle d'épines,[3] Frédérico dit: "Reste collé!" Prenant son violon, Frédérico se met à jouer, et le diable danse 'comme un possédé' dans les épines, qui le piquent. "Lâche-moi, Frédérico, lâche-moi! Si tu m'aides à sortir d'ici, je te donnerai encore un an." Frédérico dit: "C'est bon!" et le diable file.

Une fois tranquille, Frédérico recommence à rouler son train ordinaire, et à faire autant de mal qu'il le peut.

Au bout d'un an, le diable arrive encore chez Frédérico, mais, cette fois, il est venu[4] en souris.[5] Frédérico, qui est à souper, lui dit: "Ma petite souris, fourre-toi donc dans mon sac, et grignote en m'attendant." Une fois la souris dans le sac, [magique, dont elle ne peut sortir], Frédérico s'en va le porter chez un forgeron. Là, il fait 'forger' son sac par deux forgerons, qui fessent avec deux gros marteaux: "*Aye,* Frédérico, lâche-moi, lâche-moi!" — "Ah! je [ne] te lâcherai que si tu veux me promettre de ne jamais avoir droit sur moi et si tu me donnes douze damnés de ton enfer." — "Oui, oui, mon Frédérico! Les douze damnés, je te les donne; tu viendras les chercher." Le

[1] Purgatoire. [2] Le diable.

[3] Apparemment le conteur considère comme synonymes les termes "talles de cenelles" et "talles d'épines."

[4] Les paysans canadiens emploient le prétérit indéfini au lieu du prétérit défini, qui semble inusité.

[5] I.e., sous forme de souris.

marché en est fait; le diable a renoncé à ses droits sur Frédérico, qui est *clair.*[1]

Un bon jour, Frédérico prend son sac à sel et part pour voyage.

Arrivé à la porte de l'enfer, il se fait remettre ses douze damnés, qu'il fourre dans son sac. Le voilà qui arrive à la porte du paradis, son sac sur le dos. Pan, pan, pan! à la porte. "*C'qui y'a là?*" — "C'est Frédérico qui est *icite.*" — "Comment, Frédérico? Mais quelle affaire as-tu, *icite*?" — "Je viens vous demander à loger." Notre-Seigneur répond: "C'est 'mal commode,[2] de te donner à loger, mon Frédérico! Tu as fait bien du mal, dans ta vie." — "Mais, qu'est-ce que ça veut donc dire ça? Quand vous êtes venu loger chez moi, sur la terre, je vous ai reçu avec vos apôtres. Et moi, vous me refuseriez à loger?" — "Bien! *r*entre, mon Frédérico. Saint Pierre, ouvre-lui la porte." Voilà mon Frédérico entré dans le paradis. Notre-Seigneur lui dit: "Ah! mon Frédérico, tu as l'air *ben* content d'être rendu au paradis?" — "Oui, j'en *su*[3] *ben* content. Mais je [ne] suis pas tout seul. J'ai dans mon sac douze damnés que j'ai fait sortir de l'enfer." Ouvrant son sac, il commence à fronder les damnés dans le fond du paradis. En *tèrissant,*[4] les damnés éventent partout, et trouvent le paradis *ben* curieux et *ben* beau, après être sorti de l'enfer.

Ça fait que Frédérico a toujours resté au paradis depuis, avec ses *apôtes,*[5] les douze damnés qu'il avait retirés de l'enfer. Et moi, *i* m'ont *r*envoyé vous conter ça, *icite.*

70. LE CONTE DU VINAIGRIER.[6]

Une fois, c'était un vinaigrier qui avait passé sa vie à faire du vinaigre. Il avait un garçon qu'il tenait toujours renfermé chez lui.

A l'âge de vingt-et-un ans, le garçon n'avait jamais encore mis les pieds dehors. Son père lui dit: "Mon gars, tu as aujourd'hui vingt-et-un ans. Tu vas aller faire un tour à la ville." Et il l'habille du plus beau *butin* qu'il peut y avoir.

Rendu à la ville, vis-à-vis du château, le garçon du vinaigrier s'arrête et regarde la princesse du roi, qui se promène sur la *galerie.* Se mettant à côté du chemin, il regarde la princesse toute la journée, sans boire ni manger.

[1] De l'anglais "clear," libéré, à qui on a donné congé. Fournier a probablement emprunté ce terme anglais quand il était à l'emploi des compagnies de chemin de fer et de coupe de bois.

[2] Ce n'est pas facile.

[3] J'en suis...

[4] En atterrissant, de Atterrir, prendre terre.

[5] Apôtres.

[6] Récité par Narcisse Thiboutot, à Sainte-Anne, Kamouraska, en août, 1915. Appris, il y a près de cinq ans, de son grand-père Louis Lévesque, maintenant âgé de 70 ans, du même endroit.

Le soir venu, il retourne chez son père et lui dit: "J'ai vu un château et la plus belle des filles! Je ne sais pas à qui la fille appartient, si c'est une princesse ou une seigneuresse." Le père répond: "Tu viendras demain me conduire à ce château."

Le fils du vinaigrier, le lendemain, conduit son père au château où se promenait la princesse. Quand ils arrivent, elle est encore là, sur la *galerie*, à se promener. Se retournant vers son père, le garçon dit: "Tiens! la voilà, la fille que je veux." Son père *riyi*[1] et s'en retourne chez *eux* sans attendre son fils, qui ne revient que le soir. "Aurais-tu dessein de l'épouser?"[2] demande le père. Le garçon répond: "Oui, mon père!" — "Bien! demain, j'irai avec toi; et je parlerai pour toi."

Le lendemain soir, le vinaigrier met ses *overalls*[3] noires, ses souliers de bois, prend sa canne de fer et se rend chez le roi.

Avant d'entrer, il dit à son garçon: "Je vas frapper à la porte. S'ils nous disent de rentrer, nous[4] rentrerons tous les deux. Mais s'ils[5] me disent de *r*entrer, tu resteras à la porte." Le vinaigrier frappe à la porte du château. "Ouvre et entre!" répond la servante. Entré, le vinaigrier demande à voir le roi. Aussitôt le roi arrivé, le vinaigrier dit: "Votre fille est à marier dans quelque temps, j'entends dire? Mon garçon a l'âge de vingt-et-un ans, et il n'est jamais sorti de la maison jusqu'à il y a deux jours. Quand je l'ai envoyé à la ville, avant-hier, il a vu votre princesse qui l'a tant charmé qu'il m'emmène vous en parler et vous demander si elle l'accepterait en mariage." Le roi répond: "Oui, mais si vous l'aviez emmené, on aurait pu voir quelles manières *qu'*il a et sa mine aussi." Le vinaigrier répond: "Eh *ben!* il est à la porte. On m'a dit de *r*entrer; ça fait que je suis *r*entré seul. Lui, il m'attend là." Le roi est surpris, lui qui a pas mal de monde 'en veillée.' Toujours, il fait entrer le garçon du vinaigrier, parmi le monde. S'approchant de sa fille, le roi lui demande: "Le trouves-tu de ton goût?" — "Certainement, répond la princesse: c'est un homme bien mis, bien planté, qui paraît comme on n'en voit pas." Les gens de la veillée se mettent à en rire un peu. Le roi dit: "Mes amis, n'en riez pas. C'est un garçon que je 'considère pour' en faire mon gendre et lui donner ma couronne." Le 'cavalier'[6] de la princesse, qui est là, n'aime pas beaucoup cette conversation-là.

[1] Prétérit du verbe rire.

[2] Thiboutot dit: "de *la* marier;" ici "marier" est pris dans le sens de "se marier."

[3] Terme anglais pour "salopettes," mot ici inconnu.

[4] Il ne faut pas oublier que le pronom sujet 'nous' est le plus souvent remplacé par 'on,' chez les paysans canadiens-français. Au lieu de futur, le verbe "aller" avec l'infinitif se rencontre ordinairement; ainsi au lieu de "nous entrerons," on dit "*on* va *r*entrer."

[5] Au lieu de "s'il..." Thiboutot dit "si *i*.."

[6] Prétendant à la main de...

Voilà le roi en frais de parler d'arrangements avec le vinaigrier. Demande au vinaigrier: "Que pouvez-vous donner à votre garçon pour avantager ma fille?" — "Monsieur le roi, à son mariage, je vas lui donner trois quarts[1] de trois minots [chacun] bien pleins d'argent; et, après ma mort, il en aura trois autres quarts de trois minots." Le roi est étonné. "Comment avez-vous pu faire, pour tout ramasser cet argent?" — "Pour tout ramasser cet argent, monsieur le roi, je n'ai pas fait comme vous faites, *à* soir. Quand je gagnais de l'argent, je le mettais dans mes quarts, *ailleurs que*[2] de faire des petites 'veillées,' d'inviter Pierre et Jacques à manger tout mon bien." Le roi n'en revient pas! Il finit par dire: "C'est pourtant bien vrai... Vinaigrier, nous ferons les noces quand vous voudrez."

Au bout de trois jours, le vinaigrier a marié son garçon à la princesse du roi, qu'il a avantagée de trois quarts de trois minots d'argent *ben* sonnant. Ils ont fait des grosses noces. Moi, ils m'ont invité, et j'y suis allé. Je leur ai conté quelques petites histoires 'comme ci comme ça';[3] et ensuite, ils m'ont renvoyé ici pour vous les conter, à vous autres.

71. L'ÉVÊQUE.[4]

Une fois, il est bon de vous dire, c'était trois jeunesses qui voulaient vivre sans travailler.

Ils partent tous les trois ensemble, prennent le chemin, s'en vont chez l'évêque, et lui volent ses *habillements*, pendant qu'il dort.

*C'*qu'ils rencontrent le long du chemin? Un bonhomme qui quête. "Monsieur, lui demandent-ils, qu'est-ce que vous faites avec cette poche sur le dos?" — "Ce que je fais, mes petits amis? Je demande mon pain." — "Le père, voulez-vous vous engager?" — "Oui, je suis bien prêt à m'engager." — "Comment *c'*que vous vous appelez?" — "Je m'appelle monsieur Lévêque." — "*Ben! on* vous engage." Il demande: "Pour quoi faire?" Leur réponse est: "C'est pour toujours dire 'Oui.'" Il s'engage donc pour toujours dire "Oui."

Ayant habillé le *quêteux* en évêque, ils lui mettent un bonnet carré et lui donnent une crosse. Puis ils l'*embarquent* dans une voiture, et lui disent: "Tiens-toi *drète.*" En répondant "Oui," le *quêteux* se tient *drète* comme un *piquiète,*[5] pendant qu'on s'en va avec lui à l'hôtel. Là ils demandent au maître de l'hôtel: "On pourrait-*i* loger monsieur l'évêque ici?" — "Oui." — "Il faudrait une belle chambre

[1] Barils. [2] Au lieu que de... [3] Tel que tel.

[4] Recueilli en juillet, 1915, d'Achille Fournier, à Sainte-Anne, Kamouraska. Fournier obtint ce conte de Joseph Ouellet, du même endroit, il y a une vingtaine d'années.

[5] Piquet.

bien dressée pour monsieur l'évêque." On lui donne la plus belle chambre de l'hôtel; et il faut voir comme on se dépêche pour monsieur l'évêque. On lui dit: "Assoyez-vous dans ce sofa." Il répond: "Oui," et se laisse tomber si *dret* dans le sofa à ressorts qu'il y cale par-dessus la tête.

De là, les trois jeunesses s'en vont au plus gros magasin de la place, et ils achètent des soieries et toutes sortes de marchandises. Ayant acheté pour cinq mille piastres de marchandises, ils disent: "Envoyez le compte à l'hôtel; monsieur l'évêque *paiyera*."[1] Le marchant s'en va trouver l'évêque: "Monsieur l'évêque, allez-vous payer le compte des jeunesses à mon magasin?"—"Oui," il répond — il était engagé pour dire "Oui!"

Avec les cinq mille piastres de marchandises les jeunesses *sacrent*[2] *leur* camp.

Le marchand vient avec son compte, le lendemain, en disant: "Monsieur l'évêque, je vous apporte le compte pour les marchandises que j'ai vendues à vos serviteurs, hier. Vous allez payer?" Il répond: "Oui," mais sans payer. Le marchand lui donne le compte en écrit. L'évêque répond: "Oui,... mais je ne sais pas lire." — "Comment? un évêque qui ne sait pas lire!" — "Oui, je suis un Lévêque, mais [non] pas un évêque — grand monseigneur!" — "Qu'est-ce que ça veut dire?" — "Je suis *quêteux* 'de mon métier,' qui ai laissé ma poche à côté du chemin quand les trois jeunesses m'ont engagé pour toujours dire 'Oui.' Quant à vos soieries et vos marchandises, je ne peux pas les payer, n'étant qu'un *quêteux*."

Otant ses habits d'évêque, le bonhomme Lévêque s'en va chercher sa poche, le long du chemin, et reprend son 'métier.'

Les jeunesses? Ce qu'ils ont fait? Je ne le sais pas; ils ont dû aller *commercer*[3] *leurs marchandises* et leurs soieries dans un autre pays.

C'est *toute!* Moi, ils m'ont renvoyé ici vous conter ça.

72. LE DIABLE ET LA MARIÉE.[4]

Une fille avait deux 'cavaliers.'[5] Elle en aimait un, mais l'autre, elle ne pouvait pas le souffrir. Celui qu'elle aimait était un garçon pauvre. Les parents préféraient l'autre, qui était plus à l'aise.

La fille se dit, un jour: "Si je me marie[6] à ce garçon-là, je veux

[1] Paiera. [2] Prennent le camp, déguerpissent. [3] Vendre.

[4] Recueilli à Lorette, Québec, en août, 1914, de Mme Prudent Sioui (née Marie Picard), qui l'avait appris de sa mère. Sa mère, à son tour, le tenait de son père.

[5] Prétendants.

[6] La conteuse dit: "Si je *le* marie..." Chez les paysans canadiens, "marier quelqu'un" signifie "se marier à..."

ben que le diable m'emporte en corps et en âme, et en vie!" Elle disait ça d'un bon cœur.[1]

Le temps passe. A la fin, les choses arrivent comme le veulent les parents. La fille se marie au garçon qu'elle n'aime point.

En sortant de l'église, après la messe du mariage, elle aperçoit deux cochers dans un carrosse auquel sont attelés deux beaux chevaux. Un cocher descend et la fait *embarquer* dans son carrosse. Une fois la mariée dans le carrosse, et avant que le mari ait le temps de monter, carrosse, chevaux, cochers et mariée, tout a disparu. Bien surpris, les gens de la noce se regardent sans rien comprendre. Le marié et les autres sont bien tristes, et ils ne peuvent pas s'expliquer ça. Ils s'en vont en disant: "Qu'est-ce que ça veut dire?"

Le frère de la mariée a encore plus de peine que les autres. Etant bûcheron, tous les jours, il va *'bûcher'* dans les bois. Un soir, il s'assoit sur un arbre qu'il vient d'abattre, et commence à penser à sa sœur. Tout à coup, un homme arrive devant lui. Le bûcheron ne sait pas comment cet homme a pu arriver si vite devant lui — c'était le diable!

Le nouveau-venu dit: "Tu as l'air bien triste! Qu'est-ce que tu as? Tu parais avoir bien de la peine?" — "Ah oui! j'en ai." — "Mais, pourquoi donc?" — "Voilà longtemps que ma sœur s'est mariée. La journée de ses noces, elle a disparu, et on n'en a jamais eu ni vent ni nouvelle depuis. On ne sait pas quel *bord* elle a pris." Le diable lui demande: "Veux-tu voir ta sœur?" — "Bien sûr! je serais fier de la voir." — "Si tu veux la voir, promets-moi de lui ôter son jonc de mariage, qu'elle a *dans* son doigt. Si tu me le promets, je t'emmène la voir." — "Oui, je te promets de lui ôter son jonc." Sans se douter qu'il a affaire au diable, il *embarque* sur son dos aussitôt qu'il lui dit: "*Embarque!* Ça ne prendra pas de temps à se rendre."

Rendu dans un appartement, il se trouve seul en face de sa sœur, qui, le voyant, lui dit: "Ah, pauvre frère! Je sais ce que tu veux faire: tu viens chercher mon jonc de mariée. Je restais ici, sans rien endurer; *d'ct'heure,* je souffrirai [le] martyre. C'était bien ennuyant, mais, au moins, c'était tout." — "Je ne l'apporterai pas," répond son frère. "Il faudra bien que tu l'apportes; tu ne sais pas à qui tu as affaire." Se mettant la tête dans la porte, le diable dit: "Jase tant que tu voudras avec ta sœur; mais quand tu partiras il faudra que tu apportes son jonc." L'homme répond: "Je vous dis que je ne l'apporterai pas!" La femme dit: "Mon frère, tu fais mieux de l'apporter. Tu n'es point ton maître ici... Te souviens-tu de la journée où[2] papa voulait me marier au garçon[3] à l'aise que j'ai fini par accepter pour

[1] I.e., de tout son cœur, avec sincérité.

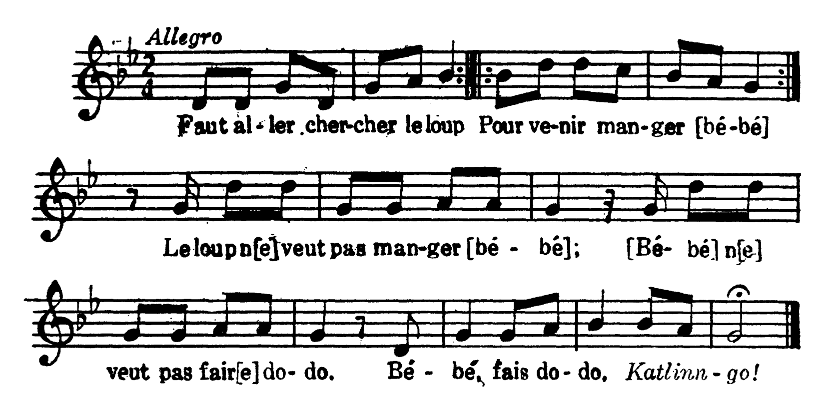
[2] Mme Sioui disait: "de la journée *quand*."

[3] La conteuse disait: "voulait me *faire* marier avec le garçon."

mari? Je lui ai répondu: 'Je veux bien que le diable m'emporte en corps et en âme, et en vie, si je l'épouse.' Eh bien! aujourd'hui, je suis en enfer. Avec mon jonc béni, je ne pouvais pas souffrir; mais quand tu l'auras apporté, je souffrirai [le] martyre." Le garçon veut 'tenir son bout'[1] et ne pas emporter le jonc béni de sa sœur, mais contre la volonté du diable, il ne peut rien faire.

Le diable l'a ramené sur la terre et l'a remis dans le bois, là où il l'a pris.

73. RANDONNÉE BERCEUSE.[2]



1. Faut aller chercher le loup (*2 fois*)
Pour venir manger bébé[3]
Le loup n[e][4] veut pas manger bébé
[Bébé] ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo![5]

2. Faut aller chercher le chien (*2 fois*),
Pour venir mordre le loup (*2 fois*).
Le chien n[e] veut pas mordre le loup;
Le loup n[e] veut pas manger bébé;
Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

3. Faut aller chercher l[e] bâton (*2 fois*),
Pour venir battre le chien (*2 fois*).
L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien;
Le chien n[e] veut pas mordre le loup;

[1] Résister, suivre son idée.

[2] Rengaine chantée pour endormir un enfant; recueillie sous la dictée de M. Louvigny de Montigny, d'Ottawa, qui l'a apprise de son père, à Saint-Jérome, P. Q., il y a à peu près vingt-cinq ans.

[3] On substitue ici le nom de l'enfant qu'on endort.

[4] Les muettes entre crochets s'élident.

[5] Les lignes qui s'ajoutent à chaque couplet se chantent comme celle-ci.

Le loup n[e] veut pas manger bébé;
Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

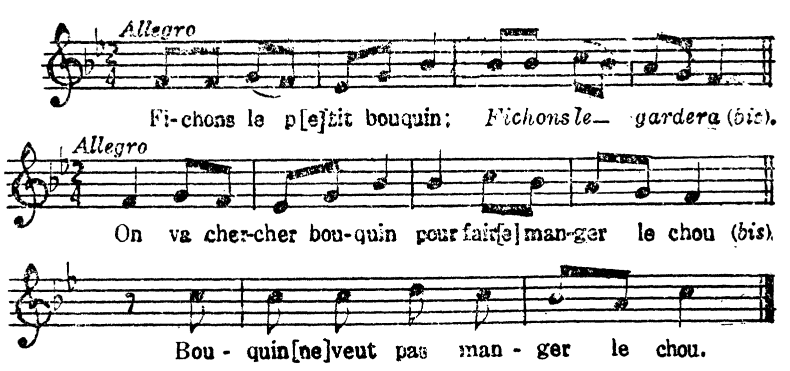
4. Faut aller chercher le feu (*2 fois*),
Pour venir brûler l[e] bâton (*2 fois*).
Le feu n[e] veut pas brûler le bâton;
L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien·
Le chien n[e] veut pas mordre le loup;
Le loup n[e] veut pas manger bébé,
Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

5. Faut aller chercher de l'eau (*2 fois*),
Pour venir éteindr[e] le feu (*2 fois*).
L'eau ne veut pas éteindr[e] le feu;
Le feu n[e] veut pas brûler l[e] bâton;
L[e] bâton n[e] veut pas battre le chien;
L[e] chien n[e] veut pas mordre le loup;
Le loup n[e] veut pas manger bébé;
Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

6. Faut aller chercher le bœuf (*2 fois*),
Pour venir*e* boire l'eau (*2 fois*).
Le bœuf ne veut pas boire l'eau;
L'eau ne veut pas éteindr[e] le feu;
Le feu n[e] veut pas brûler l[e] bâton;
L|e] bâton n[e] veut pas battre le chien;
Le chien n[e] veut pas mordre le loup;
Le loup n[e] veut pas manger bébé;
Bébé ne veut pas fair[e] dodo.
Bébé, fais dodo,
Katlinngo!

7. Faut aller chercher l[e] boucher (*2 fois*),
Pour venir tuer le bœuf (*2 fois*).
L[e] boucher veut bien tuer le bœuf;
Et le bœuf veut bien boire l'eau;
L'eau veut bien éteindre le feu;
Le feu veut bien brûler l[e] bâton;
L[e] bâton veut bien battre le chien;
Le chien veut bien mordre le loup;
Le loup veut bien manger bébé;
Bébé veut bien faire dodo...
Bébé fait dodo,
Katlinngo!

74. RANDONNÉE DU PETIT BOUQUIN.[1]



Fichons le p[e]tit bouquin;[2]
Fichons le gardera (bis).[3]

1. On va chercher bouquin pour fair[e] manger le chou[4] (*bis*).
Bouquin [ne] veut pas manger le chou.[5]

Fichons le petit bouquin;[6]
Fichons le gardera (bis).

2. On va chercher le chien pour faire manger bouquin (*bis*).
Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
Bouquin [ne]veut pas manger le chou;
Fichons le petit bouquin,
Fichons le gardera (bis).

3. On va chercher l[e] baton pour faire battre le chien (*bis*).
Bâton [ne] veut pas battre le chien;
Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (bis).

4. On va chercher le feu pour faire brûler bâton (*bis*).
Le feu [ne] veut pas brûler bâton;
Bâton [ne] veut pas battre le chien;
Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (bis).

[1] Ritournelle chantée, recueillie de Mme Alphonse Perrault, de Woodroffe, Ottawa, le 1er janvier, 1916. Mme Perrault l'a apprise de son père, feu Alphonse Larocque, qui savait beaucoup de vieilles chansons.

[2] Bouquin ou petit bouc, est un mot inusité en Canada. En Louisiane il apparaît sous la forme de "Bouki," dans un conte recueilli par A. Fortier (Memoirs of the American Folk-Lore Society, vol. ii, 1895, p. 31).

[3] Refrain dont les mots sont, dans leur ensemble, dénués de sens.

[4] La première ligne de chaque couplet se chante comme celle-ci.

[5] Toutes les lignes qui s'accumulent se chantent ainsi.

[6] Solo ensuite répété par le chœur.

5. On va chercher de l'eau pour éteindre le feu (*bis*).
L'eau [ne] veut pas éteindre le feu;
Le feu [ne] veut pas brûler bâton;
Bâton [ne] veut pas battre le chien;
Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (*bis*).

6. On va chercher le bœuf pour faire boire l'eau (*bis*).
Le bœuf [ne] veut pas boire l'eau;
L'eau [ne] veut pas éteindr[e] le feu;
Le feu [ne] veut pas brûler l[e] bâton;
L[e] bâton [ne] veut pas battre le chien;
Le chien [ne] veut pas manger bouquin;
Bouquin [ne] veut pas manger le chou.
Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (*bis*).

7. On va chercher l[e] boucher pour faire tuer le bœuf (*bis*).
L[e] boucher veut bien tuer le bœuf;
Le bœuf veut bien boire l'eau;
L'eau veut bien éteindr[e] le feu;
Le feu veut bien brûler bâton;
Bâton veut bien battre le chien;
Le chien veut bien manger bouquin;
Bouquin veut bien manger le chou.
Fichons le petit bouquin;
Fichons le gardera (*bis*).

SECTION D'ANTHROPOLOGIE,
OTTAWA, CAN.

TABLE DES MATIÈRES.

CONTES POPULAIRES CANADIENS.

Seconde Série.

Par C.-Marius Barbeau.